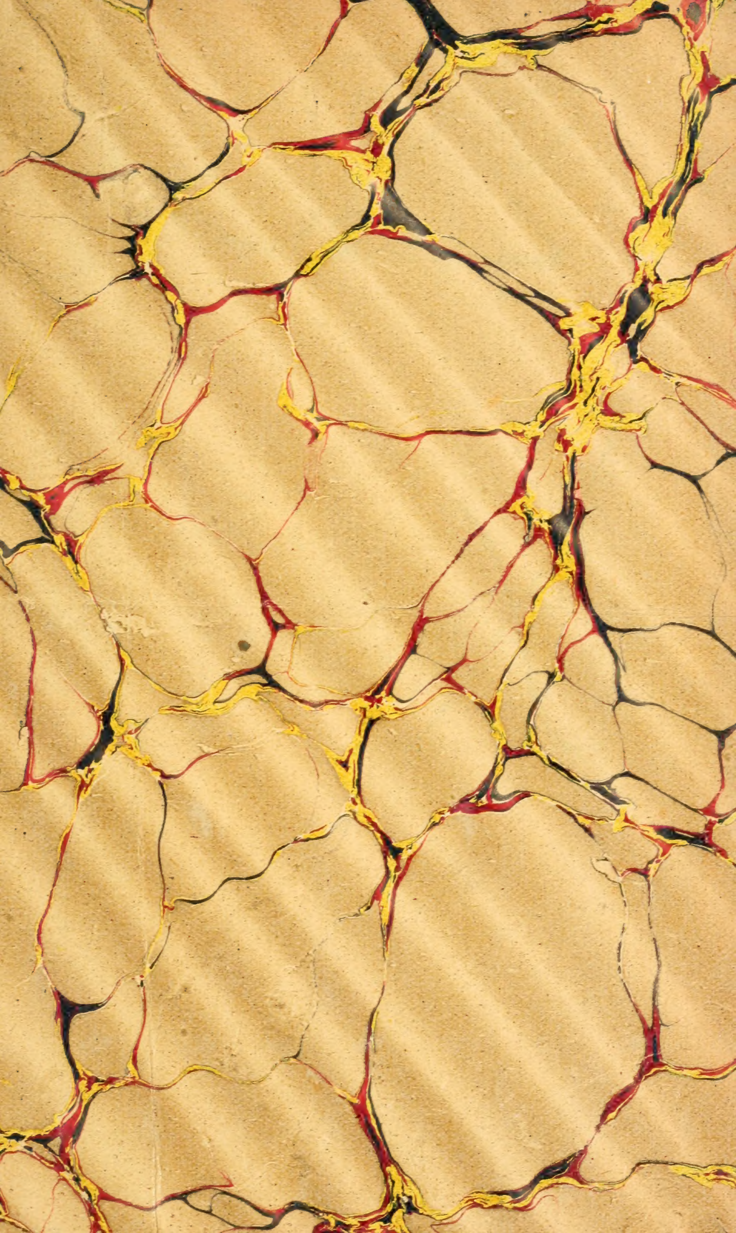

3 1761 05677661 0





VICTOR HUGO

INTIME

DU MÊME AUTEUR

En préparation :

Les Immortelles, poésies. . . . . 1 vol.

Tous les Rêves, poésies. . . . . 1 vol.

La Divine Chanson, poésies . . . . 1 vol.

Un Voyage dans le Vent. . . . . 1 vol.

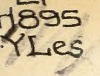
Impressions de Geôle, (Excursion au Dépôt et à Saint-Lazare) . . . . 1 vol.

Nos Frères Inférieurs . . . . 1 vol.

THÉATRE

Une Rude Filleule, paysannerie . . . . 1 acte.

La Bonne à tout faire, comédie . . . . 1 acte.



Mme RICHARD LESCLIDE

VICTOR HUGO

INTIME



PARIS
FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR
122, RUE RÉAUMUR, 122

A LA VILLE DE PARIS

Ame et « capitale des peuples, cerveau
de la pensée universelle, »

Je fais hommage de ces pages sincères,
en souvenir de Victor Hugo,
qui l'aima si ardemment.

J. R.-L.

... O Géant! couché dans une paix profonde,
Pendant qu'autour de vous, comme autour d'un ami,
S'éveilleront Paris et la France et le monde,
Vous serez endormi!

Vous serez endormi, figure auguste et fière,
De ce morne sommeil, plein de rêves pesants,
Dont Barberousse, assis sur sa chaise de pierre,
Dort depuis six cents ans!

VICTOR HUGO, *Le Retour de l'Empereur.*

AVANT-PROPOS

La France vient de célébrer avec une magnificence sans précédent le centenaire de son poète national. Paris, foyer incandescent des arts et des sciences, « cerveau de la pensée universelle » et « capitale des peuples », Paris, que Victor Hugo a tant aimé et chanté, a érigé sa statue dans le quartier où le Maître a passé les sept dernières années d'une vie toute de dignité, de devoir et de labeur génial. Le monde entier, auquel s'est imposé son impérieux génie, s'est associé à l'apothéose de l'homme prodigieux :

Génie entré vivant dans l'immortalité.

Et cette manifestation de reconnaissance enthousiaste, d'amour et de fraternité a bien été la plus inoubliable, la plus merveilleuse, la plus sublime qui se soit faite autour d'un nom.

L'heure est donc on ne peut mieux choisie pour donner leur volée à ces notes et souvenirs intimes, recueillis dans les papiers de Richard Lesclide, l'ami féal, le « secrétaire par admiration » —

comme l'a si justement nommé un écrivain célèbre et regretté, Alphonse Daudet, — qui vécut dans le rayonnement du Maître qu'il vénéra et chérit au delà de la mort.

Les propos de table de Victor Hugo, qu'il écrivit en collaboration avec Catulle Mendès, aux lendemains d'un deuil qui fut universel, sont dans toutes les mains des admirateurs du poète immortel.

Il n'y a jamais assez de lumière autour des grandes figures historiques.

Ces notes, humbles « miettes de l'histoire », ont pour but de placer dans son vrai jour un trait, de préciser un relief, un détail restés vagues de la physionomie si populaire de Victor Hugo, de fixer quelque pensée fugitive du titan qui appartient à la fois à l'art et à l'humanité.

Des écrivains de grande valeur ont raconté la jeunesse et la maturité tumultueuses de l'homme illustre en des ouvrages signés : Mme Victor Hugo, Gustave Rivet, Alfred Barbou, Alph. Lecanu, Jules Claretie, Emile Blémont, à qui nous devons le merveilleux *Livre d'Or de Victor Hugo*. Ces pages complèteront la série.

Nous prendrons le poète en ce qu'il a d'inédit encore, aux approches d'un crépuscule grandiose — en juin 1878 — aux veilles de son départ précipité pour Guernesey où, pendant plus de cinq mois, il resta celé à ses amis mêmes, à ses admirateurs, à la presse à l'affut, et à ce peuple parisien qui fit à son génie de solennelles ovations.

Richard Lesclide se promettait de publier ces souvenirs à l'occasion de l'inauguration de la statue de Victor Hugo. Hélas! ce grand cœur devait trop tôt rejoindre dans la tombe — c'est-à-dire dans la lumière — son maître bien-aimé ! La promesse qu'il s'était faite, j'ai dû m'engager à la tenir. La tâche est lourde et délicate, car l'élève ne vaut jamais le maître ; pourtant je ne m'y dérobe point : n'est-elle pas doublement sacrée ?

Rien de ce qui touche la plus pure gloire du siècle qui vient de finir ne pouvant être indifférent, je publie ces souvenirs intimes puisés à des sources fidèles, échappés à de longues causeries.

J'exprimerai, toutefois, un vœu personnel. Victor Hugo consacra toute sa vie à la grande cause de la fraternité humaine. Ses belles œuvres ne sont qu'un long et éloquent plaidoyer en faveur de son rêve philanthropique. Il lutta de toute la force de son génie, et à ses côtés ses nobles fils, contre cette monstruosité sociale : la peine de mort.

Il eut le bonheur d'obtenir qu'en 1862 la République de Genève, revisant sa constitution, supprimât de son Code la pénalité suprême. En 1867, le roi don Luiz de Portugal se rendait à son tour à la voix éloquente du noble proscrit prêchant la grande croisade de l'inviolabilité humaine. La peine de mort était abolie en ses Etats.

A l'occasion du glorieux centenaire que l'univers vient de célébrer avec nous, le gouvernement français ne pourrait-il réaliser ce qui fut

le souhait le plus ardent du grand philanthrope qu'il honore et accorder à la statue ce que ne put obtenir le citoyen?

La guillotine peut-elle être autre chose que la honte d'un peuple libre? L'exemple du châtiment n'empêche pas le crime, et il ne l'empêche pas parce que l'homme n'est criminel qu'en raison d'une mentalité spéciale, développée par certains milieux. La criminalité est une lésion du cerveau humain.

Le XXe siècle veut la pleine lumière ; or, elle ne sera pas entière tant que se profilera sur le ciel cette ombre sinistre : l'échafaud. L'abolition de la peine de mort, ce serait bien l'apothéose la plus complète et la plus sublime que puisse rêver l'âme humaine.

L'heure viendra sûrement — mais n'était-elle pas tout indiquée — où selon le distique de Clovis Hugues, écrit pour la fête de l'aïeul auguste :

> Devant son piédestal, enguirlandé de roses,
> Nous brûlerons le bois du dernier échafaud.

De tous les hommages, celui-là irait droit au cœur du poète qui proclamerait, enfin! l'inviolabilité humaine. O le digne couronnement du centenaire glorieux!

Juana Richard-Lesclide.

VICTOR HUGO
INTIME

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE Ier

LE CRÉPUSCULE D'UN DIEU

L'apothéose de Victor Hugo emplit tout le ciel.

Après dix-sept années d'un silence fait de recueillement, Paris s'est réveillé pour recevoir les peuples accourant déposer l'hommage de leur admiration aux pieds de bronze du dieu souriant dans son immortalité, du haut de son inébranlable piédestal.

N'est-ce pas Victor Hugo, lui-même, qui a écrit ces vers :

Partout, dans les cités et dans les solitudes,
L'homme est fidèle au lait dont nous nous nourrissons
Et, dans l'informe bloc des sombres multitudes,
La pensée, en rêvant, sculpte des nations.

L'heure est venue où les derniers voiles épars

autour du poète envolé se dissolvent dans la pleine lumière.

La statue, si longtemps attendue, du génie qui a marqué le XIXe siècle de son empreinte impérissable, et les faits, encore inédits, de sa vie intime, sont du même coup révélés aux foules vibrantes d'enthousiasme qui, à travers l'œuvre colossale, aimèrent l'homme d'un ardent amour.

*
* *

C'est le crépuscule du dieu.

Nous prendrons Victor Hugo, qui restera pour nous « le Maître », vénéré jusqu'en ses faiblesses — les dieux en sont-ils exempts ? — à la seule époque inédite de sa vie, aux veilles de son départ précipité pour Guernesey, départ interprété de diverses façons par la presse avide de nouvelles.

La vérité est que le poète, par suite d'un travail incessant et de fatigues surhumaines, fut frappé, le vendredi 28 juin 1878, d'un grave ébranlement cérébral, déterminé par une joute oratoire dans laquelle il avait pour adversaire Louis Blanc. A sa bienveillance absolue, à sa politesse exquise, Victor Hugo joignait une extrême vivacité d'esprit.

Jamais on ne vit plus terrible despote dans la discussion. Il n'admettait ni qu'on le contredît, ni qu'on le contrariât, et s'irritait au contact d'une résistance ou d'un obstacle.

Il avait alors des révoltes, des froncements de

sourcils de Jupiter Olympien. Quand il ne parvenait pas à convaincre, le vieux lion s'emportait, avec des gestes superbes, appuyés d'éclats de voix à faire trembler.

Or, le jeudi 27 juin, dans le petit salon de la rue de Clichy, insuffisamment aéré pour les trente personnes qui s'y pressaient, Victor Hugo et Louis Blanc furent aux prises de dix heures du soir à une heure du matin. Il s'agissait alors d'un projet de fête ou de souscription qui réunissait dans une commune apothéose Voltaire et J.-J. Rousseau. Le poète se refusait à placer le nom de Jean-Jacques à côté de celui du grand philosophe.

L'admirable père et grand-père que fut Victor Hugo — qui poussa si loin l'art d'être grand-père — ne pouvait pardonner à l'auteur des *Confessions*, au triste amant de Mme de Warens, l'étrange expérience qui lui avait fait envoyer aux Enfants-Trouvés la progéniture de celle qui restera pour la postérité Thérèse Levasseur.

Louis Blanc, avec une grâce exquise et persuasive, répondait par de petits discours doux et mesurés. Aux coups de boutoir de son contradicteur et quand celui-ci croyait l'avoir pulvérisé sous ses arguments, il opposait un calme parfait, tournait la difficulté et reprenait tranquillement son antienne.

Son habileté oratoire consistait à ne tenir aucun compte des raisons qui lui étaient opposées.

La résistance acharnée de Louis Blanc agaçait prodigieusement Victor Hugo. A minuit, selon la

coutume de la maison, les visiteurs restés sur la brèche passèrent dans la salle à manger où un souper froid était servi.

A table, la discussion reprit de plus belle, en petit comité. Les deux adversaires qui s'aimaient si cordialement, d'ailleurs, se séparèrent sans s'être cédé un pouce de terrain. Le poète, très fatigué par un surmenage qui eût brisé tout autre que lui, se mit au lit dans un violent état d'irritation nerveuse.

Victor Hugo s'était, en effet, multiplié en cette année d'exposition universelle.

Le 14 mars, paraissait le deuxième volume de *L'Histoire d'un crime ;* le 22 avril avait lieu à la Gaîté la reprise des *Misérables*, le beau drame tiré du roman par Charles Hugo, le père de Georges et de Jeanne ; le 29 avril, le poète publiait *Le Pape ;* le 1er juin, à l'occasion du centenaire de Voltaire, il prononçait un très remarquable discours, d'où nous extrayons ce passage :

« Le XIXe siècle glorifie le XVIIIe. Le XVIIIe propose, le XIXe conclut... Les temps sont venus. Le droit a trouvé sa formule : la fédération humaine... Puisque la nuit sort des trônes, que la lumière sorte des tombeaux. »

Le 17 juin, Victor Hugo ouvrait le congrès international par un discours où il préconisait un système très étudié, appelé « le domaine public payant », au sujet duquel on lisait, le lendemain, dans le *Rappel*, sous la signature de Vacquerie, ces lignes enthousiastes :

« Qui aurait pu entendre sans en être ému profondément et sans battre des mains cet admirable passage sur la nécessité de la lumière dans les esprits comme dans les rues, pour que n'y viennent plus rôder et s'embusquer, dans les coins ténébreux, ces malfaiteurs, ces voleurs de nuit, ces assassins : l'erreur, la superstition, le mensonge ? »

La contrariété éprouvée par Victor Hugo dans cet assaut où Louis Blanc lui avait opposé une si magnifique résistance, fut la goutte d'eau qui fit déborder la coupe.

Le lendemain, la situation empira dans de telles proportions que la famille, alarmée, manda le docteur Allix, dont le premier soin fut de faire condamner la porte du Maître et de prescrire un repos absolu.

Le docteur Sée vint à son tour visiter l'illustre malade qu'il trouva dans un état d'affaissement des plus inquiétants. Victor Hugo, qui envoyait couramment à tous les diables la médecine et les médecins, et qui traitait ses indispositions par le mépris pour peu qu'on le laissât faire, reçut les éminents praticiens avec sa bienveillance habituelle. Il avoua qu'il se sentait « étonné », — c'est sa propre expression — puis fatigué, mais en dépit de toutes les prescriptions et contre tout conseil, le poète sortit vers six heures pour faire une visite urgente. Richard Leselide, qui était dans les confidences de son glorieux ami le quitta quai de la Tournelle, où le Maître se rendait à

peu près quotidiennement, depuis certains drames intimes qui avaient bouleversé son intérieur.

Nous saurons plus tard quel charme attirait dans la Cité ce poète de soixante-seize ans, qui semblait avoir reçu le don d'éternelle jeunesse.

La journée du 30 juin fut mauvaise. A une nuit lourde succéda une atonie profonde. Le docteur Broca fut appelé.

L'affaissement du malade était si complet qu'il ne s'occupa même pas de la fête nationale, dont on commençait les préparatifs, ni des manifestations auxquelles il était mêlé. Une seule chose sembla réveiller sa torpeur vers le soir : sa visite au quai de la Tournelle. Il sortit fort tard et défendit qu'on l'accompagnât ou qu'on le suivît.

Il ne fallait pas songer à aller ouvertement contre sa volonté. L'autorité de sa voix, de son geste, était de celles auxquelles on résiste difficilement. Quand il commandait, il ne supposait pas qu'on pût songer à ne pas lui obéir. Le docteur Allix et M. Lockroy, très inquiets, transgressèrent pourtant ses ordres et suivirent à distance l'illustre vieillard qui les fit poser pendant deux heures — guère moins — devant une porte cochère du quai de la Tournelle.

Mais les symptômes de la maladie persistaient, gros de menaces ; les grands praticiens déclarèrent qu'il fallait, en toute hâte, soustraire le poète à son milieu dévorant. Pour cela, il n'était que l'éloignement. La famille tint conseil et un séjour à Guernesey fut adopté en principe. L'air

pur de l'archipel de la Manche pouvait être salutaire à Victor Hugo dont la forte constitution avait eu raison de tant d'assauts déjà. Restait à décider le principal intéressé. Sur les instances pressantes des siens, Victor Hugo finit par s'accorder à un prochain, mais court voyage qui, après mille réticences de sa part, fut fixé au jeudi 4 juillet. Le Maître, qui s'exprimait presque avec facilité, comparativement aux jours précédents, donna des ordres pour qu'on emportât un de ses manuscrits auquel il voulait travailler, et qu'il assurait lui avoir été « dicté par le lion d'Androclès ».

Cette histoire se rattache à des idées spirites dont nous parlerons plus loin.

Le poète comptait passer à Guernesey une quinzaine de jours : il y resta plus de cinq mois.

Victor Hugo ne s'était jamais absenté sérieusement de Paris depuis sa rentrée en France. Ce départ, qui avait tout l'air d'un enlèvement, devait fatalement prendre les proportions d'un événement. Il fallut composer avec la presse aux aguets. Des notes l'informèrent que le Maître, escorté d'une colonie d'amis intimes, allait au bord de la mer prendre quelques jours de repos. Le droit aux vacances est acquis à tous les travailleurs, à plus forte raison l'était-il à l'écrivain dont l'œuvre prodigieuse et complexe étonnait le siècle. Les plus vigoureux génies ont leurs heures de lassitude et suspendent quelquefois leur tâche pour contempler le ciel et respirer l'air libre.

Le Créateur, dit l'Ecriture se reposa le septième jour.

*
* *

Les notes qui vont suivre n'ont point de caractère officiel, ni de prétention historique ou littéraire. Ce sont des récits familiers, des descriptions, des épisodes, dont le principal mérite est la sincérité. C'est un cadre et non pas un tableau. Les petits-enfants de Victor Hugo y jouent un rôle important. Si ces pages passent sous leurs yeux, ils y retrouveront d'heureux souvenirs d'enfance, encadrés dans ce merveilleux paysage de Guernesey, qu'on ne connaît pas assez.

Ces lignes sont plutôt consacrées à cette île fleurie, à Hauteville-House et à Hauteville-Féerie, qu'aux personnages qui y ont vécu. Le voisinage ne sera pas muet, sans doute, mais envers le poète lui-même nous nous rendrons coupable de toutes les indiscrétions. Rappelons que Victor Hugo accordait à tous les artistes sans distinction d'opinion, l'autorisation de le peindre, de le photographier, de le charger et même de porter sa personnalité sur la scène. Il appartenait à tous. Nous ne nous gênerons donc pas.

En faut-il davantage pour excuser cette publication familière qui abjure d'avance toute prétention à la méthode et à la régularité.

*
* *

Guernesey, perdue dans les brumes de l'océan.

semblait prédestinée par son isolement à abriter une grande infortune. Un poète lyrique compara cette petite île normande au rocher de Sainte-Hélène...

Mais Sainte-Hélène sans remords...

se hâta-t-il d'ajouter. En effet, Victor Hugo n'avait rien à expier dans ce milieu où il passa vingt ans de sa vie et écrivit vingt chefs-d'œuvre. Il y resta debout, comme la protestation solennelle du droit outragé contre la mauvaise foi triomphante. Et le rocher de Guernesey est un piédestal qui aura sa légende, comme le rocher de Sainte-Hélène.

*
* *

Hauteville-House, depuis la mort du poète surtout, est le point le plus intéressant de l'île. Cette singulière maison, dans laquelle nous introduirons nos lecteurs, fut comme l'enveloppe immédiate du grand penseur qui créa, inventa et fabriqua de toutes pièces toutes les merveilles qu'elle recèle. Un palais de fées a germé dans de vieilles murailles. Malheureusement la métamorphose n'est pas complète : Hauteville-House demeurera inachevée. — trois actes seulement en furent mis debout. La baguette magique de l'enchanteur ne frappa que d'un côté et, quand on considère cette demeure, il semble qu'elle n'était guère moins importante à finir pour Victor Hugo que le reste de son œuvre. On retrouve le poète

dans les splendeurs mystérieuses de l'ameublement de Hauteville-House, où les sévérités de l'Escurial se mêlent aux éblouissements du Louvre, comme dans la grandeur de ses épopées. Sa pensée a passé par là, laissant les traces de sa puissante originalité dans l'édifice comme dans le Livre.

Sans doute, « Ceci tuera cela » et, comme l'a dit le puissant écrivain dans *Notre-Dame de Paris*, le livre durera plus que la pierre. Les voûtes des théâtres de l'avenir retentiront longtemps encore des vers et de la gloire de Victor Hugo quand Guernesey, qui vend et expédie par flottes entières ses roches à l'Angleterre, sera recouverte par les flots.

CHAPITRE II

DE PARIS A GUERNESEY

Le 4 juillet 1878 la chaleur fut accablante à Paris. Il fut convenu que l'on voyagerait de nuit.

On se mit en route le soir même.

Le poète était un terrible compagnon de voyage pour les personnes qui redoutent les courants d'air. L'express courait à toute vitesse à travers les campagnes verdoyantes et blondissantes de l'Orne et du Calvados ; le temps avait fraîchi ; la bise matinale était quelquefois aigre. Victor Hugo se plut à passer la nuit entière auprès d'une fenêtre ouverte par laquelle le vent entrait à toute volée.

A six heures, la petite colonie touchait à Granville, admirablement éventée.

Le jour brillait depuis longtemps; un soleil rutilant versait des torrents de lumière sur le paysage. Les petits-enfants du Maître avaient dormi à poings fermés, sous l'aile de leur mère, dans le compartiment voisin. Ils en descendirent frais comme le matin.

Ce fut une reconnaissance presque inattendue.

une rencontre joyeuse en pays étranger. Les baisers eurent des sonorités inaccoutumées, et l'on s'occupa de chercher des voitures, car la gare est assez éloignée du port.

La caravane se composait de douze personnes : le poète et ses petits-enfants, Mme Drouet, M. et Mme Lockroy, le Dr Allix, Richard Lesclide et quatre domestiques, sous les ordres de Mme Mariette Léclanche, depuis un quart de siècle au service du poète. Quant aux cartons, malles, valises, caisses, sacs de nuit, il était impossible de les compter. On s'empila dans deux omnibus immenses, les voyageurs dans l'un, les bagages dans l'autre.

— Monsieur, dit à Richard Lesclide le cocher, auprès duquel il s'était juché, n'est-ce pas M. Victor Hugo que je conduis?

— C'est lui-même.

— Vous allez voir! fit-il en sillonnant l'air de coups de fouet retentissants.

Les chevaux, effrayés, bondirent sur place et l'antique carriole craqua de toutes ses jointures.

— Cocher! que faites-vous? demanda Lesclide.

— Mon devoir, monsieur. Je sais à qui j'ai affaire. Honneur à Victor Hugo!

— Oui, mais ce n'est pas une raison pour lui casser la tête.

— Pas de danger! la guimbarde est solide. Tenez-vous bien, car le pavé est rude. Eh ! hop !... Allume!...

L'attelage partit au triple galop. Le poète

s'étonna du bruit qu'on faisait autour de l'incognito que toute sa vie il s'imagina garder. Sa prétention à cet égard avait toujours été malheureuse. Ce n'est pas pour rien que son fils Charles l'avait surnommé « le Jean Valjean de la gloire ». Cette allusion au sublime forçat des *Misérables* qui traîne, pendant toute une vie de repentir et de dévouement, le boulet rivé à son pied par une première faute, est absolument ingénieuse. Pour fuir l'éclat et le cérémonial, Victor Hugo eut parfois recours à des ruses d'Apache et, malgré lui, son nom le suivit, le trahit et le livra à toutes les ovations. Il semblait qu'il portât écrites sur son front *Les Contemplations* et sur ses larges épaules *La Légende des Siècles*.

Après cinq minutes de course enragée, les voyageurs touchèrent à l'hôtel sans accident, ce qui leur sembla bien extraordinaire. On déjeuna sommairement, car le steamer devait quitter Granville une heure plus tard. Quelle chance que la petite caravane n'ait pas eu de temps à perdre !... Ceux qui prirent du café au lait s'assombrirent, ceux qui demandèrent du thé tombèrent dans une noire mélancolie. Mais tout cela n'était rien encore. Une femme parut, une sorte de surveillante qui vint s'assurer de la régularité du service. Une femme, ou plutôt une apparence de femme ayant de nombreux points de ressemblance avec la duègne de *Ruy Blas* :

...Affreuse compagnonne
Dont la barbe fleurit et dont le nez trognonne !...

Tout le monde était consterné. Les enfants, intimidés, penchaient la tête sur leur assiette; le poète lui-même regardait au plafond. Quand la dame passait derrière les convives, ils se sentaient paralysés, ne respiraient plus, n'avalaient plus. A voir le visage de la virago, on pouvait se rendre compte de ce que pouvait être l'antique tête de Méduse.

Victor Hugo qui, en route, avait toutes les indulgences, avoua cependant que la dame possédait « une physionomie ingrate ». Etant donnée la bienveillance naturelle de l'homme, jamais plus cruelle condamnation ne fut prononcée.

Comme la petite troupe se préparait à quitter cet hôtel inhospitalier un monsieur très correct se présenta. Il affirma qu'il respectait l'incognito de l'illustre voyageur, mais qu'il tenait à lui présenter ses humbles hommages. C'était le commissaire du port. Victor Hugo causa peu, mais très distinctement, avec cet indiscret.

Pendant cet échange de politesses, quelques personnes de l'entourage du Maître revinrent en pestant vers lui. Le poète ne put s'empêcher de rire à l'aspect de ses compagnons entièrement couverts de peinture et imbibés d'essence de térébenthine. Nous passerions sous silence ce mince accident si la térébenthine ne devait pas jouer un rôle dans une question encore indécise : la guérison ou la préservation du mal de mer. A neuf heures, les voyageurs se dirigèrent vers le port en flânant le long de la jetée, et s'embarquèrent

sur le *Griffin*, flûte à hélice fort élégante qui leva l'ancre dès qu'ils furent à bord. Le temps était magnifique et l'océan, d'un bleu d'indigo, rappelait l'azur tranquille de la Méditerranée.

Au départ, un accroc se produisit : ce fut au bout d'une heure seulement que le petit navire put franchir le port, fermé par une écluse.

Après ce temps perdu avec une grande philosophie, le *Griffin* prit la mer et les côtes de France s'abaissèrent lentement à l'horizon.

* * *

Ici, nous cédons la place à Richard Lesclide qui avait écrit presque en entier les deux chapitres qui vont suivre, et celui qui a pour titre : « Un coin de la vie guernesiaise. »

Nous voguons, écrivait-il alors, en plein archipel de la Manche; la mer est toute hérissée d'écueils. La navigation serait fort dangereuse si l'on n'avait de bons pilotes. Mais ils ne manquent pas.

Pendant qu'ils manœuvrent, les voyageurs se casent dans les cabines qui couvrent le pont. Ils se recueillent dans l'attente du mal de mer, qu'ils ne peuvent manquer d'avoir.

Lockroy débute en se mettant à cheval sur le mât d'artimon, petit mât de l'avant qui pointe en mer. Ainsi perché, il a l'air de remorquer le navire. Avait-il la prescience de ses futures destinées ?...

Le Griffin commence à rouler et à se balancer sur les vagues. Mais le mal de mer ne vient pas. On finit par en faire honneur à l'essence de térébenthine dont une partie de la société est in fectée. A quoi bon chercher au delà!

Au bout d'une heure, Jersey sort de la brume et déroule au lointain un vaste panorama d'édifices et de verdure. Sur les rochers avancés qui l'entourent, de petits forts, des tours sont élevés et se dessinent sur le profil de l'île. A mesure qu'on avance, ces forteresses ont l'air de changer de position et, par un effet d'optique bien connu, glissent les unes devant les autres. Enfin, elles se détachent de terre et fuient en mer dès que nous approchons du rivage. Il est midi. Une cloche bruyante signale notre arrivée, et nous pénétrons dans un dock encombré de navires, de barques, de chalands, entre des quais couverts de voitures de place.

Nous avons la chance de tomber sur un jour de correspondance entre les îles, ce qui n'est pas commun. Le soir même, il y a un départ pour Guernesey et nous faisons transborder les bagages sur le steamer qui fait le service. Il nous reste quelques heures de liberté pour visiter Jersey où le Maître a passé dans sa retraite de *Marine-Terrace* ses premières années d'exil. On convient d'aller déjeuner à *Terminus-Hôtel*.

Pourquoi Terminus? avant de répondre à cette question, qu'on nous permette d'avouer, avec quelque timidité, qu'une influence bizarre a fré-

quemment pesé sur nous quand nous avons eu l'honneur de vivre dans l'intimité de notre grand poète. Il nous semble, c'est une impression toute personnelle — que les choses ne s'y passent pas aussi naturellement que dans la vie habituelle, et qu'elles acquièrent par moments un caractère d'étrangeté qu'il est difficile de nier. Faut-il en accuser l'émotion ordinaire que cause un pareil voisinage ou quelque courant magnétique inexpliqué?

Sans rien décider à cet égard, voici ce qui se passa à Terminus-Hôtel et au prix de quels étonnements nous pûmes nous y arrêter.

Terminus veut dire terme, extrémité, finistère. Ce mot signifie que l'édifice qui porte ce nom est placé sur une pointe avancée de l'île de Jersey et qu'il n'y a rien au delà que la mer.

Au reste, ces noms significatifs sont communs dans l'île, où peu d'habitations sont numérotées. On y rencontre : *Tranquille séjour*, *Heureuse situation*, *Sainte Retraite*, *Endroit où il fait bon de vivre* et même : *Fichez-moi la paix* — en anglais toutefois. Terminus-Hôtel est une haute maison blanche, isolée sur la plage et devant laquelle passe une voie ferrée qui fait à l'île un chemin de ceinture.

La vaste construction est immobile et silencieuse. Nous poussons une porte entr'ouverte et pénétrons dans un bar où une jeune demoiselle blanche et blonde nous offre des rafraîchissements. Elle n'entend pas un mot de français et

répond à nos questions par d'aimables sourires. Le Maître se fait notre interprète, à la grande joie de la jolie miss.

On se décide à explorer l'hôtel qui est immense et paraît désert. Les portes s'ouvrent sans difficulté, mais on ne rencontre personne : on dirait le château de la Belle au bois dormant.

Cependant, un de nos amis trouve dans une salle basse une vieille dame qui prend un bain et qui proteste avec indignation contre cette violation de domicile. Cette idée de se baigner les portes ouvertes!... L'indiscret s'enfuit, épouvanté, mais pour éviter à tout autre une mésaventure pareille, il enferme la vieille dame à double tour et emporte la clef.

Victor Hugo nous appelle tout à coup pour nous faire voir, au fond d'une galerie, deux personnes qui s'avancent lentement vers nous : ce sont deux fiancés qui flirtent, penchés l'un vers l'autre comme deux palmiers jumeaux. — Tout à leur bonheur, ils ne nous voient seulement pas, et il serait cruel de les déranger.

— Venez ! venez voir !... crie un de nos explorateurs qui a découvert une serre immense. Des fleurs superbes s'épanouissent en corbeilles au milieu de massifs d'arbustes; au fond de la salle, devant une sorte d'estrade, des fauteuils sont disposés. Notre monde, fatigué par d'aussi longues recherches, s'assied en attendant des événements qui ne peuvent tarder à se produire. C'est alors que sur l'estrade apparaît une jeune femme en

costume du matin. Elle paraît étonnée de notre présence, mais triomphant de sa surprise, elle nous fait une révérence et chante un grand air d'Opéra. Une jeune personne blonde lui succède; elle s'accroche à un trapèze et fait des tours de force fort intéressants qui nous permettent de nous assurer de l'entière blancheur de ses pantalons. Georges et Jeanne, qui n'y comprennent rien, s'amusent de tout leur cœur. Quant au poète, il ne semble pas du tout étonné de voir les choses se passer comme dans un conte de fées. Enfin, des cris de triomphe arrivent jusqu'à nous. Un de nos amis a fini par découvrir la maîtresse de ce séjour enchanté. Ce n'est point une fée, mais une petite femme intelligente qui nous apprend que Terminus n'est pas seulement un hôtel, mais un café-concert fort couru du public. Nous avons eu le plaisir d'assister à la répétition de la représentation du soir. La petite dame ne refuse pas, d'ailleurs, de nous donner à déjeuner, au contraire.

On déjeune fort bien dans cette étrange maison, où l'on nous sert un pale ale qu'on boit comme de la limonade et qui distribue à quelques convives de jolis coups de marteau.

Victor Hugo nous entraîne à sa suite dans une promenade pittoresque à travers l'île. Le soleil est brûlant, et nous n'en perdons rien, car nos voitures sont découvertes. Les dames ont la ressource de s'abriter sous leurs ombrelles; Georges se bronze avec un beau courage et c'est un mi-

racle que nous n'attrapions pas d'insolations. La campagne paraît magnifique, mais nous la voyons difficilement à travers les tourbillons de poussière qui nous aveuglent. La brise de mer, soufflant par intervalles, nous permet de respirer. Le poète, qui est un grand ami de la chaleur, trouve « qu'il fait bon ». Il fait trop bon ! — si bon même que nous voyons arriver avec plaisir l'heure de la fraîcheur et du départ. Le *Plymouth*, qui doit nous emporter, se balance en mer à une assez grande distance.

Nous allons le rejoindre dans des coquilles de noix sur lesquelles on entasse les voyageurs sans compte ni mesure. Qu'arrive-t-il ? C'est que notre petite embarcation touche un fond de vase où elle s'embourbe complètement. Grandes frayeurs inutiles et peu justifiées. Les enfants pensent au naufrage de Robinson et Victor Hugo fait remarquer que nous sommes justement au vendredi, jour privilégié pour nommer les sauvages : témoin, le nègre dudit Robinson. On se tire de la situation par un transbordement et nous touchons au navire. Le *Plymouth* est un bateau de la compagnie anglaise. On s'y installe, et il suit dans toute sa longeur la côte méridionale de Jersey, qui déploie à nos yeux d'admirables perspectives. Le poète suit avec émotion ce panorama splendide. Jersey fut, on le sait, la deuxième étape de son exil. Le versant de l'île est divisé en trois étages ; en bas, des falaises rocheuses battues par la mer ; au-dessus, de longues serres

vitrées où mûrissent des raisins qui sont l'orgueil de l'Angleterre ; au sommet, des taillis de bois verts ou des plaines verdoyantes. Le soleil décline rapidement, dorant de ses derniers rayons toutes ces magnificences ; le Maître nous fait remarquer, à la pointe nord de l'île, *La Femme debout*, rocher d'un singulier aspect qui projette une ombre immense. Des tourbillons de mouettes aux longues ailes blanches se jouent autour de nous; elles s'élèvent, planent, tombent vers la mer avec une rapidité de flèche et se relèvent après avoir effleuré les flots. L'une d'elles prend un vol superbe au zénith, décrivant autour du steamer un cercle dont nous sommes toujours le centre. Les enfants s'en amusent beaucoup.

Soudainement, et sans prévenir, le *Plymouth* commence à rouler. De vagues inquiétudes s'emparent des passagers qui pâlissent ; les plus émus s'appuient aux bordages et ont l'air de faire des confidences aux poissons ; on regrette vivement la térébenthine du matin. Le capitaine du steamer, un aimable anglais, arrive avec une trompette. Il explique que le roulis est accidentel et ne compte pas ; c'est un simple malentendu causé par le découvert des îles de Serk et l'obstacle naturel qu'elles opposent au vent et aux vagues. En effet, nous subissons des alternatives de houle et de calme qui justifient son explication...

— Il n'y a qu'à danser, dit-il, pour ne pas s'en apercevoir.

Et il souffle héroïquement dans sa trompette.

— Georges ! Jeanne !... un bal !... dit le grand-père.

Tout le monde se réveille, même les petites misses dolentes qui attendaient le mal de mer avec résignation.

On court, on s'appelle et on se met à piétiner en mesure, car l'ingénieux capitaine joue quelque chose qui ressemble vaguement à une polka, — à moins que ce ne soit une gigue.

Brave marin !

Un matelot, grave et respectueux, au port d'armes, tient un respectable cahier de musique sous les yeux de l'exécutant. Victor Hugo, dont on sait l'adoration pour les enfants, est tout réjoui de cette sauterie, et les passagers les plus moroses sourient à ce divertissement improvisé.

Le soleil se couche au moment où Guernesey, formant un mamelon formidable, émerge des flots et s'élève devant nous. Ses verdures bleuies par l'éloignement, ses rochers assombris lui donnent un grand caractère. Un phare, une pyramide, un obélisque, une tour, des palais d'architecture anglaise se profilent sur le ciel qui n'a plus que de faibles clartés. Le poète nous désigne une haute encoignure de maison tapissée de lierre, et nous dit, très ému :

— C'est là.

Le *Plymouth* double le château Cornet, manoir ruiné qu'une jetée relie à la ville, et dont on a fait une caserne, et nous entrons dans le port de Saint-Pierre, capitale, si l'on veut, de l'île de Guernesey.

CHAPITRE III

L'ARRIVÉE

Victor Hugo nous introduit, non sans un battement de cœur, dans sa demeure hospitalière. Comme Ulysse, il est reconnu par son vieux chien, qui salue son arrivée d'aboiements joyeux. On appelle ce chien Sénat, ce qui le fait remonter au règne de *Napoléon le Petit.* Ce lévrier, intelligent et fidèle, était digne d'un nom meilleur.

C'est sur son collier que Victor Hugo, craignant que l'animal ne s'égarât, fit autrefois graver ce distique devenu célèbre :

Jevoudrais bien chez moi que l'on me ramenât ;
Mon état : chien ; mon maître : Hugo ; mon nom : Sénat.

Le chien ne se perdit pas, mais le poète avait compté sans les Anglais, en quête de curiosités qui visitent les îles de la Manche. Au bout de quelques jours, le collier était volé. On en fit faire un autre : il disparut au bout d'un mois, un troisième, mieux surveillé, ne dura que six semaines. L'affaire était jugée : le Sénat de l'exil, plus heu-

reux que celui de l'Empire, ne porta pas de collier.

Les honneurs de la maison nous sont faits par Mme Julie Chenay, belle-sœur du poète, à qui la garde de Hauteville-House et de ses trésors est confiée.

Mme Chenay est une gracieuse petite femme, qui apporte dans ses fonctions une conscience parfaite et une charmante aménité.

Elle est le bon ange de Sénat.

Une jeune gouvernante, Mlle Lizy de la Tour, des bonnes femmes patoisantes, dont le langage franco-guernesiais est incompréhensible, un jardinier qui préfère les choux et les navets — on verra pourquoi — aux roses et aux tulipes, tel est le personnel de l'habitation.

On distribue à l'aventure des chambres aux arrivants, car Mme Chenay, prévenue tardivement par dépêche, n'a pu recevoir ses hôtes comme elle l'aurait voulu. On s'établit un peu partout, et j'ai pour ma part une serre vitrée, tapissée de tentures de haute lice courant le long des cloisons. Quand on relève ou qu'on écarte ces tapisseries, il semble qu'on soit en plein air et je m'endors à la belle étoile.

* * *

Il est certain que la situation de Guernesey, son air chargé d'odeurs balsamiques et marines, ses brises et son climat surexcitent particulièrement le cerveau. On pourrait en chercher la preuve

dans les chefs-d'œuvre que Victor Hugo écrivit sous ses ombrages, et notamment dans *Les Travailleurs de la mer.* Nous aurons l'occasion de nous en apercevoir. On s'avise un peu tard qu'on a voyagé le vendredi, jour néfaste, — on n'a jamais su pourquoi, — mais, malgré la superstition française on ne peut tirer de mauvais augure en la circonstance, car ayant quitté Paris le jeudi soir, les voyageurs voient se lever le samedi la première aurore de Guernesey. Je la salue de mon lit. L'important, désormais, est de ne pas être treize à table et de ne pas répandre de sel sur la nappe.

Georges et Jeanne sont ravis de leur déplacement ; ils courent partout comme des cabris et refont connaissance avec leur vieille maison. Le jardin surtout les enchante, car ils n'en ont pas rue de Clichy. Ils m'entraînent dans leurs courses, ayant une foule de choses à me faire admirer. Ce sont d'abord quatre eucalyptus, qui se dressent devant l'habitation comme des sentinelles, puis de vieux chênes verts de facile accès, dont les branches complaisantes paraissent fort propres à soutenir une escarpolette... Jeanne trouve que j'ai de bien bonnes idées, surtout quand j'annonce que j'ai découvert un hamac dans un coin de la serre. Plus loin, s'élève un superbe laurier pyramidal; il serait bien étonnant qu'il n'y en eût pas dans la maison du poète. Au bout de la pelouse, sous un gros buisson de roses et de fuchsias, une fontaine antique revêtue de lierre domine un petit bassin : ce bassin a sans doute été fait pour

porter des bateaux. Georges admire ma perspicacité et se propose d'y installer une flotte dont il sera l'amiral. Un détour nous conduit vers un pavillon treillagé auquel on accède par des marches. Sa fenêtre s'ouvre sur une admirable perspective : la mer, le port de Saint-Pierre, le château Cornet et, à l'horizon, les îles de Serk et d'Herm, se découpant sur un fond de brumes lointaines. Disons, en passant, qu'il y a une trentaine d'années l'île de Serk fut vendue, avec tous les droits de suzeraineté, au prix de cent mille francs. Elle fut offerte au poète, qui perdit une belle occasion de devenir monarque absolu. Roi de Serk est un joli titre, et je crois que si l'on avait fait un peu de publicité autour de l'affaire, les prétendants n'auraient pas manqué. Le fond du jardin est consacré à des cultures vulgaires; les légumes s'y pressent et disputent la place aux fleurs. Ce potager confine à une cour entourée de murs dans laquelle il a été autrefois question d'établir un théâtre. Pourquoi ne reviendrions-nous pas là-dessus ? Ce projet obtient l'assentiment de mes jeunes compagnons, et le résultat final de notre excursion, c'est l'idée bien arrêtée de changer la physionomie de Hauteville et de mettre la maison sens dessus dessous — si on nous laisse faire.

Jeanne se met immédiatement à l'œuvre et trace les limites d'une propriété personnelle qu'elle s'attribue, sans souci des revendications que pourra faire le jardinier. Georges, de son côté, en fait autant, assuré que son grand-père tolérera ces dévas-

tations et le soutiendra contre les pouvoirs établis. Naturellement révolutionnaire, je contemple de sang-froid ces envahissements et donne aux jeunes usurpateurs des conseils dictés par l'expérience.

Le jardin de la fillette commence à être très agréable à l'œil ; il est vrai qu'elle emploie des procédés de culture tout à fait expéditifs. Elle met en coupe réglée les fleurs qui l'entourent et les pique en terre sans autre cérémonie.

— A la bonne heure ! dit Victor Hugo, car à quoi les racines servent-elles ? Je n'ai jamais vu qu'on en fît des bouquets.

Je ne puis m'empêcher de donner raison à l'espiègle enfant, d'autant qu'elle me promet d'arroser avec soin les plantations nouvelles.

Au fait, pourquoi ces fleurs ne pousseraient-elles pas ! Elles n'ont qu'à y mettre un peu de bonne volonté.

Georges débute plus sérieusement dans sa carrière d'horticulteur. Il comprend la nécessité de remuer la terre, de l'aménager, et quoique les racines ne soient pas choses très agréables à l'œil, il les admet, il les tolère parce que c'est l'usage et que les fleurs dureront peut-être plus longtemps. Avant de commencer des travaux sérieux, il tient en outre à fermer sa propriété et à la protéger contre sa sœur, qui se livre à tous les empiétements. Comme il a le sentiment de la ligne, il trace un grand carré, mais un contretemps imprévu se présente : un gros chou pommé est

planté dans un angle du carré et n'a pas l'air de vouloir en sortir. On pourrait faire obliquer le carré, mais ce serait d'un mauvais effet. On pourrait encore lui retrancher un angle, mais ce ne serait plus un carré. Victor Hugo essaie de tout concilier en émettant l'opinion qu'un chou ne fait pas de mal dans un jardin d'agrément. Il resterait là, dans son encoignure, comme un poste avancé protégeant l'armée des roses et des tulipes. Georges repousse ce raisonnement : il ne peut digérer ce chou. Jeanne, que l'on consulte, fait la moue et déclare que ce chou est placé là comme un « gros pouf ».

Ce mot cruel décide du sort du malheureux légume qui roule sous la pioche des jeunes conquérants. Mais à peine a-t-il mesuré la terre que ses meurtriers s'inquiètent et s'alarment. Il ne suffit pas de couper un chou, il faut encore en trouver l'emploi. Et comment faire disparaître celui-ci ? L'envoyer à la cuisine serait faire l'aveu du forfait accompli. Et puis, comment ce chou solitaire serait-il reçu par la cuisinière ? Garderait-elle le secret ? Il est cependant impossible de conserver sur les bras ce légume compromettant !... Hélas ! une faute en entraîne une autre ; on décide de sacrifier le chou à la sûreté générale, et, comme j'ai été le témoin du sacrilège, on m'oblige à en être le complice. Je creuse une fosse, on enterre le chou et je lui fais un sorte d'oraison funèbre dont le Maître et les enfants rient de tout leur cœur.

Georges entre en possession de son carré parfait.

Nos remords se calment lentement. Il nous a semblé voir le jardinier se promener auprès des nouveaux jardins et regarder d'un œil mélancolique l'éminence produite par l'enfouissement du chou. Peut-être est-ce une idée que nous nous faisons. Rien de tel qu'une mauvaise conscience pour créer des fantômes et des chimères !

Bien que Jeanne déclare se moquer pas mal de ce que dira le jardinier, celui-ci n'est pas un homme que l'on traite à la légère, comme on va le voir.

Quelque temps après notre installation, la maison fut pleine de révolutions de boutons de guêtres dont cet employé prodigieux fut la cause. Il abuse assurément de la protection de Mme Chenay. Cette excellente personne, ex-surintendante de l'école impériale de Saint-Denis, ne fait que des choses raisonnées, n'a que des amies supérieures et n'emploie que des gens merveilleux. Témoin le jardinier Richard, qui gouverne les serres, les fruits, les fleurs, le jardin potager — et le reste.

Il était venu ce jour-là pour couper le regain du pré.

— Est-ce en effet un bon jardinier? me demanda Victor Hugo. Qu'en pensez-vous?

— Je ne voudrais pas contrarier Mme Chenay qui a en lui toute confiance, répondis-je.

— Oh! mon Dieu, dit-elle, parlez: c'est le premier jardinier de Guernesey, voilà tout.

— C'est possible, madame, mais c'est tout de même un maladroit qui entend singulièrement son métier. Et voici pourquoi...

Alors, j'ai dit pourquoi, en commençant par la serre et en finissant par les choux.

On s'est expliqué. Voilà comment Richard entend le jardinage : il plante des choux, par exemple, puisque ce légume est en cause. Il les fait venir. Quand ils ont pommé, il les coupe, les emporte... et en plante des petits à la place.

Pour le foin, c'est plus fort encore. Il le coupe, l'emporte — et se fait payer sa journée. Et qu'a le propriétaire, en tout ceci? L'agrément, le coup d'œil.

Mme Lockroy n'en revenait pas. Elle s'est révoltée, d'autant qu'elle aime les choux, qu'on voyait disparaître comme muscade. On en a coupé pour le soir. Mme Chenay s'est désolée, disant que cela changeait les usages du pays. Mme Drouet, qu'elle a séduite, a déclaré qu'il ne fallait pas qu'un Victor Hugo se montrât regardant.

Nous avons dû céder, mais j'ai convoqué les enfants à une grande bataille sur la meule de foin. On s'y est roulé et on y a fait des cabrioles inouïes. On l'a éparpillé aux quatre coins du pré. Le jardinier nous regardait d'un œil consterné. Ah! nous lui avons fait du bel ouvrage. Peu s'en est fallu qu'il abandonnât le regain, si consciencieusement piétiné, mais il s'est montré héroïque et a fait contre mauvaise fortune, bon cœur.

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

CHAPITRE IV

HAUTEVILLE-HOUSE

Ce n'est pas sans une profonde émotion que nous abordons ce chapitre.

Hauteville-House, c'est, en effet, le sanctuaire du dieu.

N'est-ce pas de ce merveilleux cottage que s'envolèrent, après tant d'autres œuvres immortelles, les premiers fragments de cette *Légende des Siècles* qui n'a son pendant dans aucune littérature ?

Le monde des lettres a cinq âges. Le premier date d'Homère, c'est le balbutiement sublime; le deuxième de Dante, c'est l'éclosion épique; le troisième de Shakespeare, c'est la fatalité tragique et triomphante; le quatrième de Voltaire, c'est la philosophie lumineuse; le cinquième de Victor Hugo, qui possède toute la lyre.

Les chercheurs de quintessence objecteront que Homère ne faisait pas prévoir Dante, Dante, Shakespeare, ni Shakespeare Victor Hugo. Etant donnée cette progression glorieuse, on peut se dé-

mander quels éblouissements l'avenir réserve aux générations futures.

Revenons à Hauteville-House, après cette école buissonnière.

On a trop souvent décrit, en accentuant les descriptions par les vigueurs de l'eau-forte ou les richesses de la gravure, la célèbre demeure sortie d'un rêve de poète pour que nous nous perdions dans les détails oiseux.

Nous nous attacherons surtout aux choses à peu près inédites et nous les éclairerons par de simples rappels de couleur.

Allons donc droit devant nous, au hasard des portes ouvertes.

Hauteville-House est une des plus singulières habitations du monde.

Quand Victor Hugo s'en rendit acquéreur, une légende sinistre planait sur la maison. Elle passait pour « visionnée ». Sérieusement. Il y a beaucoup de maisons visionnées à Guernesey, ce qui fait qu'on les a pour presque rien. Bien que la hantise puisse s'expliquer par des causes toutes naturelles, étant donnée la composition du sol, — l'île, en effet, qui n'a pas plus de deux lieues sur trois, est faite d'un immense bloc de granit résonnant qui peut avoir des cavités produisant des échos extraordinaires ou des feux électriques, — l'exposition des constructions, la proximité de la mer, les effets du gulf stream, qui fait aux îles de la Manche un climat privilégié, personne n'osait loger là.

Bien que miraculeusement situé, vaste et commode à ravir, le cottage était inhabité depuis neuf ans. Un pasteur, qui avait eu l'héroïsme de le louer pour une année, l'avait quitté précipitamment au bout de quelques mois en déclarant que l'endroit n'était pas tenable.

Il y revenait, disait la légende, une femme qui s'était tuée.

C'est cette maison bizarre que Victor Hugo entreprit de transformer. Mais il parle des superstitions qui couraient le pays avec une réserve singulière dans *Les Travailleurs de la mer*. Quoi qu'il en soit, il ne lui déplut pas de lutter contre des esprits invisibles. Il ne respecta de l'immeuble que sa façade, d'une rigidité tout anglicane. Le poète-architecte fit de son intérieur un palais enchanté.

Il y travailla pendant trois ans, au bout desquels un chef-d'œuvre sortit de ses mains radieuses.

Vue du dehors, Hauteville-House est d'un aspect quelconque. Mais à peine en a-t-on franchi le seuil que l'éblouissement commence.

Le vestibule, coupé par des boiseries de chêne sculpté et éclairé de vitraux en forme d'œil-de-bœuf, est plongé dans un demi-jour qui en harmonise les richesses. Des émaux, des porcelaines de toutes provenances, d'un prix inestimable, courent le long des murs, où ils plaquent des tons lumineux. Des reliefs, peints et dorés, représentant les principaux sujets de *Notre-Dame de Paris*, les couronnent. Sur les portes, des inscriptions se

détachent en lettres d'or. C'est d'abord le mot de bienvenue : *Ave* — puis « Aime et crois », et enfin « Mange, marche, prie ». Cette dernière phrase resterait obscure si nous ne lui donnions l'explication qu'elle comporte et qui ravira les occultistes.

Elle est tout entière dans *Les Propos de Table de Victor Hugo;* les auteurs la tiennent du Maître lui-même.

A cette époque, racontait le poète, nous vivions dans l'exil, très retirés, insouciants des aboiements dont l'Empire nous poursuivait. On s'occupait fort de tables tournantes et de guéridons parlants.

Je n'avais ni le temps ni le désir d'étudier sérieusement les phénomènes qu'on interprétait de diverses façons, mais on s'en préoccupait beaucoup autour de moi et nous avions des amis qui entraient en conversation réglée avec nos meubles, lesquels ne manquaient pas d'intelligence.

Un soir, M[me] Victor Hugo pria son fils Charles, qui passait pour avoir beaucoup de fluide, d'interroger avec elle une petite table d'acajou. Charles s'en défendit sous divers prétextes, s'excusa, et ma femme appela sa femme de chambre, une fille du pays. C'était une petite paysanne de douze ans environ, orpheline, abandonnée, que nous avions recueillie, et qui était d'un naturel sérieux et farouche. M[me] Victor Hugo la fit venir auprès du guéridon, pendant que je continuais à travailler à quelque distance. La table était en hu-

meur de causer ; ma femme, encouragée par la bonne volonté du meuble, me pria de lui poser une question.

— Demandez-lui d'abord si elle me répondra, dis-je.

— Oui, fit la table résolument.

— Eh bien, voici ma question : quelle est la fonction de l'homme sur la terre?

Plusieurs amis étaient entrés.

— Pour une question, c'est une jolie question, dit l'un d'eux.

— Qu'en pense la table? demanda Charles. La question lui convient-elle?

— Oui, répondit le meuble.

Et, se prenant à frémir, il frappa cinq coups ce qui, par le numérotage convenu des lettres, représentait un E.

Puis, quatre coups donnèrent un D, et cinq, un nouvel E.

Jusque-là, cela ne voulait pas dire grand-chose, E, D, E.

— E, D, E ?... Est-ce tout ?

— Non, dit le guéridon avec énergie. On poursuivit. Il indiqua successivement les lettres I, après laquelle il eut une pause, puis O, R, A. Cela faisait EDEIORA, mot qui nous parut d'abord incompréhensible.

— Est-ce la réponse à la question? demanda-t-on à la table.

— Oui!

— Mais ce n'est pas un mot français ?

— Non.

— Est-ce un mot latin?

— Non.

— Plusieurs mots latins?

— Oui.

En effet, le mot se décomposait ainsi :

EDE, I, ORA.

C'est à dire : mange, marche, prie.

Cette sentence, Victor Hugo la fit graver sur la porte où nous l'avons lue.

J'ajouterai qu'il ne fallait pas trop interroger sur ce sujet le maître de la maison. Il n'aimait pas qu'on essayât d'approfondir la question et il gardait à cet égard une réserve étrange.

Un jour que Richard Lesclide lui demandait avec un peu trop d'insistance, peut-être, ce qu'il fallait penser de la réponse du meuble, Victor Hugo, se départant de sa bienveillance habituelle, lui répondit presque brusquement :

— Ce que vous voudrez !

Du vestibule, où nous nous sommes attardés, passons dans la salle à manger, où les amis du poète se réunissaient deux fois par jour. Cette pièce, pleine de gaieté et de lumière, est revêtue d'une mosaïque en faïence hollandaise du XVIIe siècle dont les sujets naïfs étaient un motif d'amusement quotidien.

La gravité du logis persiste à travers ces rayonnements.

L'H du nom du poète :

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom.

a dit Vacquerie, se détache en relief sur les murs. Des inscriptions en lettres gothiques grimpent sur les corniches, escaladent les frontons des portes et se perchent jusque sur les solives du plafond. Des stalles de chêne, sculptées à hauteur d'homme comme en un chœur de cathédrale, font le tour de la pièce. Elles se relient au fauteuil des Ancêtres, — *sella defunctorum*, — dont une chaîne de fer défend l'accès et où les hôtes invisibles de la maison peuvent, à leur heure, venir s'asseoir sans crainte d'être dérangés.

Le fauteuil ancestral porte cette inscription : « Les absents sont là. »

Dans quelques-unes des stalles sont encadrées de curieuses peintures des XVe et XVIe siècles : la fin du seigneur, la fin du prêtre, la fin du soldat.

La cheminée, monumentale, est surmontée d'une Notre-Dame de Bon-Secours, en vieux Rouen, d'une rare beauté, offerte au poète par Mme Drouet, et dont Victor Hugo, passé maître en métamorphoses, a fait une *Liberté victorieuse*, par le seul prestige d'un quatrain.

Le *bambino*, le globe en main, ne symbolise plus la divinité, mais l'humanité, grâce à cette inscription en caractères gothiques :

Le peuple est petit, mais il sera grand ;
Dans tes bras sacrés, ô mère féconde,
O liberté sainte au pas conquérant,
Tu portes l'enfant qui porte le monde.

Un vers latin résume la phrase poétique :

Libertas populum, populus dum, sustinet orbem.

Plus loin, se détachent des sentences : « L'exil, c'est la vie ! » — « L'esprit souffle où il veut. » — « L'honneur va où il doit. » — Ce sont là de simples pensées que le poète a tracées comme elles lui sont venues.

En général, la forme poétique a le dessus. Elle fut si naturelle au grand penseur qu'à de rares exceptions ses inspirations se traduisaient en vers.

Nous relevons encore cet alexandrin, traduit de Lucain et rempli d'amertume :

Les dieux sont aux vainqueurs, Caton reste aux vaincus.

Et, au bas de l'horloge, ce distique sur les heures, empreint d'un sentiment de profonde mélancolie :

Toutes laissent leur trace au corps comme à l'esprit,
Toutes blessent, hélas ! la dernière guérit.

La salle est éclairée par de larges fenêtres, dans le style anglais, ouvertes sur les profondeurs du jardin où surgissent des aloès, des eucalyptus, un laurier gigantesque et toutes les variétés de fuchsias, plante dont l'île semble la terre natale.

Les fuchsias fleurissent à Guernesey toute l'année, courent en haies le long des chemins, et secouent à toutes les brises leurs clochettes multicolores.

Au milieu du jardin, s'étale un bassin qu'ornent des têtes de dauphins en terre cuite. Il porte également des inscriptions et on peut lire, en écartant le lierre, d'un côté cette phrase :

« Où est l'espoir, là est la paix » et de l'autre, ce vers, profond :

Immensité, dit l'être ; éternité, dit l'âme !

Mais l'esprit ne peut s'élever éternellement. Des arrêts s'imposent, et même des détentes. La maison du poète avait bien aussi ses heures de gaîté. On y a gardé le souvenir de quelques chansons absolument intimes, parmi lesquelles *La Chanson des Bahuts*.

L'originalité de Hauteville-House est due un peu, disons tout, à de merveilleuses boiseries en chêne sculpté, provenant de bahuts anciens presque hors d'usage, que le poète découvrait dans les vieilles maisons de l'île.

Les possesseurs de ces richesses abandonnées, car ils étaient incapables d'en tirer parti, se montraient quelquefois rétifs à la vente. C'est de ces prétentions que naquit un jour *La Chanson des Bahuts*, dont nous ne donnerons que deux couplets, par pure révérence.

Le refrain est conçu sur la facture d'une complainte qui eut son heure de célébrité : *La Badinguette*.

Voici ces couplets inédits :

Amis du dressoir,
Voulez-vous savoir
Pourquoi les vieux coffres
Résistent aux offres
Qu'on fait pour pouvoir
Un jour les avoir ?

Ah ! si j'avais l'or de la reine
A Marquand, (1)

(1) *M. Marquand, dont il sera question plus loin, était un Guernesiais, ami d'exil de Victor Hugo.*

J'irais dépenser dans l'arène
De Mars, quand
Le soldat vend des bahuts rares
Cent sous d'art,
Et je donnerais cent sous d'arrhes
Au soudard.

La plupart des autres couplets finissaient par :

C'est un vieux bahut,
Dansons le chahut !

Cette chanson bizarre renferme les détails les plus curieux et les plus réalistes sur l'état abominable des coffres que les mains du poète transfiguraient pour les loger chez lui. On y trouve des recherches de style et des rencontres de mots qui rappellent l'époque où, sur les bancs du collège, il faisait des calembours en vers.

Il y a bien encore d'autres chansons parmi lesquelles *Turlurette* citée dans *Les Propos de Table*, et dont nous ne pourrions même pas donner ici le refrain gaulois. N'insistons donc point sur les passe-temps du poète en robe de chambre, lesdites chansons n'étant destinées à aucune publicité.

D'ailleurs la sévérité du Maître, quand il abordait l'impression, rappelle un trait de son adolescence.

En regard d'une pièce de vers qu'il venait de composer, il écrivait ces mots : « Un honnête homme peut lire tout ce qui n'est pas biffé. »

Et le morceau était biffé tout entier.

*
* *

Parallèlement à la salle à manger existe une vaste pièce, assez singulière et inhabitée, dont personne n'a parlé. Elle est visionnée. Elle s'éclaire parfois la nuit, et on y entend parler. La cause en est, croit-on, dans un tableau extraordinaire, appendu à la muraille et qu'on appelle *La Favorite*. Cette peinture est l'œuvre d'un moine espagnol qui devait être fou. C'est une sorte de Tentation qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Les dames ne l'auraient regardée pour rien au monde et c'est tout juste si Mariette, — naturellement brave, — appelée par son service, osait s'aventurer dans cette pièce. Mais Mariette est une femme ingénieuse et, pour combattre les mauvaises influences sans doute, elle avait eu l'idée de traîner sous le fameux tableau un vieux piano oublié dans un coin, en engageant les enfants à donner des concerts.

Dieu sait le tapage qui résulta de ce conseil !

Jeanne, qui était intrépide, donna à sa poupée des leçons de musique dont l'écho doit vibrer encore. Puis, un jour d'oisiveté, en l'absence de leur mère, Jeanne et Georges, que la fillette était allée chercher pour l'aider dans ses explorations, se mirent en devoir de démonter à coups de marteau le malheureux instrument, qui ne résista pas à cette épreuve.

Nous ne dirons pas le fouet qui couronna cet exploit !

Le rez-de-chaussée nous conduit au premier étage par un escalier ouaté, tapissé de telle sorte qu'on ne risque, en y dégringolant, que d'arriver un peu plus tôt en bas.

En haut, on se trouve en plein pays de rêve.

Le salon rouge et le salon bleu, tendus de damas cramoisi et d'un tissu de perles de Venise sur lesquelles se jouent de très curieux effets de lumière, et provenant des appartements que la reine Christine de Suède occupa au château de Fontainebleau, forment une galerie dont les parois sont couvertes de tapisseries d'un prix fou : étoffes d'or à dessins d'argent, étoffes d'argent à dessins d'or, recouvrant non seulement les murs, mais les parquets et les plafonds, les corridors et les portes.

Au fond de l'immense hall, quatre Mores, de grandeur naturelle, en habits dorés, qui ont autrefois éclairé le Bucentaure aux fiançailles des Doges avec l'Adriatique, supportent des flambeaux et un baldaquin devant une cheminée monumentale.

Le poète a illustré par un distique encore inédit les gardiens de son foyer.

On voit dans ma maison, comme chez les Romains,
Des spectres d'or portant des lampes dans leurs mains.

Il n'est pas de contes qu'on n'ait faits dans le pays sur ces hommes dorés qui ont une allure vraiment superbe.

La vérité est que ces spectres prennent d'étranges physionomies quand les lueurs indécises du crépuscule s'étendent sur eux.

Les enfants fuyaient alors leur voisinage.

Il faut peut-être en accuser un jeune poète rêvant à la lune, qui avait exagéré le côté fantastique d'Hauteville-House et qui avait entrepris d'en raconter les mystères.

Il n'y croyait pas beaucoup lui-même, ce qui ne l'empêchait pas de faire de nouvelles découvertes chaque jour.

La Tour du Nord, selon lui, se remplissait de bruits sinistres et de sourds gémissements quand il faisait du vent, et il assurait qu'un grand tableau de l'école espagnole, qui représentait le Purgatoire, s'animait pour peu qu'on le regardât avec une certaine attention.

Bien plus, la pièce étant fort obscure, on avait peine à distinguer des ombres immobiles, groupées devant la lugubre peinture, et qui échangeaient à voix basse leurs observations. Elles disparaissaient, du reste, dès qu'elles sentaient qu'on cherchait à les reconnaître. Enfin, il était avéré que dans le salon de Tapisserie, où se trouvent des vieilles tentures représentant des concerts champêtres, on finissait par entendre de la musique quand on prêtait l'oreille et qu'on somnolait un peu.

Le Maître engagea notre rêveur à suspendre ses recherches. Peut-être est-il hardi de vouloir trop approfondir les choses. Nous renverrons les esprits tentés de poursuivre ces idées à la « Maison visionnée » et à l'admirable chapitre qui lui est consacré dans *Les Travailleurs de la Mer*.

* * *

Pour peu que l'on continue à gravir l'escalier capitonné qui conduit dans la salle du Bucentaure, on atteint le second étage où s'ouvre une galerie d'une richesse très délicate.

On y voit un lit de parade dans lequel je ne sais quel grand capitaine s'est endormi de son dernier sommeil. Sur le fronton, se détache une tête de mort en ivoire portant cette inscription : *Nox-Mors-Lux*. Des bannières religieuses, ornées de broderies exquises, sont appendues aux cloisons. Cette salle renferme des panneaux et des meubles sculptés par le poète lui-même. Il est arrivé à de prodigieux effets de décoration en fouillant le bois au fer rouge et en coloriant les creux, obtenus avec une palette éclatante.

L'impression produite par ces œuvres, d'une fantaisie excessive, sombre ou gracieuse, est des plus saisissantes.

Quelle quantité de poésie cet homme avait-il donc dans l'âme pour en répandre partout ?

Un nouvel escalier conduit au Look-out, où l'on risque de s'égarer pour peu qu'on ait l'épouvante d'y pénétrer. C'est un fouillis enchevêtré de petites pièces, de petits couloirs, de plans inclinés, au milieu desquels, avec un guide sûr, on finissait par rencontrer le cabinet de travail du poète, belvédère vitré inondé de lumière. Du Look-out, on jouit d'une vue splendide sur la mer. On voit

toute la côte est de l'île, le fort, la ville, les jetées, les rochers. En face, les trois îles de Serk, de Herm et de Jettatout, je crois. Dans la brume se découpent Jersey et Aurigny et, plus loin encore, par un temps très clair, on découvre les côtes de France, Jersey et Saint-Malo.

Le soir et la nuit, toute l'étendue s'éclaire et s'illumine de feux multicolores. Ce sont les phares qui s'allument. Il y en a un qui tourne et qui est même fort aimable en société.

Hauteville-House, comme toute maison qui se respecte, est flanquée du côté du jardin d'une serre dont les cloisons transparentes sont doublées de tapis épais courant comme des rideaux sur de longues tringles. On y peut vivre à volonté sous une cloche de verre ou s'enfouir, en plein midi, dans d'insondables obscurités.

Cette serre, comme ses pareilles, renferme de la vigne, et l'usage veut qu'on y prenne les repas dès que le raisin est en maturité. Les convives, alors, cueillent au dessert les grappes suspendues au-dessus d'eux et qui semblent s'offrir. C'est amusant et charmant.

La serre confine à un salon revêtu de tapisseries de haute lice et meublé de larges divans, à la mode orientale. Des miroirs convexes, énormes lentilles enchâssées dans les tentures, y ouvrent de brillantes échappées de lumière.

A signaler dans cette pièce une figure d'évêque encastrée dans le bois et dont la crosse seule est

dorée. A la droite et à la gauche du prélat, deux écussons portent ce proverbe :

Crosse de bois, évêque d'or ;
Crosse d'or, évêque de bois.

C'est dans ce salon qu'on lit, sur deux volutes simulant des parchemins roulés, d'un côté les noms des hommes que Victor Hugo considère comme les principaux poètes de l'humanité : *Job*, *Isaïe*, *Homère*, *Eschyle*, *Lucrèce*, *Dante*, *Shakespeare*, *Molière ;* de l'autre côté sont gravés ces noms lumineux : *Moïse*, *Socrate*, *Christ*, *Colomb*, *Luther*, *Washington*.

C'est au fond du salon de Tapisserie, où tous les bruits s'éteignent, que se trouve une chambre discrète, remplie de souvenirs de famille, de bustes, de portraits, de caisses bondées de richesses qui, depuis plus de vingt ans, attendaient qu'on leur donnât l'essor. On ne pénétrait presque jamais dans cette pièce, la fameuse *Tour du Nord* dont nous avons parlé, autrement dite la salle de billard.

Une fois pourtant, le 26 août 1878, — nous précisons — l'insistance de M[mes] Lockroy, Drouet et Chenay, auxquelles s'étaient joints ceux que nous continuons à nommer « les enfants » eurent raison des résistances du grand-père.

Victor Hugo voulut bien entr'ouvrir les portes de ce sanctuaire, en affirmant qu'il n'y avait là qu'un tas de caisses à déballer et des curiosités auxquelles il tenait beaucoup. Le poète avait dit

vrai. Les trois quarts de l'appartement et le billard, dessus et dessous, étaient en effet encombrés de caisses de toutes dimensions, de faïences, de porcelaines de toutes les provenances, de tableaux attendant leur véritable destination.

Mais cette retraite, si pieusement gardée, devait son principal intérêt à des tableaux de famille appendus aux murs : Victor Hugo à vingt-cinq ans, superbe peinture de son ami Louis Boulanger; — Victor Hugo à trente ans, ayant entre les genoux son fils François-Victor ; — Charles Hugo à huit ans, que Mme Lockroy (autrefois Mme Charles Hugo) et son fils, Georges contemplèrent longuement ; Mme Victor Hugo, de grandeur naturelle, dans tout l'éclat de sa jeunesse triomphante, et dont la vue fit beaucoup pleurer Mme Chenay, sa sœur ; Léopoldine Hugo, dans la grâce poétique de ses seize ans, la douce jeune femme qui devait trouver sitôt une mort prématurée avec son mari, Charles Vacquerie, dans la catastrophe de Villequier ; et l'infortunée Adèle, à l'âge de cinq ou six ans. Plus un tas de dessins d'un caractère magnifique, encadrés par le Maître lui-même, entre autres le burg des Hugo-tête-d'Aigle, les ancêtres dont il est question dans *Eviradnus* ; enfin, le père du poète, le général Hugo, sur le champ de bataille.

Le portrait du général Hugo évoque un souvenir que son illustre fils aimait à conter entre tous.

C'était pendant les guerres de l'Empire, alors que Napoléon Ier, ayant dépossédé Ferdinand VII

voulait imposer à l'Espagne un roi de sa façon, son frère Joseph. Est-il besoin de dire que les vœux des Espagnols, appuyés par le clergé, allaient à leur roi de droit divin, au détriment de l'usurpateur. Le général Hugo était alors gouverneur de la province de Tolède, où le cardinal-archevêque faisait la loi.

Ce fonctionnaire, n'osant pas se mettre en opposition ouverte contre le gouvernement établi, se bornait à témoigner de son antagonisme par des roueries ecclésiastiques et élaguait ses prières de manière à ne pas recommander à Dieu le roi Joseph, qu'il envoyait au diable, dans son for intérieur.

Pour se mettre d'accord avec sa conscience, il chantait à la messe un *Domine, salvum fac regem* impersonnel, et le tour était joué.

Le cardinal riait sous cape de sa roublardise, quand le général Hugo, qui ne perdait pas son temps dans les églises, fut mis au courant de cette subtilité cléricale. On la lui rapporta de façon à lui échauffer le sang, ce qui ne demandait pas beaucoup de temps. A la première messe solennelle, il se rendit à la cathédrale où, avec les honneurs accoutumés, on le conduisit à son banc. Mais il lui sembla que les coups d'encensoir qu'on lui adressait manquaient de conviction.

Au *Domine, salvum fac regem*, il s'émut de l'accroc fait à la liturgie et, interpellant le cardinal avec une brusquerie toute soldatesque,

pâle de colère, il s'écria d'une voix tonnante :

— Nom de Dieu ! je crois que vous vous f... de nous ! Est-ce que ça vous écorcherait la langue d'ajouter Joseph, s'il vous plaît?

Le cardinal faillit se trouver mal dans les bras de ses vicaires, mais il n'osa pas raisonner avec des traîneurs de sabre. A l'interpellation du gouverneur, il s'inclina et reprit à pleine voix :

Domine, salvum fac regem nostrum Josephum — puis continua.

— A la bonne heure! fit le général, mais ne l'oubliez plus, à l'avenir.

***

Après Hauteville-House, Hauteville-Féerie, située au n° 20 d'Hauteville street, dont le cottage de Victor Hugo occupe le n° 38. Ceci complète cela. Peut-être est-il indiscret de frapper à cette porte, mais nous poursuivrons nos investigations.

Il faut bien que nous disions que Hauteville-Féerie est un des chefs-d'œuvre du poète. C'est là surtout qu'on peut se rendre compte de sa terrible orginalité. Une flore insensée et gracieuse, une faune inouïe et farouche, des créations hybrides et monstrueuses vivent sur les panneaux, les boiseries, les volets de cette curieuse habitation. La nature soudoyée a voulu signer ces magnificences et une pelouse reproduisait le chiffre V. H., formé par des fleurs éclatantes qui se détachaient sur le fond d'émeraude

formé par le gazon. Hauteville-Féerie était la demeure de la vieille amie du poète, Mme Drouet.

*
* *

Rentrons à Hauteville-House où Victor Hugo exerça si longtemps l'hospitalité à la manière antique.

Hélas! où ont plané le génie, la gloire, la joie, l'amour, la jeunesse, est venue s'échouer et se confine aujourd'hui la folie.

Les splendeurs de Hauteville-House entourent actuellement la vieillesse de la dernière fille du poète, Adèle Hugo, sur laquelle la fatalité s'est appesantie cruellement.

Adèle Hugo, qu'un malheureux amour avait entraînée en Amérique, fut, en pleine jeunesse, frappée d'aliénation mentale à la suite de longs chagrins et ramenée à son père par les soins du consul de France.

Elle fut longtemps internée à Saint-Mandé puis, après la mort du Maître, la famille conduisit la pauvre femme à Guernesey, où s'était écoulée son enfance.

La grande voix de la mer, qui mugit autour de la somptueuse demeure du poète, berce et endort aujourd'hui de sa plainte éternelle cette grande infortune.

CHAPITRE V

UN COIN DE LA VIE GUERNESIAISE

En quittant la maison du poète, écrivait Richard Lesclide, on gravit Hauteville street, voie montueuse et rapide où les voitures parviennent difficilement. On arrive lentement à une esplanade verdoyante sur laquelle le fort est construit. Une aimable surprise nous y attend. C'est jour de fête. et la prairie présente un aspect singulièrement animé.

Ce ne sont que des groupes de beaux officiers habillés de rouge, ce ne sont qu'escouades de belles demoiselles qui portent en sautoir un arc plus grand qu'elles. Ces amazones ont un aspect très fier. On nous raconte que la garnison du fort, ou plutôt son colonel, donne de temps en temps des fêtes aux dames de l'île. Un orchestre militaire fait, en effet, grand bruit au bout du pré. L'Angleterre doit bien cela aux guernesiaises.

Il faut dire que l'occupation anglaise a frappé cette île d'une morne stérilité. La race d'origine normande qui la peuple n'y trouve pas matière à son activité. Dès que les jeunes gens ont atteint

leur vingtième année, ils disparaissent, s'engagent, émigrent vers tous les points du monde et notamment vers l'Inde. La population féminine de l'île reste abandonnée. Les maris y font prime et sont regardés comme des curiosités. La garnison de Guernesey essaie de distraire les dames de cet état de choses en donnant des concerts et des bals, mais elle ne peut pas épouser tout le monde. La réputation de l'île est telle, à cet égard, qu'on parle encore, nous dit Victor Hugo, d'un régiment mal élevé qui se fit précéder d'une annonce, insérée dans la gazette de Saint-Pierre. Voici la teneur de cette annonce :

Le régiment qui va prendre garnison au fort Georges prévient respectueusement les dames de Guernesey, veuves et demoiselles, que sous aucun prétexte il ne contractera de mariage dans l'île.

Victor Hugo affirmait que l'histoire était authentique, et tous les Guernesiais peuvent la raconter. Je ne sais quelle fut la réponse des dames, mais j'espère bien qu'elles surent punir ces soldats peu galants. Ceux-là n'avaient certainement pas dans les veines du sang de Guillaume le Conquérant.

*
* *

Les dimanches des pays soumis à la religion réformée sont pour les profanes une source d'étonnements toujours nouveaux. On sait avec quelle rigueur on observe, en Angleterre, la loi du repos

dominical. L'île de Guernesey, profondément religieuse, semble enchérir encore sur ces pratiques dévotes.

Tout se ferme, tout se clôt, tout s'endort, quand arrive le saint jour. L'île semble déserte, excepté aux heures où l'on se rend aux chapelles — dans la proportion de trois cents pour mille habitants — et où l'on en revient. Et l'on y va tout droit, sans se laisser détourner par une distraction quelconque. Le reste du temps, on s'enferme pour lire la Bible en famille.

Victor Hugo raconta à table que se promenant un jour férié, en compagnie de son ami Vacquerie, dans les parages d'Hauteville-House, il vit s'agiter violemment un livre derrière les vitres d'une fenêtre. C'était la leçon que lui donnait une âme pieuse.

*
* *

Cette anecdote n'est rien auprès du récit qui va suivre. Bien que l'aventure, arrivée à une grande dame, ait eu beaucoup de retentissement à son heure, elle est à peu près inédite. C'est une simple histoire qui pourrait s'appeler : *Comment la reine Victoria, abandonnée de son peuple, fut accueillie par Victor Hugo dans l'île de Guernesey.* — Le titre est un peu long, mais il ne promet que ce qu'il tient, et la chose mérite d'être contée.

La reine Victoria, que les Guernesiais acceptaient pour protectrice au titre de grande-duchesse de Normandie, voulut un jour donner aux habi-

tants de cette île fleurie des témoignages de sa royale faveur. Il est bon que les rois comptent avec la popularité. La statue de l'excellent prince Albert fut érigée sur le port de Saint-Pierre de Guernesey et la population fit avec plaisir sa connaissance. On ne s'arrêta pas en si bonne voie. Sa gracieuse Majesté décida qu'elle irait en personne visiter ses fidèles sujets et voir l'effet que faisait le bronze de son auguste époux, dressé en face des flots irrités.

L'île fut bouleversée à cette nouvelle imprévue. Le fort Georges se mit sous les armes et les chevalières de l'arc — il y en a de charmantes — s'équipèrent à la dernière mode française, modifiée toutefois par l'arc, les flèches et le carquois qui sont leur parure obligée. Moitié femmes, moitié amours.

Tout fut organisé pour donner un éclat solennel à la réception royale, qui devait avoir lieu un samedi, à deux heures de relevée. La souveraine quitta Londres au jour convenu. L'exactitude est la politesse des rois.

Malheureusement, la mer ne se prêta pas aux arrangements officiels. Le steamer qui portait la noble visiteuse devint, à peine entré dans la Manche, le jouet d'une effroyable tempête. Il fut impossible d'atterrir pendant la journée du samedi et le navire dut prendre le large sous peine d'être jeté sur les récifs qui font de l'archipel normand une des mers les plus dangereuses.

Tout un grand jour se passa ainsi. Mais les

flots sont changeants. La tourmente s'apaisa, le vent tomba, le calme se fit, et, le lendemain, on finit par apercevoir le vaisseau royal qui croisait devant l'île et semblait vouloir entrer dans le port. Grand scandale. Le lendemain du samedi, c'est le dimanche. Et le dimanche, à Guernesey, on n'entre pas, on ne sort pas, on ne va nulle part, on fait de la musique sacrée en famille et l'on chante des psaumes au temple.

Nous n'avons aucune raison pour douter de l'orthodoxie de la feue reine, qui, si je ne me trompe, était un peu pape dans son pays. L'auguste passagère, fatiguée de la traversée, déclara qu'elle débarquerait volontiers. Le bâtiment royal doubla le Château-Cornet et entra à toute vapeur dans le bassin de Saint-Pierre, tandis que le canon du fort Georges envoyait aux échos le salut officiel.

Le reste de l'île resta silencieux. Au lieu des acclamations qu'elle attendait et de la foule qui se pressait ordinairement sur son passage, l'illustre visiteuse se vit entourée d'une solitude muette. Pas un chat. Le quai était désert. Elle semblait aborder à une île inhabitée. Où donc étaient les loyaux sujets de la duchesse de Normandie? A l'église. Le mot avait été donné, et l'île entière, animée d'un saint zèle, infligeait une leçon de sa façon à l'impie qui profanait le jour du Seigneur. Des prédicants, du haut de la chaire, la comparaient à Jézabel et la foudroyaient de textes évangéliques. La population de Guernesey tournait le dos à la reine d'Angleterre. Seul, un promeneur,

les mains dans ses poches, le regard un peu rêveur, errait sur la plage abandonnée. Il vit une femme descendre du steamer, mettre pied à terre et s'avancer de son côté. Il salua. Sa gracieuse Majesté répondit au salut par le plus aimable sourire.

— Quel est donc ce gentleman dont le visage m'est certainement connu ? demanda la reine.

— Majesté, c'est Victor Hugo.

La souveraine rendit son salut au poète exilé.

Nous ne croyons pas que Victor Hugo ait eu l'occasion de revoir la reine d'Angleterre. Le grand proscrit n'était pourtant pas sans relations avec le gouvernement anglais, à qui sa maison doit payer encore une redevance féodale de deux poules par an. Cette dîme s'appelle *le droit de poulage*. Ce mot, bizarre comme la coutume à laquelle il s'applique, inspira à un familier du Maître — que nous ne désignerons pas plus clairement — ce quatrain irrespectueux et peu galant, écrit de la main de l'auteur au bas d'un portrait de la vieille reine ;

Elle a droit de poulage
Sur Hugo, grande voix :
Quel que soit du pou, l'âge,
Il gratte quelquefois !

Victor Hugo, qui adorait les calembours, s'amusa fort de cet impromptu. Mais ces vers innocents, colportés par un indiscret, firent quelque bruit en haut lieu.

CHAPITRE VI

MADAME DROUET

Au premier rang des personnes qui exercèrent sur la destinée de Victor Hugo une influence considérable, il faut citer Mme Juliette Gauvain, que son intimité de cinquante ans avec le poète et sa merveilleuse beauté rendirent doublement célèbre sous le nom de Mme Drouet.

La part qu'eut dans la vie du poète cette femme supérieure, — et il fallait qu'elle le fût pour garder dans sa main un homme de cette trempe, — l'ascendant qu'elle prit sur lui, le dévouement dont elle l'entoura jusqu'à sa mort, sa longue affection pour Mme Victor Hugo, le tact et la délicatesse par lesquels elle sut s'imposer à l'entourage du Maître, qui la considérait comme un membre de la famille — Georges et Jeanne, dans leur langage enfantin, l'avaient surnommée « Roumé » et lui gardèrent ce nom — méritent que nous lui consacrions un chapitre spécial.

Mme Drouet fut, en effet, le bon et le mauvais ange du Maître. Mais le bon ange l'emporta et

nous lui devons bien quelque chose : la tête de Victor Hugo.

Quand le poète connut la jeune femme, en 1833, elle était alors en plein épanouissement de sa beauté sculpturale.

Elle possédait une magnifique chevelure noire, qu'elle portait comme un diadème, même après que ses cheveux eussent prématurément blanchi. Elle les vit se décolorer rapidement à l'âge de vingt-cinq ans et prendre une teinte de neige dorée qui s'harmonisait à ravir avec son teint d'une pâleur éblouissante. Elle avait un profil de médaille, mais rien n'était comparable à la beauté de ses mains et aux lignes impeccables de ses épaules, qu'elle aimait fort à montrer.

L'éditeur Poulet-Malassis, qui n'était certes pas des amis de la dame, affirmait qu'à cinquante ans Mme Drouet avait les plus belles épaules de Paris. Ce fut elle qui servit de modèle au statuaire Pradier, dont elle était l'amie, pour la statue de Lille, érigée place de la Concorde, et qui la représente d'une manière frappante.

Elle avait eu de sa liaison une fille, Claire Pradier, une belle enfant qui mourut de la poitrine à dix-huit ans et à laquelle Victor Hugo voua tardivement une tendresse toute paternelle. C'est à elle qu'il adressa les vers intitulés « à Claire P... ».

On comprend quelle impression fit sur cet homme d'élite, épris de beauté, et pour qui toutes les femmes étaient de vivants poèmes à la manière antique, cette créature merveilleuse, rencontrée

au théâtre où l'avait poussée une irrésistible vocation dramatique.

Mlle Gauvain — on sait que Victor Hugo a donné ce nom à l'un des plus sympathiques personnages de son admirable *Quatre-vingt-treize* — était d'une excellente famille.

Elle avait failli entrer en religion. Elle n'échappa au cloître que grâce à l'intervention bienveillante de Mgr de Quélen, à qui elle en garda une profonde reconnaissance, et qui semble avoir quelque parenté idéale avec Mgr Myriel, des *Misérables*.

Orpheline de bonne heure, la petite Juliette fut recueillie par son oncle, le général Drouet, dont elle porta toujours le nom.

Embarrassé de ce surcroît de famille, le général crut bien faire en mettant la fillette au couvent.

Ce fut l'avis, d'ailleurs, de la générale Drouet, personne d'une dévotion quelque peu gênante pour autrui.

A seize ans, on songea à faire prendre le voile à la jeune fille, alors dans toute la floraison de sa merveilleuse beauté.

Mlle Drouet essaya de s'accoutumer à cette idée. Sans fortune, elle ne pouvait que se résigner au sacrifice qu'on exigeait d'elle.

La veille de la prise d'habit, disent *Les Propos de Table de Victor Hugo*, Mgr de Quélen, archevêque de Paris, se rendit au couvent pour examiner les postulantes. C'était un usage établi ; il adressait aux pauvres filles quelques mots d'encouragement et leur montrait le ciel en perspec-

tive. La nièce du général fut présentée au prélat. Il la regarda avec étonnement.

— J'étais assez embarrassée, dit Mme Drouet, qui racontait cette histoire, et il me sembla que quelque chose allait se décider dans ma vie.

Après quelques questions bienveillantes, Monseigneur me dit :

— Alors, mon enfant, vous avez la vocation?

— Oh! non, Monseigneur! répondis-je en secouant tristement la tête.

— Comment ! s'écria Mgr de Quélen, en se redressant dans son fauteuil, qu'est-ce que cela veut dire?...

Et, se retournant vers la supérieure qui assistait à cet examen :

— Révérende mère, pouvez-vous m'expliquer cela?

— Monseigneur, répliqua la religieuse, nous avons dû suivre les instructions des parents de la jeune fille; elle est orpheline et sans fortune. Regardez-la : que voulez-vous qu'elle devienne dans le monde avec cette figure-là?

— N'importe, dit l'archevêque, cela n'est pas une raison. Tout vaut mieux qu'une mauvaise religieuse.

Juliette Drouet chancelait.

Le prélat se leva et la rassura :

— Ne vous inquiétez de rien, mon enfant, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Le lendemain, en effet, il revint avec le général

Drouet qui sacra quelque peu, appela sa nièce « grande sotte » et l'emmena.

Voilà par quelle influence quasi providentielle Mme Drouet échappa au cloître.



Nous retrouvons la jeune femme en 1833 à la Porte-Saint-Martin, où Victor Hugo allait faire représenter *Un souper à Ferrare*, titre primitif de *Lucrèce Borgia*.

Le rôle de Lucrèce était confié à Mlle George et l'auteur hésitait à offrir à Mme Drouet, étant donnée sa valeur, le rôle très effacé de la princesse Negroni. Ce fut elle qui le lui demanda.

Le poète apprécia la haute intelligence de son interprète autant que sa beauté irrésistible, et de cette époque date la liaison de Victor Hugo et de Mme Drouet.

Ils s'aimèrent follement, d'une passion absolue, tyrannique et jalouse, qui mit bien des nuages dans le ciel de leur amour.

Victor Hugo persuada à la jeune femme de quitter le théâtre. Elle lui porta assez de tendresse pour y consentir et se retirer à l'ombre de sa gloire naissante. Dès lors commença pour elle une existence vouée à la renommée du poète, une existence dont elle aimait à raconter, aux jours de sa vieillesse, les anecdotes les plus amusantes, sans parvenir à épuiser le trésor de ses souvenirs de cinquante ans passés aux côtés du Maître.

Et cependant, bien qu'elle n'en parlât jamais, ces années de félicité furent souvent assombries par des jours du désespoir le plus navrant, jours où son ami lui fit cruellement expier son dévouement à toute épreuve et le culte dont elle l'entourait.

Cette femme jeune, belle, spirituelle, si inféodée à celui qu'elle aimait d'un amour exclusif, connut à son tour toutes les angoisses, toutes les fièvres, toutes les détresses morales causées par la jalousie, car le poète qui chanta si bien l'amour eut tous les succès féminins. Il aima cent autres femmes à côté de son double ménage. Cette inconstance que rien ne pouvait vaincre affolait Mme Drouet. Aux heures de crise et de déchirement, elle quitta plusieurs fois son volage amant, mais toujours pour lui revenir, car elle ne pouvait vivre loin de son rayonnement.

Mme Victor Hugo, cette créature supérieure, bonne autant que belle et si saintement dévouée aux siens, Mme Victor Hugo, cette exquise Adèle Foucher que le poète avait épousée après de longues années de constance et qui lui avait donné quatre beaux enfants, qu'il adorait, d'ailleurs, était au courant de la liaison de son mari.

Et jamais la différence de caractère existant entre l'épouse et la maîtresse, ne s'affirma mieux que dans les crises intimes.

Tandis que les deux femmes souffraient le martyre à chacune des infidélités de celui qu'elles aimaient, la première, qui admettait parfaitement

que le soleil eût des taches, ne trouvait rien à reprocher à son mari et supportait l'épreuve avec une résignation vraiment héroïque, mais la seconde manifestait son désespoir par les scènes les plus violentes.

Toutes deux se sont cependant éteintes en adorant l'homme qui avait torturé leur cœur et qu'elles ne cessèrent un instant de croire un demi-dieu.

Ce ne fut qu'en 1852 que les deux femmes se rencontrèrent. Mme Drouet devait, en cette année fatale, donner toute la mesure de son héroïque amour.

Le coup d'Etat venait de passer sur la France avec son souffle de haines et son cortège de vengeances dirigées contre ceux qui n'admiraient pas la politique du jour. Victor Hugo, qui s'était opposé de toute son éloquence et de toute la loyauté de sa foi républicaine au guet-apens du 2 Décembre, se trouvait le premier désigné aux fureurs vengeresses de l'homme qui devait finir par l'abdication honteuse et flétrissante de Sedan.

La tête du poète fut mise à prix. 25 000 francs à qui l'arrêterait ou le tuerait. La prime était alléchante et Victor Hugo était si populaire déjà qu'il avait peu de chances de se tirer sain et sauf de l'aventure.

Mme Drouet se fit alors son ange gardien. Puisant dans ses angoisses et dans son amour des forces surhumaines, elle voulut que son ami lui dût sa sécurité. Au péril de sa vie, la vaillante

femme alla frapper à toutes les portes où elle pensait qu'on pourrait cacher le poète en danger.

Tout un jour, elle erra en fiacre à travers la ville dont les ruisseaux charriaient encore le sang des victimes du 2 Décembre, ayant auprès d'elle, rejeté au fond de la voiture, celui que le malheur lui rendait plus cher encore. Il s'agissait de sauver Hugo ou de mourir avec lui.

Ah ! le terrible calvaire, au milieu des canons braqués, des barricades démolies, des patrouilles ivres, des limiers en quête d'une proie à saisir !... L'atroce journée, où les deux amis, brisés par l'émotion, épuisés par les fatigues et par la faim, passèrent par toutes les affres du désespoir.

L'indomptable énergie de Mme Drouet triompha pourtant du mauvais sort. Elle ne se laissa rebuter ni par l'aspect hostile des maisons où elle frappait, ni par les humiliations qu'elle dut essuyer en cette journée mortelle. Les portes qui semblaient devoir le mieux s'ouvrir furent celles qui restèrent le plus obstinément rebelles, car toutes demeurèrent closes, sauf une : celle d'un ami du nouveau régime, directeur de journal, chez qui, certes, on n'aurait jamais pensé aller chercher l'homme mis hors la loi.

Ce fut une de ces inspirations comme on en a seulement aux heures désespérées, qui sauva Victor Hugo.

Cette inspiration, ce fut Mme Drouet qui l'eut.

La porte hospitalière fut celle du marquis de

Montferrier, parent du poète, que des divergences d'opinions avaient séparé de lui.

Le marquis n'hésita pas à faire son devoir d'honnête homme. Il cacha pendant cinq jours chez lui Victor Hugo, qui lui dut la vie et la liberté.

La France doit au marquis de Montferrier tous les chefs-d'œuvre de l'exil.

Ce sauvetage émouvant est raconté avec une profonde émotion dans l'intéressant volume de M. Gustave Rivet : *Victor Hugo chez lui.*

« Mme D..., écrit-il, se fait anoncer chez la marquise.

« Sans rien laisser paraître de sa fatigue, de ses angoisses, elle entre, le sourire aux lèvres, et cause de choses banales. Le nom de Victor Hugo, prononcé incidemment, laisse la marquise indifférente. Dévorée d'inquiétude et la mort dans le cœur, Mme D... allait prendre congé, quand le marquis entra.

« — Ah! madame, rassurez-moi! Il court tant de bruits contradictoires ! On m'a dit que Victor Hugo s'était embarqué à Calais, est-ce vrai ?

« — En effet, marquis, il est sauvé !

« — Ah! quel bonheur!... On m'avait dit, d'un autre côté, qu'il était assassiné.

« Pendant que la marquise donnait un ordre, Mme D... fait un signe au marquis ; il s'approche et, rapidement, à voix basse, elle lui dit :

« — Eh bien ! non, il n'est pas parti, il est à Paris !

« — Ah! le malheureux! Est-il au moins en sûreté? Où est-il?

« — En bas, dans un fiacre.

« — S. n. d. D! cria le marquis, et vous ne le disiez pas ! »

« Ce juron énergique fut pour Mme D... plus agréable à entendre que la plus douce des promesses. Le cœur battant de joie, elle courut à la voiture. Le soir était venu et le gaz n'était pas encore allumé. Victor Hugo put quitter le fiacre et monter chez le marquis sans être remarqué même du concierge.

« La chambre du marquis et celle de la marquise étaient séparées par la salle à manger. On donna à Victor Hugo la chambre de la marquise, dont on masqua la porte en poussant un buffet. On acheta le silence de la cuisinière et Victor Hugo fut prisonnier.

« Il demeura ainsi cinq jours entiers.

« Il entendait de sa chambre, pendant le dîner, la conversation des amis du marquis. On parlait de lui : Victor Hugo est tué. — Non, il est sauvé. — Il est en Angleterre. —Il est à Paris. — Alors, qu'il se cache, car si Bonaparte peut le faire arrêter, il est perdu.

« Pendant ce temps, le marquis s'était procuré un passeport et, le 12 décembre au soir, il accompagnait à la gare du Nord Victor Hugo, déguisé de son mieux.

« Le marquis venait de quitter son prisonnier et le train allait partir quand, dans la salle des

Pas-Perdus, il rencontra un homme de son journal, soupçonné depuis quelque temps d'être un espion de Bonaparte.

« — Tiens! vous voici, monsieur le marquis, lui dit son rédacteur en l'abordant. Que faites-vous à cette heure à la gare?

« Il nous a surpris, nous sommes perdus, se dit le marquis. Puis, souriant : — Je viens de reconduire un jeune cousin de province qui a passé deux jours à Paris, et j'ai une migraine atroce. Mon cousin n'a pas dîné à la maison et pour le reconduire moi-même, je n'ai pas pris le temps de manger. Je meurs de faim et je rentre bien vite.

Alors il pensa : Mais si je le quitte, il va de ce pas avertir la police. Et. se ravisant : — Eh bien, non, je ne rentre pas chez moi, l'heure du dîner est passée, venez donc me tenir compagnie !

« Et le marquis entraîna son rédacteur au restaurant Voisin.

« Il fit servir un souper délicat, combla son commensal de vins fins et de liqueurs, disant à part soi : Toi, mon bonhomme, je ne te lâche pas. Les bouteilles succédaient aux bouteilles et bientôt le rédacteur fut parfaitement gris.

« Enfin, trois heures du matin sonnèrent.

« Le train est maintenant arrivé en Belgique, se dit le marquis, et il se leva pour sortir.

« Il solda l'addition, qui se montait à plus de quatre-vingts francs, emballa son rédacteur dans un fiacre et rentra chez lui.

« Le lendemain soir, le marquis recevait une

lettre de Victor Hugo. Mme D... était là, anxieuse.

« — Il est sauvé ! s'écria-t-il. Il est à Bruxelles. Enfin!... Et il était tout pâle d'émotion. Quel poids de moins j'ai sur le cœur, dit-il à Mme D... Si on était venu arrêter Victor Hugo chez moi, je n'avais qu'un parti à prendre : celui-ci — et il montrait un pistolet ; — le premier coup était pour le commissaire, le second pour moi ; car on n'aurait jamais voulu croire dans le monde que je n'avais pas vendu mon prisonnier. »

Dès que Mme Victor Hugo apprit l'héroïque conduite de sa rivale à l'égard de son mari, tout ce qu'elle avait souffert par elle fut oublié! Elle lui tendit la main, comme à une sœur.

A dater de ce jour, Mme Drouet devint une amie de la famille. Quand le poète fut installé à Guernesey, elle acheta la maison du n° 20, Hauteville street, pour vivre dans sa proximité.

C'était peu de l'avoir sauvé, elle voulut partager son exil. Chaque matin, Mme Drouet arrivait à Hauteville-House pour y passer la journée. Ce fut elle qui copia *Les Châtiments*, *Napoléon le Petit* et le manuscrit volumineux et presque illisible des *Misérables*, après avoir donné à son illustre ami tous les renseignements relatifs au couvent de Picpus, où elle avait été élevée.

Victor Hugo lui dédia le tome second des *Contemplations*, dont le premier volume avait eu pour inspiratrice Mlle Adèle Foucher, sa femme.

Mme Drouet avait pour Mme Victor Hugo, toujours malade, une profonde vénération.

Ces deux âmes d'élite, dès qu'elles se furent comprises, s'aimèrent à travers le poète et en lui. Mme Drouet attachait un prix inestimable à un camée qu'elle tenait de son amie et qui était orné du portrait même de Mme Victor Hugo. Elle affectionnait ce bijou entre tous et le portait constamment. La mort prématurée de Mme Victor Hugo, décédée subitement à Bruxelles des suites d'une maladie de cœur, causa à Mme Drouet un réel chagrin.

Mais ce ne fut qu'au retour du voyage dont il est question dans ces pages, que la vieille compagne du poète alla vivre sous le même toit que celui qu'elle continua d'entourer d'une affection despotique, égoïste et jalouse qui ne désarmait pas.

Tout lui était prétexte à querelle, même à Guernesey où, pour se remettre de la terrible secousse qu'il avait éprouvée, le Maître avait si grand besoin d'être enveloppé d'une atmosphère de repos, de calme et de tranquillité.

Et cette femme, qui se serait fait tuer pour lui, passait sa vie à lui faire des scènes, — parce qu'elle ne pouvait pas se décider à vieillir.

Elle avait éloigné son ami de Paris pour le soustraire au fardeau de sa gloire et au surmenage forcé de la vie militante, et elle se plaisait à le cribler de coups d'épingles à la journée, quand elle ne l'ennuyait pas de ses tendresses séniles.

Sa jalousie, toujours en éveil, et encore exaspérée par la souffrance, — Mme Drouet commen-

çait à sentir les premières atteintes du cancer de l'estomac qui devait l'emporter quelques années plus tard, — faisait au poète une existence impossible. La plupart du temps, il laissait passer l'orage avec une grande sérénité d'âme, qu'il puisait dans son indulgence pour les femmes, mais ce caractère absolu avait parfois de superbes réveils où il ployait tout, même son amie, sous son despotisme.

Il résultait de ces discussions éternelles des états d'agacement nerveux où l'illustre malade s'en prenait à tout le monde, et surtout à ses proches et à ses familiers, qu'il taquinait sans compte ni mesure. Le plus souvent, c'étaient Mme Chenay ou Richard Lesclide, si dévoués tous deux, qui payaient les pots.

Un matin d'août, à Guernesey, une crise éclata au sujet d'une lettre écrite par une ancienne bonne, Marianne, que Victor Hugo avait eue à son service en 1853 et que Mme Drouet avait cru devoir congédier au bout d'un an, sous le prétexte que la jolie fille portait d'une manière un peu trop triomphante ses dix-sept printemps.

La vie, pourtant, n'avait pas réussi à la pauvre Marianne, qui demandait un secours à son ancien maître. Mme Drouet avait ouvert la lettre. D'où, pleurs et grincements de dents. On eut beau lui faire remarquer que Marianne avait alors quarante-trois ans et que c'était faire injure à son illustre ami que de lui attribuer des succès féminins de ce genre, alors que son œuvre génial met-

tait toutes les femmes à ses pieds, Mme Drouet fut intraitable. D'autant plus qu'au cours de la querelle, le Maître avait commis l'imprudence de l'appeler « ma chère Blanche ». Le nom de Blanche venait raviver des souvenirs récents et rouvrir une blessure mal cicatrisée.

Blanche!... comme palliatif, ce *lapsus* venait fort à propos!... Car il y avait là-bas, à Paris, aux environs de Notre-Dame, une Blanche sous roche : celle auprès de qui le poète allait se reposer de sa gloire, quai de la Tournelle.

Il résulta de tout cela une scène émouvante, dont le Maître, encore très affaibli au moral, pleura comme un enfant.

Tout le monde fut malade de cet éclat, à commencer par celle qui avait levé ce lièvre insolite.

Le calme s'était à peine fait qu'une tempête nouvelle assombrissait l'horizon. Elle se déchaîna au sujet d'une sacoche découverte dans une cachette du cabinet de travail où Mme Drouet, qui permettait à peine qu'on y pénétrât, faisait de fréquentes incursions et mettait sans scrupule tout sens dessus dessous. La sacoche trouvée ce jour-là avait le double tort de renfermer 5 000 francs en or et de porter les initiales V. H.

A qui était destinée cette sacoche clandestine et quelles complaisances ces 5 000 francs devaient-ils payer ? Telle fut, dans sa brutalité, la question posée.

Victor Hugo entreprit de démontrer à son ombrageuse compagne qu'il n'y avait là aucun mys-

tère, qu'il avait trouvé le contenant et le contenu rue Drouot à la mort de son fils, François-Victor, et qu'il avait gardé le tout intact en souvenir de l'enfant bien-aimé. Mme Drouet n'en crut pas un mot.

Une autre fois, la maison fut mise en révolution par une histoire de calepins remontant à cinq ans, découverts dans un coin, et portant des noms de femmes ; quelques-uns même avaient l'indiscrétion d'être accompagnés de dates.

Ces femmes ne pouvaient être que des maîtresses du poète. D'où, larmes, récriminations et brouille.

Mais ce qui mit le comble à la mesure, fut certaine histoire d'une certaine rue des Cornets. Guernesey, qui compte cent paroisses, a une rue des Cornets, n'en déplaise à la pruderie anglaise. Une rue des Cornets qui... une rue des Cornets que... une rue des Cornets?... Précisément. Shocking !...

Le Maître avait eu l'imprudence de s'attarder dans cette rue profane où de jeunes vendeuses d'amour passent le temps à folâtrer sur le seuil des portes.

Le malheur voulut que le même soir un vieil ami de l'exil, M. Marquand, lourdaud s'il en fut, arrivât dîner à Hauteville-House.

Il raconta qu'il avait fait emplette, à l'intention de Victor Hugo, de quatre plats immenses, en cuivre repoussé, des plus authentiques, mais fort chers.

L'authenticité des objets lui paraissant douteuse, le poète ne ratifia pas le marché, ce qui parut contrarier vivement son convive.

Après le dîner, pendant que toute la maisonnée était rassemblée au salon rouge, M. Marquand eut l'inconvenance de demander à brûle-pourpoint à l'amphitryon ce qu'il était allé faire, l'après-midi, dans la rue des Cornets.

Victor Hugo, estomaqué, protesta qu'il ne s'était jamais arrêté rue des Cornets. Mme Drouet, pendant ce colloque, passait par toutes les nuances de l'indignation la plus violente et il fut aisé de prévoir un éclat de premier ordre.

L'Anglais, qui avait son acquisition sur le cœur, voulut préciser.

Victor Hugo, lui coupant la parole, déclara formellement qu'il n'avait pas mis les pieds dans la rue des Cornets.

— Cependant, cher ami, on vous y a vu.

— C'est faux! s'écria le poète.

Devant la tournure que prenaient les choses, M. Marquand se montra moins affirmatif, mais il raconta, avec force réticences, qu'une dame lui avait dit ceci, et une autre dame cela, — elles s'étaient trompées, sans doute, — mais comme on pavait la rue des Cornets, il était fort possible que le maître de céans fût entré sous une porte hospitalière pour laisser passer un tombereau de pavés.

Et le maudit bavard, enchanté d'avoir lancé

le sien dans les jambes de son ami, prit congé de la société en disant au poète :

— Enfin, entre nous, vous savez bien qu'il y a quelque chose de vrai là-dessous !

Comme Victor Hugo avait refusé les plats de M. Marquand, le bonhomme se vengeait en mettant les pieds dedans.

Il était immanquable que les indiscrétions de M. Marquand amenassent un conflit. M[me] Drouet, après une scène d'une violence inouïe, déclara à son ami impénitent qu'elle était résolue à le quitter et que son parti était irrévocablement pris. Puis elle se leva et sortit sans qu'on songeât même à la retenir, au milieu de la consternation générale.

— Vous avez entendu, père? demanda M[me] Lockroy, qui gardait une égalité de caractère et une attitude vraiment admirables au plus fort de ces crises intimes. Que ferez-vous alors?

Le poète répondit, très sombre :

— J'irai la chercher.

— Même en Prusse, où elle veut aller ?

— Même en Prusse!

Ainsi, cet homme prodigieux, d'une volonté si ferme en toute autre chose, tendait le cou au joug et ne craignait rien tant que de s'en affranchir.

Il est vrai que cinquante années d'intimité pouvaient passer pour une habitude prise.

Ce fut bien autre chose quand, au retour du séjour dont nous parlons, M[me] Drouet vint habiter

avec son illustre ami l'hôtel de l'avenue d'Eylau.

La compagne du poète, — dont la distinction naturelle était telle que les Guernesiais ne la désignaient entre eux que par cette appellation : « la vieille Comtesse », et que le maire de Barfleur l'avait un jour mise en état d'arrestation croyant tenir la duchesse de Berry — ne se gênait pas pour distribuer de piquants rappels à l'ordre.

Nous tenons de source certaine qu'au cours d'un des dîners littéraires de l'avenue d'Eylau une jeune femme d'une plastique impeccable, soulignée encore par un décolletage savant, Mme Louise R...., faisait assaut de séductions et d'esprit dans l'espoir d'obtenir une faveur du Maître. Ce manège ne laissait pas que d'intéresser fortement le poète, arrivé à un âge où l'on considère les femmes comme de beaux enfants, mais les coquetteries de la dame agaçaient prodigieusement Mme Drouet, qui rongeait son frein dans la crainte de se rendre ridicule.

A un certain moment la belle convive finit par se pencher vers l'épaule de son hôte, — sans doute pour être plus près de son oreille, — et lui dit ces mots qui mirent le feu aux poudres :

— Ah ! cher Maître ! que je voudrais donc vous toucher !...

— Eh ! madame, interrompit presque avec emportement Mme Drouet, il ne vous touche que trop!...

Et ce n'est point là un cas isolé.

Victor Hugo pardonnait généralement ces bou-

tades à sa vieille compagne, qu'il traitait avec la plus grande courtoisie. Il ne lui adressait la parole, même devant ses amis les plus intimes, qu'en l'appelant « Madame ».

Terminons ce chapitre par un mot galant.

— Vous oubliez, monsieur, dit un jour, au cours d'une discussion, Mme Drouet au poète qu'elle enchaînait, vous oubliez que vous avez filé à mes pieds.

— C'est vrai, madame, mais de temps à autre je vous prenais la jambe, répondit le Maître humblement.

Et il fila... — mais à l'anglaise.

CHAPITRE VII

LES HÔTES

Il ne fallait pas que le grave dérangement du poète s'ébruitât. En conséquence, très peu de visiteurs furent admis à Hauteville-House, en dehors de l'entourage habituel du Maître, pendant le long séjour qu'il y fit.

Quelques indiscrets parvinrent pourtant à forcer les portes, si closes qu'elles fussent, entre autres M. Antonin Périvier, alors petit rédacteur au *Figaro*. Ce reporter eut l'habileté de se faire présenter par le bonhomme Marquand, sous les auspices duquel il reçut tout un jour une hospitalité cordiale, qu'il reconnut d'ailleurs à sa façon.

Décidément, M. Marquand ne manquait jamais l'occasion de faire quelque bévue. Après la malencontreuse histoire de la rue des Cornets, qui revenait sur le tapis à propos de tout et à propos de rien, la présentation d'un journaliste parisien violant une retraite sacrée, car on peut supposer qu'aucun inconnu n'eût été reçu sur l'énonciation de ce titre plutôt suspect.

L'heure était mal choisie.

M. Périvier reconnut l'accueil courtois de Victor Hugo par la publication, dans le *Figaro*, d'un article tel qu'on dut supprimer le journal à l'intéressé. Le pis est que *La Gazette de Guernesey* en date du 31 août avait reproduit *in extenso* le factum dont d'autres journaux s'emparèrent à leur tour.

Ce fut par miracle que les bavardages de M. Périvier ne tombèrent pas sous les yeux du poète, qui ne *voulait pas être malade*.

Comme conséquence de cette déplorable indiscrétion, qui pouvait amener toutes sortes de complications, les portes de l'ermitage de Victor Hugo furent plus étroitement surveillées et personne ne franchit le seuil de Hauteville-House sans avoir montré patte blanche.

Les seuls visiteurs admis dans l'intimité du Maître furent une amie de Mme Lockroy, Mme Ménard-Dorian, qui passa un mois à Guernesey avec sa fillette, Pauline, jolie enfant de l'âge à peu près de Jeanne et d'une remarquable intelligence ; Mlle Pauline Ménard (Bibiche pour ses amis) devait épouser par la suite le petit-fils du poète, qu'elle appelait par anticipation « mon petit mari », — en dépit des calottes que Georges, qui avait la main leste et pas la moindre velléité de galanterie, partageait généreusement entre elle et sa propre sœur.

Vinrent ensuite M. Perrin, puis les neveu et petit-neveu de Mme Drouet, M. Koch et son fils,

René; Paul de Saint-Victor et sa fille, Claire; Paul Meurice et ses filles Paule, Marthe et Marie ; M. Lefèvre et ses fils Pierre et Ernest, qui présidèrent depuis aux destinées du *Rappel*, enfin, Adolphe Pelleport, l'ami de Garibaldi et l'un des fanatiques de Victor Hugo, en l'honneur de qui il composait des vers quotidiens qu'il récitait d'une voix à faire trembler les vitres.

Jeanne traitait comme la boue de ses souliers et faisait aller comme un tonton cet excellent garçon, qui la taquinait quelquefois et qu'elle maltraitait cruellement en paroles. C'est à lui qu'en un moment de nervosité, la terrible gamine dit en plein salon des aménités qui peuvent se traduire presque littéralement par ceci : qu'il était vieux, bête, ennuyeux, criard, gros comme un tonneau, et qu'il devrait bien s'en aller, car elle ne l'aimait pas du tout parce qu'il était toqué, et que tout le monde se moquait de lui, surtout quand il n'était pas là.

Pelleport, navré, en pensa faire une maladie, mais on lui prouva que l'espiègle disait tout ce qui lui passait par la tête sans y mettre de méchanceté. Il ne fallait pas la contrarier, voilà tout.

Ce fut encore Pelleport qui demanda pardon.

D'ailleurs, ces beaux enfants, la joie et la lumière de l'aïeul illustre, qu'ils traitaient comme un bonnet de nuit, faisaient passer à leurs parents de jolis quarts d'heure quand la fantaisie leur en prenait.

Un exemple entre tous :

Un soir, le gouverneur de l'île, le shérif Martin, avec qui Victor Hugo était en affaires, fut prié à dîner à Hauteville-House.

L'infortuné shérif était atteint d'une terrible infirmité : il avait le nez rongé par la *rogne*, maladie inconnue en France, mais qui donnait à son appendice nasal des proportions formidables. Pour peu qu'on le vît, on était tenté de s'écrier, comme dans la chanson :

Ah ! quel nez !...

L'objet était, en effet, d'une laideur repoussante.

On se doute de ce qui arriva.

Georges et Jeanne, à qui l'on avait fait la leçon avant qu'ils vinssent à table ne purent détacher les yeux de cet ornement phénoménal dont l'aspect insolite attirait tous les regards. Ils firent visiblement des miracles pour se contenir, mais à la fin, n'y tenant plus, ils furent pris d'un tel accès de fou rire qu'on dut les emporter.

Victor Hugo fut navré de ce croc-en-jambe donné à la civilité puérile et honnête. Mais qu'y faire ?...

*
* *

Parmi les hôtes de Hauteville-House, figure une physionomie très curieuse : celle du docteur Corbin, qui soigna le poète.

Quelques jours après l'installation de l'auguste malade, le docteur Allix était reparti pour Paris

laissant le Maître aux mains du premier médecin de l'île, le docteur Corbin, homme du monde accompli, expert en toutes choses et pratiquant son art en amateur.

Le docteur Corbin devint bientôt l'ami et le commensal de la maison, où il soigna un peu tout le monde, même M. Lockroy qui buvait par dilettantisme, entre deux voyages, les potions composées pour les enfants.

Le docteur Corbin vivait dans une merveilleuse propriété entourée de bois et de terres, entre sa femme et sa fille, Rose, qui chantait comme une fauvette, et qui devint bientôt la grande amie de Jeanne, bien qu'elle fût d'âge à prendre la fillette sur ses genoux.

Le docteur Corbin portait ses soixante ans avec une vigueur et une verve toutes gauloises.

On pourra se faire une idée de l'esprit de cet Anglais, — qui en avait à revendre, — par le récit d'une consultation qu'il donna à un familier du poète, lequel se plaignait à lui de fièvres d'imagination intenses accompagnées de douleurs voluptueuses dans l'épine dorsale. Cette consultation peu banale nous a été rapportée par l'intéressé lui-même. La voici en substance :

— Les troubles que vous me signalez sont assez fréquents à votre âge, dit le docteur, et je n'y connais qu'un remède : prendre une jeune femme qui vous réchauffera aux points douloureux et avec laquelle vous serez aussi chaste que possible.

— C'est fort bien dit, docteur, mais la chasteté

que vous prescrivez ne serait peut-être pas du goût de la personne.

— Cela ne me regarde pas, répondit M. Corbin. Vous me demandez une ordonnance, je vous la donne. Si vous la suivez, vous vous en trouverez bien; si vous ne la suivez pas, vous vous en trouverez mal, voilà tout. Vous autres Français, vous êtes des impies et cela m'empêche de vous citer des autorités. Mais souvenez-vous que tout est dans la Bible. Croyez-vous que ce soit pour le plaisir de dire une légèreté que l'Ecriture sainte rapporte l'histoire d'Abigaïl?... Non, c'est de l'hygiène. On fait coucher le roi — il avait votre âge — avec une jeune fille vierge qui le caresse et le réchauffe, en tout bien tout honneur, car, dit le Saint-Esprit, « il ne la connut point ». Vous en ferez donc ce que vous voudrez.

— Alors, vous seriez d'avis que notre illustre malade?...

— Non, point du tout! Autre âge, autres mœurs. On ne l'a que trop réchauffé, et il n'a point observé la seconde partie de l'ordonnance. Elle est tellement sérieuse qu'il me serait égal de vous voir coucher avec un jeune garçon.

— Pas à moi, docteur!

— C'est une sorte d'emplâtre vivant que je vous conseille. C'est une médication qu'on a appliquée à Louis XV. Voyez Portal.

— Alors, vous croyez qu'une femme de trente ans, par exemple...

— Pas du tout! Que dit l'Ecriture au sujet d'Abi-

gaïl : « Une jeune Sulamite fort belle, qui était vierge. » Or la virginité se perdait de bonne heure chez les Sulamites, comme en témoigne le cantique de Salomon : « Dès que tu verras se gonfler la poitrine d'Oliba, bâtis sur elle une tour d'ivoire... » Je cite la traduction parce que le texte est un peu cru.

— Oui, docteur, c'est un joli texte, mais je suis curieux de savoir si vous vous êtes appliqué l'ordonnance, et ce qu'en a dit Mme Corbin.

— Oh! oh! vous m'en demandez trop!... Mais voici ce qu'il y a encore dans l'Ecriture, puisque tout vous est prétexte à légèreté : « Saraï, voyant qu'elle avait passé l'âge où les femmes sont marquées par le sang, dit à Abram, son mari : Couche avec notre servante, afin que j'aie des enfants par elle... »

— J'ignorais, docteur, qu'en ces temps reculés on connût les bonnes à tout faire, et je n'avais pas considéré l'Ecriture sainte à ce point de vue. Quelle agréable manière de faire son salut!...

Victor Hugo, arrivé sur ces mots, se divertit fort de la consultation donnée par son médecin. Ne méritait-elle pas de passer à la postérité?...

*
* *

A la collection d'aimables insulaires qui fréquentèrent chez le poète, il faut ajouter une amie de Mme Chenay, miss Clarke, blonde, rose, jolie, toute menue, à cheval sur le cant et parlant le français avec un accent britannique des plus sé-

duisants. Puis le révérend Brehaust et sa femme et le photographe André. Un point, c'est tout. Nous sommes loin de l'énorme affluence de la rue de Clichy.

Mais, non, pourtant ! Il y eut encore un autre visiteur, un dentiste d'Avranches qui déposa sa carte à l'heure du dîner. Une carte absurde, surchargée de qualifications ridicules. Il fallut bien annoncer l'importun, qu'on voulut éconduire, l'affaire du *Figaro* ayant rendu les gens défiants ; mais outre que le maître de céans ignorait cette histoire, il était ce soir-là, en velléité de taquinerie.

— Non pas, dit-il, je veux recevoir ce monsieur tout à l'heure. Qu'on le lui dise.

En vain lui fit-on observer qu'il n'avait rien à faire de ce dentiste, lui qui possédait des dents superbes, qu'au surplus, ce visiteur dérangerait les jeux des enfants, rien n'y fit. Il n'y avait pas à insister. L'importun revint vers neuf heures et tomba comme un bolide au milieu des rondes et des danses enfantines, car Georges et Jeanne, après le dîner, jouaient et dansaient pendant que leur jeune mère, musicienne accomplie, tenait le piano.

Rondes et jeux cessèrent à l'arrivée de l'intrus. C'était un entreur en cuisine qui se mit à raconter son histoire et celle de toutes les personnes de sa famille.

Les enfants s'endormirent. On les emporta, sans que cela déconcertât ce visiteur tenace. Tout le monde mourant de rire — ou d'ennui — finit

par prendre la porte discrètement. Le Maître, Mme Drouet et Richard Lesclide seuls tinrent tête à ce fâcheux, dont l'histoire durerait peut-être encore s'il n'avait eu l'heureuse idée de démolir l'Empereur du Brésil. Cette démolition rendit le *raseur* suspect à Victor Hugo, qui aimait fort don Pedro. Le dentiste finit par comprendre qu'on l'avait assez vu. Il se retira en disant à Mme Drouet, à qui il avait vainement essayé de se faire présenter :

— Madame, je vous souhaite de jouir des avantages que vous possédez.

L'amie du poète, sur cette impertinence, eut envie de jeter l'imbécile à la tête de Victor Hugo.

CHAPITRE VIII

LA VIE A GUERNESEY

Etant donné l'état de Victor Hugo, sujet à des crises d'assombrissement au cours desquelles il pressentait sa fin, se désintéressait de tout et décourageait ceux qui l'aimaient, — et l'on n'aimait pas à demi ce charmeur, — la vie fut, à Guernesey, d'une régularité presque bourgeoise.

Jusqu'à la rechute du 13 octobre, l'emploi des heures fut à peu près réglé. Sauf la pointe d'imprévu que Mme Drouet pouvait introduire dans l'existence du poète, la marche des événements le laissait parfaitement tranquille.

A part l'article malencontreux — suivi d'une autre indiscrétion — publiés par *Le Figaro*, qui l'auraient très vivement affecté s'il en eût eu connaissance, le Maître recevait de Paris des nouvelles d'affaires bien faites pour avoir raison de ses papillons noirs, — nous devrions dire ses *blue devils* par respect pour la couleur locale.

C'est ainsi qu'une lettre de M. Paul Meurice, en date du 17 septembre, lue à table devant Paul de Saint-Victor et toute la maisonnée, annonçait à

Victor Hugo qu'il avait été versé à son crédit chez Rothschild :

19 000 francs de *Hernani* ; 15 000 francs d'une librairie ; 27 000 francs de ses actions de Belgique pour un semestre ; 102 000 francs de la maison Calmann-Lévy. Total : 163 000 francs.

Si cette lettre n'avait pas été lue à haute voix par Mme Drouet devant des auditeurs bien vivants à l'heure actuelle, nous ne la rappellerions pas.

Ces nouvelles galvanisaient le poète, revenu de l'âge heureux où l'on préfère au tintement prosaïque des louis la sonorité des rimes millionnaires et l'argent glorieux des clairs de lune.

Le grand-père reparaissait alors dans toute sa beauté.

— Georges, disait-il à son petit-fils qui commençait à décliner *Rosa, la rose*, je te donnerai cent francs le jour où tu me traduiras d'une façon satisfaisante la sixième églogue de Virgile : Silène.

— Si tu crois que c'est facile! soupirait Georges qui songeait au nombre de bateaux et de cerfs-volants qu'une pareille somme représentait à ses yeux.

— Acceptez, nous vous apprendrons l'églogue en quatre heures, lui soufflaient le bon Pelleport et son grand ami Lesclide.

Mais le garçonnet se défiait des pièges que pourrait lui tendre son aïeul.

Il savait que les cent francs offerts seraient plutôt durs à gagner.

— Essaie toujours, disait le poète; que risques-tu?

— Oh! de ne rien avoir du tout, répondait Georges, déjà sceptique.

— Et moi? disait Jeanne presque courroucée, ne me donneras-tu rien, papapa? J'ai envie d'une poupée nageuse qui est extraordinaire.

— Toi, mon petit amour, tu auras cent francs dès que tu pourras me lire convenablement une page d'un livre quelconque.

— Je m'en fiche! s'écriait l'espiègle, qui avait un grand fond de philosophie puisé dans des crédits ouverts chez tous les amis de la maison.

— J'ai besoin de vingt sous, disait-elle un jour à Auguste Vacquerie. Si tu trouves que c'est trop, donne-moi deux francs, mais comme c'est la fête de Georges, tu ne peux pas lui donner moins de dix sous.

A part ces réveils, que prolongaient les boutades des enfants, l'existence de Victor Hugo était assez monotone.

Après le déjeuner que l'on sonnait à midi, avait lieu presque invariablement une promenade de deux heures, en voiture découverte, aux principaux sites de l'île, qui devinrent assez rapidement des lieux communs. Les cochers, à qui le Maître ne voulait pas donner d'ordres, le pilotaient à leur fantaisie, presque toujours aux

mêmes endroits et par les mêmes itinéraires, ce qui finissait par manquer de variété.

Et il ne fallait rien leur dire, bien que leur tarif fût de six shellings (7 fr. 50) plus un pourboire d'un shelling pour deux heures d'excursion. Il faut reconnaître que les calèches, à deux chevaux et à six places, pouvaient franchir en deux heures près de vingt kilomètres.

Par une bizarrerie de caractère qu'on ne s'explique pas, Victor Hugo gardait vis-à-vis des subalternes une attitude qui touchait à la timidité. Il fallait qu'il se fît violence pour donner un ordre : aussi ne pouvait-il souffrir qu'on s'insurgeât contre le bon plaisir des cochers, même s'ils tournaient plusieurs jours de suite dans un cercle vicieux. C'étaient les sempiternelles excursions à la Pointe d'Icare, au Gouffre, à la pointe Nord, à Lihou, au Fort Georges, à Petit Bot, à Saint-Sauveur, au dolmen de la pointe de Lancresse, à Cobo, à Firmain-Bay, au Moulin Huet, au Creux-Mahié, à Saint-Sampson, à la Pointe Corbière, au Port au deuxième étage, sorte de garage où, par les gros temps, on hissait les bateaux de pêche au moyen d'un cabestan.

La monotonie de ces promenades n'était guère rompue que par les variations de la température, les départs et les arrivées de M. Lockroy, ou les taquineries du Maître, qui ne s'arrêtait plus dès qu'il était lancé.

Nous retrouvons des notes sur une excursion en date du 13 août — date fatidique, Victor Hugo

ayant toujours eu la superstition du 13 — au cours de laquelle M. Perrin, de passage à Hauteville-House, offrit à déjeuner à la maisonnée au restaurant du Gouffre.

Ce jour-là, Mme Drouet s'était montrée particulièrement agressive pour son ami au sujet d'un vieux bouquet que, au cours de ses investigations, elle avait trouvé la veille au fond d'un carton à chapeau.

Victor Hugo jura qu'il ignorait l'existence des fleurs qu'on lui reprochait. Mariette seule avait pu les enfouir provisoirement, pour les y oublier ensuite, dans l'endroit d'où Mme Drouet les avait exhumées...

Roumé rongeait son frein et le ciel était gros d'orage.

M. Perrin crut donc faire diversion en avançant l'heure de la promenade quotidienne et en offrant à déjeuner au dehors.

Après maintes explorations périlleuses dans les bas-fonds du Gouffre, les convives, mourant de faim, se mirent à table vers deux heures.

A l'issue du repas, MM. Lockroy et Perrin allèrent explorer le port au quatrième étage, — car il y a encore un port au quatrième étage, — du côté du Gouffre.

La pluie, qui menaçait depuis le matin, s'était mise à tomber, menue et froide. Victor Hugo était resté à causer avec Richard Lesclide qui, en raison de l'état de nervosité du Maître, n'avait pas voulu le quitter.

Soudain, il vit paraître Mme Ménard-Dorian. Elle avait les traits bouleversés et lui faisait signe de retenir son illustre ami.

Les trois enfants accompagnaient la jeune mère. Que s'était-il passé?... Ceci : Mme Drouet venait de dégringoler l'escalier sur les reins et sur la tête. Elle avait ainsi descendu tout un étage. Elle était évanouie. Georges, Jeanne et Mlle Ménard faisant assaut de diplomatie, on retint le poète, qui s'informait des dames, une demi-heure environ. Puis on finit par lui dire que *Roumé* souffrait d'une indigestion qui l'avait forcée à s'aller recueillir dans un endroit écarté... où de rêver en paix, on eût la liberté... Il eût été impossible de le retenir sans ce prétexte impérieux.

Force fut à la fin de rejoindre la voiture au fond de laquelle Mme Drouet, très pâle, avait pris place.

Une heure plus tard, la calèche touchait à Hauteville-House.

Les enfants sautèrent à terre, puis les jeunes mères, mais au moment où la vieille amie du poète allait, descendre celui-ci l'arrêta.

— Non, madame, restez! Le grand air est excellent pour les indigestions et les maux d'estomac. Nous allons promener un peu.

— Par la pluie?

— La pluie n'y fait rien; l'air est très sain.

— Mais, c'est que je me sens bien mal.

— Le grand air vous remettra.

— J'aime mieux vous dire la vérité...

— Vous auriez dû commencer par là.

— J'ai fait une chute au restaurant et je suis moulue. J'ai besoin de me coucher.

— Erreur! rien n'est bon comme un peu d'agitation après ces secousses.

— Vous ne me croyez pas? demandez plutôt à M. Lesclide.

M. Lesclide, mis en cause, certifia que la chute avait été dangereuse. Victor Hugo interrompit son ami.

— Je sais mieux que vous ce qu'il faut à madame, dit-il d'une voix brève.

— Mais, monsieur!...

— Oui, madame, je connais votre tempérament mieux que vous. Allez, cocher, il est cinq heures et demie... — jusqu'à sept heures !...

C'étaient les représailles de la scène du bouquet. Ils repartirent, le Maître, la malade et Richard Lesclide qui, le long de la route, songeait à Louis XIV emmenant à une chasse à courre la duchesse de Bourgogne, enceinte de huit mois et qui faillit en mourir. Le plus curieux, c'est qu'en dépit de ces heurts continuels, Mme Drouet ne se serait pas mise au lit avant d'avoir écrit à son poète une longue lettre, habitude à laquelle elle n'avait pas manqué depuis quarante ans.

Et elle poussait si loin le culte de son dieu que Victor Hugo ne pouvait se faire tailler la barbe ou les cheveux sans qu'elle en ramassât les moindres bribes, qu'elle renfermait précieusement dans un tiroir.

Cette folie avait vraiment des côtés touchants.

*
* *

L'arrivée de Paul de Saint-Victor et de sa fille fut impatiemment attendue à Hauteville-House où elle allait apporter un élément nouveau. Victor Hugo avait le célèbre critique en grande affection. Tout le monde se réjouit par conséquent de sa venue.

Jeanne elle-même piétinait sur place et demandait plusieurs fois par jour si sa grande amie, Claire, n'allait pas bientôt arriver.

Un matin que l'enfant tourmentait plus que de coutume, M. Leselide, qui aimait assez à la taquiner, lui répondit en vers d'opérette :

Ah ! l'avenir, qui le saura ?
Qui sait où le destin nous mène ?
La jeune Claire arrivera
Ce soir, demain... ou ce sera
Peut-être pour l'autre semaine.

La fillette, radieuse, alla se faire lire ce billet par son grand-père.

— C'est très bien, dit-il ; voici un petit portefeuille où tu prieras tes amis d'écrire d'autres vers, puisque cela t'amuse.

— Tu me feras des vers aussi, papapa?

— Sans doute, mais je croyais avoir ouvert le feu en t'en dédiant quelques-uns, répondit le Maître en souriant.

L'enfant gâtée ne connaissait pas encore son bonheur.

Jeanne arriva, tout courant, trouver son bon ami Lesclide à qui elle confia en grand mystère l'album donné par papapa.

— Pour que tu me fasses une autre machine, lui dit-elle à l'oreille ; la première était trop courte.

Richard Lesclide, qui adorait les enfants, promit à l'espiègle tout ce qu'elle voulut.

Le soir même, il lui rendit son carnet où il avait écrit ces deux strophes :

A JEANNE

Je suis gros, vous êtes mignonne ;
Je suis méchant, vous êtes bonne ;
Vos grands yeux sont illuminés.
Je lis, — vous faites cent tapages ;
Vous, jouez — et j'écris des pages
Avec des lunettes au nez.

Je suis gris et vous êtes rose ;
Vous êtes les vers, — moi, la prose ;
Je suis de glace, — vous, de feu ;
Tout vous sourit, — tout me condamne...
Vous voyez bien, petite Jeanne,
Que vous devez m'aimer un peu.

Victor Hugo, dont on connut la politesse exquise, se montra plein d'enthousiasme. Jeanne ne se contenta pas d'embrasser son ami, elle mit une fleur à sa boutonnière, — quitte à lui décocher le lendemain des coups de pied à toute volée en guise d'arguments, — et il fallut qu'il promît à Georges d'inventer beaucoup de jeux innocents. Il n'y manqua pas.

Que seraient devenus sans cela les *Jeux de*

tous les âges au château de Robert mon oncle, qu'il avait écrits et quelque peu inventés.

*
* *

Paul de Saint-Victor et sa fille arrivèrent enfin. Les premières effusions calmées, Jeanne n'eut rien de plus pressé que de montrer son portefeuille à Mlle de Saint-Victor en lui conseillant d'en acheter un pour qu'on y écrivît ce qu'elle appelait « une machine à M. Lesclide ».

La jeune fille était une grande gamine de dix-sept ans, guère plus sérieuse que Jeanne, quoique tenue très sévèrement par son père.

Elle apporta sans désemparer un carnet à M. Lesclide en lui faisant part de son désir :

— Faites-moi, dit-elle, quelque chose que je garderai toute ma vie.

— Tant que cela!

Et, au courant de la plume, il écrivit ceci :

Cherchons dans ce petit livre
Un recoin pour y parquer
Quelques vers qui puissent vivre
Sans se faire remarquer.

O blonde vertigineuse
Vous n'avez donc peur de rien !
Ma pauvre muse glaneuse
N'a que ses vers pour tout bien...

La richesse des poètes,
C'est le rêve hasardeux
Et les rimes inquiètes
Qui s'envolent deux à deux !

Les songes dont je me berce
Faut-il que vous les preniez,
Ainsi qu'un tapis de Perse,
Pour les mettre sous vos pieds ?

Votre main blanche et nacrée
Me vole mes derniers sous
Et dans ma tête égarée
Met tout sens dessus dessous.

Cependant, il faut vous plaire !
Chante, poète effaré,
A Mademoiselle Claire
Une romance à son gré :

Dis qu'elle a l'attrait, la grâce,
L'élégance et la beauté,
Et qu'elle laisse une trace
D'intelligente clarté.

Dis qu'elle a le fier sourire
Et le doux regard vainqueur...
Heureux qui pourra s'inscrire
Sur la page de son cœur.

L'encre de ces strophes sans prétention n'était pas séchée que l'étourdie courait les montrer au Maître et à son père.

— C'est fort joli! dit le poète.

Quant à Paul de Saint-Victor, il aborda l'auteur de ces vers innocents d'un air moitié plaisant moitié fâché.

— Je vous remercie, monsieur, dit-il, du madrigal que vous avez écrit sur l'album de ma fille.

Inutile de dire que Claire, qui rappelait assez « la fille mal gardée », précisément pour l'être

trop, menait par le bout du nez son terrible père.

Quelques jours plus tard, Mlle de Saint-Victor arrivait toute désolée dans l'appartement occupé par M. Lesclide. Elle venait de s'apercevoir qu'elle avait perdu ses gants, son porte-monnaie et — naturellement ! le fameux album dont elle ne devait jamais se séparer...

Rien d'adorable comme ces serments d'étourdies.

Jeanne, qui était de l'expédition et ne manquait pas d'à propos, dit à son amie :

— C'est bien simple ! Envoyez chercher un autre album.

Ce que Mlle de Saint-Victor fit séance tenante. Mais, chose grave, M. Lesclide demanda pour sa peine un baiser à la turbulente jeune personne.

Jeanne en fit de telles histoires qu'elles vinrent aux oreilles de Saint-Victor, qui prit des airs de Bartholo.

Claire dut expliquer qu'il s'agissait d'un simple baiser sur ses gants. Elle oubliait qu'elle les avait perdus.

— A la bonne heure!

Donc, M. Lesclide écrivit docilement sur le nouveau carnet qu'on lui apporta les vers suivants, où perçait une pointe de malice :

J'ai souvent rêvé d'être âne
Car ce modeste animal
Sous l'épaisseur de son crâne
Ne pensa jamais à mal.

J'aime son air d'innocence,
Son œil doux et circonspect,
Et j'éprouve en sa présence
Un sympathique respect.

On le dit lourdaud et bête :
Ces préjugés sont puissants ;
Mais sa grosse et bonne tête
Ne manque pas de bon sens.

Il a de longues oreilles
Pour les esprits exigeants ;
J'en ai connu de pareilles
A de fort honnêtes gens.

Avec notre académie
Ses rapports sont familiers :
Les quarante, troupe amie,
Votent pour lui volontiers...

Si j'étais âne, du reste,
Je songerais moins souvent
A ces yeux d'un bleu céleste
Que l'on revoit en rêvant ;

Et, n'étant qu'une bourrique,
On n'aurait pas le travers
De me traiter en fabrique
A faire de petits vers.

Je dirais à cette blonde
Enfant aux yeux de bluets
Qui tyrannise le monde,
Que les ânes sont muets.

Paul de Saint-Victor fit à Richard Lesclide l'honneur de lire, le soir, l'impromptu adressé à sa fille. Mais s'il satisfit le critique, il n'eut pas l'heur de plaire à M[lle] Claire. On ne peut conten-

ter tout le monde et son père, dit la Sagesse des Nations.

En tout état de cause, Mlle de Saint-Victor pria M. Lesclide de lui « faire autre chose ». Il s'excusa, mais elle insista avec de telles agaceries de gamine vicieuse — la légende dit qu'elle tirait la langue aux personnes — qu'il fallut bien s'exécuter.

— Convenez, disait-elle à M. Lesclide, que vous avez embrassé l'écharpe rose que j'ai oubliée hier sur le pied de votre lit.

— Je n'ai fait que cela toute la nuit, mademoiselle.

Victor Hugo s'interposa :

— Après cet aveu, dit-il, vous ne voudriez pas désobliger cette enfant.

— Je n'y aurai garde, cher Maître.

Le soir, comme on jouait des charades au salon, Mlle de Saint-Victor remit son album à M. Lesclide en lui déclarant qu'elle désirait d'autres vers pour le lendemain, mais quelque chose qui ne ressemblât pas aux précédents.

— J'y songerai, répondit-il.

Voici les quatrains extravagants qu'il écrivit à la suite des autres, et nous répondons qu'il dut prendre quelque peine pour en composer de cet acabit :

Mademoiselle Claire est charmante
Et j'espère que son opinion
Est qu'en toute occasion
Je chercherai à la rendre contente.

Je lui ai fait des vers sur les ânes
Qui malheureusement lui ont déplu ;
Je lui promets que je n'y reviendrai plus
Et choisirai des sujets moins profanes.

Les vers qui étaient sur le carnet
Qu'elle a perdu étaient préférables
Peut-être à ceux que je mets au net,
Mais on n'est pas toujours en train, que diable!

J'ai beau barbouiller du papier,
C'est comme si je chantais matines ;
Bien sûr à faire des bottines
Arriverait plus vite un cordonnier.

Les poètes sont une triste engeance
Difficile à faire marcher au pas
On y perd son temps et sa peine,..
Il me semble que ça ne rime pas.

Excusez-moi, mademoiselle,
Cela n'empêche pas, je vous le dis,
Que vous ne soyez parfaitement belle
A Guernesey comme à Paris.

20 septembre.

Mlle de Saint-Victor ne se méprit pas sur cette poésie révolutionnaire. Elle se promit de tirer vengeance de cette « fumisterie ».

Après le dîner, dans le salon rouge où étaient réunis avec les commensaux, la famille Corbin et l'amiral Maxsé, ami de M. Lockroy, la jeune fille se montra d'une telle nervosité agressive que Victor Hugo, Mme Drouet et Paul de Saint-Victor durent intervenir.

— Ah ! ça, cria le poète en riant, dites que vous avez une passion pour M. Lesclide, et n'en par-

lons plus ! Voulez-vous bien le laisser tranquille !

— Moi ! je le déteste.

— C'est que vous l'aimez.

— La haine n'est pas le contraire de l'amour, c'en est l'envers, a dit Balzac, donc vous m'aimez à la folie. Quel dommage que je ne sois pas à marier !

— Vous êtes trop vieux ! et puis vous m'avez dit avoir fait des vœux dans l'ordre de Malte.

— Claire!... rugit Saint-Victor à bout de patience.

Ainsi rappelée à l'ordre, cette pensionnaire, qui s'essayait naturellement dans les « grandes coquettes », tourna sa mauvaise humeur contre le pauvre Sénat.

Elle déclara tout à coup à Mme Chenay, la protectrice naturelle du bon vieux chien, que Sénat sentait mauvais, que c'était une sale bête, qu'elle en avait horreur et qu'elle ne comprenait pas qu'on l'admît dans la maison.

Mme Chenay faillit étrangler d'indignation. Richard Lesclide défendit le pauvre animal au nom de son ancien maître, de son nom historique et de son grand âge. On le calomniait sûrement.

— Aoh ! nô, disait doucement Mlle Corbin, qui avait toutes les indulgences, le pôvre bête il sentait rien.

— C'est que vous avez le nez bouché ! criait Mlle de Saint-Victor exaspérée.

Malgré ces protestations, Sénat resta cousu aux jupes de son ange gardien.

Nous n'avons pas fini avec les fantaisies de cette étrange fille — qui faisait à l'entourage du Maître d'extravagantes confidences sur ses états d'âme. O les ingénues!...

On se couchait de bonne heure, à Hauteville-House. Or, le 24 septembre, M. Lockroy, qui était assez noctambule, vint réveiller M. Lesclide pour causer. Il lui apportait en grand secret un carnet — encore! — le carnet de Mlle Claire, qui priait l'ami Richard d'y graver ses adieux, car son impitoyable père devait l'emmener le lendemain matin.

Comme il faut toujours être aimable avec les gamines, même quand elles veulent pousser trop vite, M. Lesclide rendit l'album, où il avait griffonné deux adieux. Il connaissait les exigences de Mlle de Saint-Victor. Voici les deux quatrains :

Adieu, blonde, adieu, belle !
Je penserai souvent
A vous, mademoiselle,
Quand il fera du vent.

Allusion délicate à une indiscrétion de la bourrasque, la jeune fille n'ayant pas suffisamment veillé aux écarts de ses jupes lors d'une visite à la *Maison visionnée*, celle dont il est question dans *Les Travailleurs de la Mer*.

DEUXIÈME ADIEU

Quittant la ville qu'éclaire
Hugo pour Lutèce, *Claire*
De l'une à l'autre a passé...
Resquiescat in pace.

Mais il ne devait pas en être quitte à si bon compte. M[lle] de Saint-Victor, tout en larmes, vint le trouver un peu avant le départ, et, devant M[me] Lockroy qui, n'était son esprit, aurait pu être choquée de ces façons d'agir dont elle s'étonna pourtant, la jeune écervelée remit à M. Lesclide un petit papier mystérieux, en l'assurant qu'elle n'avait confiance qu'en lui.

Le petit papier contenait un ordre, qui fut courtoisement et ponctuellement exécuté par la suite. Il y fut même ajouté quelques vers, dont la coquette fille, qui ne se serait pas laissé embrasser le bout des doigts, comprit certainement le sens.

Nous en avons fini avec les fantaisies de cette tumultueuse jeune personne qui remplit pendant quelques jours la demeure du poète de ses boutades et de ses aimables tyrannies.

Paul de Saint-Victor, — c'était le point essentiel — emporta de son séjour une excellente impression.

*
* *

Le matin même du départ de M. de Saint-Victor, le bateau de Southampton amenait à Guernesey M. Paul Meurice et ses charmantes filles.

Ce vieil ami de la famille eut la joie de constater une très sensible amélioration dans l'état du poète.

A peine M. Meurice était-il arrivé que M. Lesclide découvrait dans son propre appartement un album intime oublié par le Maître : il renfermait

des lettres de Mme Drouet et des vers faits depuis l'arrivée de la petite colonie.

Eh bien ! ces vers valaient tous leurs devanciers. MM. Meurice et Lesclide ne savaient que penser de leur trouvaille, car leur illustre ami ne s'était pas remis ouvertement au travail.

Mariette, appelée en consultation, déclara que les pages dataient du mois d'août.

Cette heureuse surprise causa une grande joie dans la maison.

Que savaient donc les médecins qui, avec un ensemble alarmant, avaient considéré l'état du malade comme désespéré ? Ou plutôt quelles énergies recélait cette merveilleuse organisation ?... Le poète avait retrouvé son excellent appétit et ses beaux sommeils. Il parlait même de rentrer à Paris pour les élections sénatoriales.

La gaieté renaissait avec l'espoir à Hauteville-House.

Un après-midi, pendant la promenade, Victor Hugo demanda à son secrétaire pourquoi il ne faisait pas de vers aux demoiselles Meurice, quand il en avait « fabriqué de toutes les couleurs pour Jeanne et même pour Mlle de Saint-Victor. »

— C'est par timidité, répondit celui-ci.

— Vous manquez à tous vos devoirs, dit le poète.

— Je suis à vos ordres, cher Maître.

Le soir même, M. Lesclide remettait à Mlle Paule une page griffonnée en voiture avec un crayon prêté par son père.

Voici ce qu'elle contenait :

Quelle tige fleurie,
Paule, Marthe, Marie !
Et quel bouquet vermeil !

On irait jusqu'au pôle,
Marthe, Marie et Paule !
Sans en voir un pareil.

Ah ! que nulle ne parte !
Paule, Marie et Marthe
Soyez notre soleil.

Sur ce, Victor Hugo déclara qu'il fallait faire aussi des vers aux deux autres jeunes sœurs — naturellement ! Voici la pièce qui échut à Mlle Marie :

A Mlle MARIE MEURICE

Toutes les neiges du pôle
Ont dû tomber sur l'épaule
De mademoiselle Paule
Dont l'œil est plein de clarté ;

Jamais la flèche du Parthe
Qui, si rarement s'écarte
Du but, du regard de Marthe
N'eut l'altière sûreté ;

Le jardin ni la prairie
N'ont pas de fleur qui sourie
Plus doucement que Marie
Dans son exquise beauté.

— Toutes nos félicitations, dit le poète. C'est tout à fait charmant. Mais Marthe n'aura-t-elle rien ?

— Pardonnez-moi, mon cher Maître, mais bien qu'il ne s'agisse pas ici de la LÉGENDE DES SIÈCLES, on n'a pas bâti *Le groupe des Idylles* en un jour.



Le lendemain matin, de nouveaux hôtes MM. Lefèvre et ses fils arrivèrent à Hauteville-House et l'on souhaita à Jeanne une fête accompagnée de feux d'artifice.

M. Lockroy apporta tous ses soins à la confection d'un grand transparent, orné d'oiseaux et de fleurs chimériques, sur lequel on lisait : « A Jeanne ! »

M. Lesclide se fit artificier, aidé dans sa besogne par MM. Meurice et Lefèvre. La fête devait être superbe ; elle le fut.

L'après-midi, au retour de la promenade au Gouffre, Richard Lesclide griffonna les vers à Mlle Marthe, qui tourmentait un peu pour les avoir.

Les voici :

A Mlle MARTHE MEURICE

Au mont Ida, —je suppose
Qu'on connaît ce fait divers,
Offenbach l'a dit en prose,
Homère l'a mis en vers —

Un jour d'été, trois déesses
Se disputaient pour savoir
Laquelle de leurs altesses
Était la plus belle à voir...

Il s'agissait d'une pomme
Que devait donner en prix
A la plus belle un jeune homme
Qui décida pour Cypris.

Un débat survint entr'elles
Assez long à raconter,
D'où sortirent des querelles
Où je ne puis m'arrêter.

Trois mille ans plus tard, — les ailes
Du Temps ont un vol pressé —
Entrèrent trois demoiselles
Dans le port de Guernesey.

On les vit à Hauteville,
Noble maison où l'on sert
D'une façon très civile,
Des pommes pour le dessert.

Chacune conquit la pomme
Due à sa chaste beauté,
Mais vous allez savoir comme
Aucune n'en a goûté :

Un bijou — petite Jeanne —
Se glissa dans le verger,
Et, méfait que je condamne,
S'avisa de tout manger.

On ne chercha point querelle
A cette fillette, mais,
On comprit que désormais
Les pommes seraient pour elle.

Ces jolis vers obtinrent un succès mérité.

— Il faut faire aussi « une machine » à papapa ! s'écria Jeanne, transportée.

— Très bien !

Et M. Lesclide, mis à contribution par la jolie espiègle, écrivit au verso d'une image cette boutade sur l'habitude qu'avait le grand-père d'appeler l'enfant « mon petit amour. »

A PAPAPA

Appeler « Amour » un marmot
Pourrait paraître une chimère —
Mais on comprend vite ce mot
Lorsque l'on regarde sa mère.

Ce galant impromptu divertit fort M. Lockroy. Victor Hugo trouva ce quatrain très talon rouge, et ne fut pas le dernier à complimenter l'auteur.

*
* *

Un tantôt que la pluie rendait impossible la sortie quotidienne, le poète, tourmenté par Paul Meurice, se décida à lire quelques pages, écrites autrefois et encore inédites, de *Toute la Lyre*. On sait, depuis la publication de ce merveilleux ouvrage, que jamais Victor Hugo ne fit rien de plus beau.

Le lecteur s'arrêta à un certain passage pour pleurer, — signe étrange qui impressionna fortement l'auditoire, puis il s'excusa d'avoir lu devant les jeunes filles une pièce : *Dans la Forêt*, qui est plus que galante. Mais les choses sont si merveilleusement dites qu'on peut les accepter — à la rigueur.

A table, on revint sur ces vers, et le Maître, assombri tout à coup, demanda à ses convives ce qu'ils pensaient « de sa décrépitude. »

— Nous désespérons d'y atteindre, répondit M. Lesclide et vous êtes absolument décourageant.

* * *

Un soir que la belle Madame Lockroy enchaînait tout le monde autour de son piano, le poète, mécontent, dit en vers de comédie :

Pour l'oncle et le tuteur, bonshommes taciturnes,
Les sérénades sont des tapages nocturnes.

Mais Victor Hugo n'était ni oncle, ni tuteur et l'on avait bien vite raison de lui sur ce point, surtout s'il discutait avec une femme.

Il admettait la musique naturelle, le murmure des sources, les harmonies de la campagne, le souffle du vent dans les forêts, les grandes voix de la mer et de l'ouragan, mais pour peu que son adversaire eût la voix douce et la main blanche, il se laissait convaincre.

Il faut convenir que le poète avait tous les droits possibles à considérer la musique comme un art inférieur. Telles de ses odes chantent avec plus d'harmonie qu'on n'en pourrait chercher dans certains opéras ; le début de la chanson d'Eviradnus, par exemple :

Si tu veux, faisons un rêve,
Montons sur deux palefrois ;
Tu m'emmènes, je t'enlève.
L'oiseau chante dans les bois.

On a mis cent fois ce morceau en musique, car Victor Hugo accordait libéralement des autorisa-

tions à ce sujet. Mais il n'est pas de musique qui n'amoindrisse des vers pareils.

Terminons ce chapitre en donnant une autre composition du poète. Elle doit être inédite ; dans tous les cas, on ne saurait la trouver dans aucun recueil de ses poésies. C'est la chanson du nain Roullon, habitant un lac des montagnes des Vosges:

Mon petit lac engendre, en l'ombre qui l'habite,
La riante Amphitrite et le noir Neptunus ;
Mon humble étang nourrit, sur des monts inconnus,
L'empereur Neptunus et la reine Amphitrite.
Je suis le nain, grand'père des géants ;
Ma goutte d'eau produit deux Océans.

Je verse de mes rocs, que n'effleure aucune aile,
Un fleuve bleu pour elle, un fleuve vert pour lui :
J'épanche de ma grotte, où jamais feu n'a lui,
Le fleuve vert pour lui, le fleuve bleu pour elle.
Je suis le nain, grand'père des géants ;
Ma goutte d'eau produit deux Océans.

Une fine émeraude est dans mon sable jaune :
Un pur saphir se cache en mon humide écrin ;
Mon émeraude fond et devient le beau *Rhin* :
Mon saphir se dissout, ruisselle et fait le *Rhône*.
Je suis le nain, grand'père des géants ;
Ma goutte d'eau produit deux Océans.

CHAPITRE IX

LA RECHUTE DU 13 OCTOBRE

C'est au moment où une pleine confiance dans l'entier rétablissement du Maître s'était emparée des esprits les plus sceptiques parmi son entourage, qu'une rechute grave se produisit.

Depuis quelque temps, Victor Hugo, qui déclarait à ses intimes passer les nuits les plus paisibles du monde, était en proie à de longues insomnies, au contraire.

L'excellente Mariette, dont l'attachement à son maître avait grandi au milieu des épreuves, s'inquiétait fort de certains symptômes, aggravés par d'étranges confidences. Pourtant, elle n'en soufflait mot, partageant dans son for intérieur la conviction du Maître, qui prétendait se rétablir par le pouvoir de sa seule volonté.

La bonne Mme Léclanche avait vu le poète passer sain et sauf à travers tant de terribles coups de mer, qu'elle le considérait comme un dieu dont elle excusait et cachait de son mieux les faiblesses tout humaines. Peu s'en fallait

qu'elle le crût invulnérable et immortel au sens absolu du mot.

Nous avons dit qu'on n'aimait pas à demi ce charmeur de foules...

Mais, le 13 octobre, au cours de la promenade dont le but, ce jour-là, était Cobo, et où trois personnes seulement accompagnèrent le poète — Mme Drouet, Mme Chenay et M. Lesclide — on remarqua que Victor Hugo faisait arrêter fréquemment la voiture et que sa démarche était très hésitante.

Au retour, M. Lesclide rapporta le fait à M. Lockroy qui, pris d'appréhensions, questionna Mariette.

Mme Léclanche se décida alors à parler.

Ce qu'on apprit fut alarmant. Elle répondait « par ordre » à tout le monde, même au médecin, que son maître dormait bien, alors que ses nuits étaient mauvaises et agitées et qu'il était pris le matin de vomissements et de chaleurs de sang qui le laissaient sans parole. De plus, ses urines étaient épaisses et nuageuses, ses draps de lit portaient des traces d'accidents nocturnes peu communs à son âge et il était pris, depuis la veille, de crachements de sang, accompagnés d'une douleur aiguë au côté.

Il ne fallait pas que quelque chose de ces révélations transpirât, le poète ayant recommandé à Mariette le secret le plus absolu, sous peine de perdre sa place. Et, malgré la fidélité éprouvée de son intendante, il était homme à tenir parole.

Mariette ne se décida donc qu'au dernier moment à trahir son maître — dans l'espoir de le sauver.

Ce qu'elle redoutait le plus pour lui, c'était la rentrée à Paris et le retour de Victor Hugo à ses anciennes galanteries. Il avait à cet égard des idées arrêtées. Malgré les surprises et les surveillances de sa vieille amie, il était en correspondance avec trois jeunes personnes — dont une inconnue qui lui écrivait fréquemment — et Mariette était convaincue qu'il ne s'en tiendrait pas à cette correspondance sentimentale. Blanche R. et Eugénie L. ne suffisaient pas pour occuper les rêves du poète. Il fallait une troisième idole : cette inconnue qu'il brûlait de voir à Paris, où il parlait de rentrer. Voilà pourquoi il ne voulait pas être malade, — de crainte d'être retenu. Cette situation promettait de beaux éclats pour l'avenir.

Le lendemain, au déjeuner, comme l'aïeul, voulant faire le bon compagnon, mangeait d'un excellent appétit — Victor Hugo était, on le sait, une belle fourchette — les convives constatèrent qu'il avait le visage très coloré, l'œil abattu et qu'il parlait à peine. Par une supercherie assez naïve, qui réussit pourtant, M. Lockroy se plaignit de douleurs imaginaires et demanda qu'on invitât à dîner le docteur Corbin.

L'excellent homme, mis au fait par un mot, promit de venir le soir même. Il recommanda expressément d'empêcher le véritable malade de sortir.

Il fallut toutes sortes d'histoires pour faire man-

quer la promenade du tantôt, pourtant on y parvint.

L'après-midi, dans la serre, le poète pria son secrétaire de lui lire *La Lune*, de Michel, un volume plein d'extravagances qui l'amusaient surtout parce qu'elles agaçaient son entourage.

Car il y avait des jours où le grand homme semblait se dire, comme Bouchencœur regardant sa femme du coin de l'œil, le soir de ses noces : — Qu'est-ce que je pourrais donc bien faire pour lui être bien désagréable?... Bouchencœur arborait une vieille pipe. Victor Hugo, qui ne fumait pas, n'était jamais à court de moyens.

Il était précisément dans un de ces jours-là. Mme Lockroy, en femme lettrée et subtile — elle n'était pas pour rien la pupille de Jules Simon — et qui rêvait déjà de hautes destinées politiques pour son mari, alors député des Bouches-du-Rhône, — Mme Lockroy proposa de remplacer les inepties de *La Lune* par *Hommes et Dieux*, de Paul de Saint-Victor et indiqua le chapitre intitulé : *L'Espagne sous Charles II*.

Au bout d'un quart d'heure, Mme Drouet interrompit la lecture sous prétexte que Ruy-Blas dit les choses infiniment mieux que l'auteur.

On n'insista pas.

Mme Lockroy sortit avec ses enfants et son mari.

Mme Drouet profita de ce tête-à-tête relatif pour déployer toute sa sensibilité. Bien qu'elle fût très sincère dans ses sentiments, rien n'était plus dangereux pour son ami que ces effusions où elle

lui déclarait qu'elle mourrait avec lui, le couvrait de caresses et de baisers et jouait de bonne foi tout un acte de drame, qui laissait le poète en proie à toutes les épouvantes.

A la suite de cette scène de sentiment qui l'avait profondément affecté, Victor Hugo demanda du papier, et se mit à écrire. C'étaient des vers qu'il traçait au courant de la plume. Il y en avait vingt-deux; il ne permit pas qu'on les lût.

Il déclara, le soir, avoir fait quelque chose de bien dont il était content. C'était la première fois qu'il se mettait ouvertement au travail depuis la fin de juin.

Il s'agissait des raccords de *Toute la Lyre.*

Le docteur Corbin vint dîner avec sa femme et deux de ses filles, Mlle Rose et Mme Kennedy, jeune veuve d'un officier mort aux Indes.

La soirée fut assez gaie, mais le bon docteur dut faire preuve d'une diplomatie machiavélique pour amener l'illustre malade à parler des troubles dont il souffrait, car il ne fallait pas compromettre Mariette. Il démontra incidemment à son amphytrion que son état pouvait être grave ; il le décida à prendre des précautions et à se laisser poser des sinapismes, médication dont M. Corbin dut faire une démonstration théorique. Mais ce n'est pas sans difficulté que le poète se prêta à cette petite opération dont Mme Drouet voulut se charger. Comme complément à son ordonnance, M. Corbin défendit les promenades et les excur

sions. En revanche, il recommanda de distraire le malade à tout prix.

Comme si c'eût été chose facile !...

*
* *

On ne pouvait guère intéresser le poète qu'en réveillant ses fibres paternelles.

On se proposa donc de donner aux enfants une grande séance de lanterne magique. La gaieté expansive de cette aimable jeunesse avait quelque chance de réagir sur l'esprit d'un aïeul que la vie avait tour à tour terriblement malmené et follement gâté, — car tout s'équilibre — tout en lui laissant dans sa fraîcheur exquise son amour vibrant de l'enfant, à la fois lumière et pureté.

La seule espérance de succès portait donc sur ces deux têtes souriantes : Jeanne, Georges.

On courut bien vite aux Arcades chercher tous les accessoires indispensables à l'exécution du programme projeté.

Sur ces entrefaites, Mme Drouet ouvrit le *Rappel* et, avec un manque d'à-propos vraiment étrange chez une personne de son expérience et de sa valeur, se mit à lire à haute voix, dans tous ses détails, la mort de Dupanloup, son accès, sa maladie, l'arrivee tardive du médecin, le cadavre, l'embaumement, le cercueil de chêne et le cercueil de plomb, etc., etc...

Les personnes présentes se regardaient, abasourdies.

Cette façon d'amuser les gens était plutôt bizarre.

Victor Hugo, rêveur, écoutait la lecture.

Tout à coup, il fut pris d'une syncope dont la robe de velours de « Roumé » reçut le contre-coup.

On venait de se mettre à table, on mangeait des soles.

— C'est une arête! cria Mme Drouet, tâchez d'avaler!

Mais le Maître n'avait pas touché au poisson qu'on lui avait servi.

Mme Lockroy, qui était vraiment admirable, et les enfants firent preuve d'héroïsme : ils tinrent bon.

« Roumé » se sauva pour réparer les désastres de sa toilette ; quant à M. Lockroy, il s'enfuit épouvanté.

M. Lesclide, Mariette et Lizzy soignèrent le poète, l'assurant que cet accident n'avait aucune gravité. On répara le désordre de la table où le Maître, très affecté, reprit sa place dès que la crise fut calmée, mais il ne mangea pas.

M. Lockroy, qui s'était décidé à rentrer, et Richard Lesclide mirent tout en œuvre pour égayer la situation, — hélas! sans grand succès.

Le docteur Corbin venu « par hasard » donna à son malade une assez longue consultation, puis vint causer avec les siens.

D'après lui, la congestion cérébrale constatée à Paris se transformait en congestion pulmonaire. D'où, les crachements de sang par lesquels la nature cherchait à se dégager. La chose n'était pas

dangereuse par elle-même, mais il fallait y veiller.

Le docteur croyait en outre que tous ces désordres de mauvais augure annonçaient la prochaine désorganisation de cette puissante nature, ce en quoi il se trompait comme tous ses confrères.

A la suite de cette indisposition, d'apparence bénigne, Victor Hugo fut de nouveau en proie à des crises d'abattement qui le rongeaient.

Il ne cachait pas à Mariette son état d'âme...

— Il faut toujours finir! lui disait-il avec des gestes las. Que ce soit d'une manière ou d'une autre, aujourd'hui ou demain, qu'est-ce que ça fait?

Ces discours affligeaient fort l'excellente créature, dévouée comme un chien de garde à son vieux maître.

Dans le salon rouge, après le dîner, le poète avait des moments d'accablement mortel. Il posait alors son front sur ses mains appuyées au manteau de la cheminée et, incliné, mais debout, il restait longtemps immobile dans l'attitude d'une statue.

Quand il se relevait, il était absolument sombre.

Que faire pour combattre cet état morbide?

Arriverait-on même à toucher l'aïeul par les petits-enfants?...

Il fallait tout tenter contre le spleen qui assombrissait toute la maison.

Et, malgré la tristesse que la mélancolie de Victor Hugo étendait sur ceux qui l'aimaient, on

donna aux enfants la séance de lanterne magique annoncée.

Les drôleries puériles que l'on débita pour la circonstance et dont Jeanne et Georges rirent aux larmes, remontèrent un peu le moral du malade. Il ne pouvait croire, en effet, qu'on ferait toutes ces folies s'il était sérieusement atteint.

Pendant un intermède, Mme Lockroy, qui tenait le piano, passa derrière le rideau, car on avait installé une lanterne magique en transparence, et rejoignit les opérateurs.

— Le père semble s'amuser. dit-elle, mais il faut que cela dure une heure encore.

Une heure!... et la série des verres était épuisée!... Bien que leur exhibition eût été accompagnée des histoires les plus extravagantes du monde, elle n'avait guère duré plus d'une heure. Que faire?...

— Encore !... criaient les enfants transportés.

Pourtant on ne pouvait pas recommencer.

Il vint alors à l'idée des organisateurs de la soirée de faire eux-mêmes des ombres chinoises. Ils passaient devant le cercle lumineux en imitant les jockeys, la garnison anglaise, les diables volants, les nourrices, en un mot tout ce que leur imagination pouvait leur suggérer de drôleries.

Les enfants s'amusaient follement.

L'aïeul avait des réveils devant ces transports juvéniles.

Enfin, le canon du fort Georges tonna, comme chaque soir, à neuf heures et demie. Georges et

Jeanne souhaitèrent le bonsoir aux hôtes de la maison et se retirèrent, bientôt suivis du grand-père et de Mme Drouet.

Alors, MM. Lockroy et Richard Lesclide, restés seuls, se regardèrent, consternés.

Leurs efforts avaient obtenu un succès relatif auprès du malade, mais qu'inventerait-on pour le lendemain?... et les jours suivants?... les sorties étant défendues et les amis éloignés!

Que pourrait-on bien imaginer qui pût intéresser le poète?

Tel est le problème que se posaient, un soir d'octobre, à Hauteville-House, deux hommes d'un grand cœur et d'un profond esprit.

Par quels moyens, puérils ou autres, arriverait-on à distraire, puisque cela faisait partie du traitement du docteur Corbin, l'illustre vieillard dont l'œuvre impérissable avait conquis le Monde ?

Telle était la question...

CHAPITRE X

« CAMILLE OU LE SOUTERRAIN »

Les hôtes d'Hauteville-House avaient épuisé toute la série de divertissements que la fécondité de leur imagination avait su leur inspirer.

Depuis quelques jours on s'était rabattu sur les dominos et le loto, pour apprendre « les chiffres » à Jeanne.

Quant aux dominos, les enfants se livraient sur eux à des essais d'architecture qui finissaient invariablement par des tapes et des envolées de projectiles à travers le salon. On dut y renoncer.

Le poète s'était d'abord passionné pour ces jeux enfantins, mais il s'en lassait visiblement ; ils l'agaçaient quand il n'y gagnait pas. Son état de santé restait critique, bien que les crachements de sang eussent à peu près cessé.

L'automne enveloppait l'île d'une vague mélancolie. On était à la veille de s'ennuyer. Le printemps éternel qui règne sur cette terre privilégiée prenait des tons gris et les plus belles journées n'étaient pas exemptes d'averses.

On cherchait quelque innovation qui pût vaincre

la nostalgie de Victor Hugo. L'idée vint de jouer la comédie, mais pas la comédie banale, apprise mot à mot, la comédie à la mode italienne, la *Comedia del arte* ou comédie improvisée, qui consiste à jouer les pièces sur le vu d'un simple scénario affiché dans les coulisses.

Ce tour de force n'en est pas un au fond. Quelle est la société de gens bien élevés où l'on ne réussisse à jouer des charades? Il suffit que l'indulgence des spectateurs soit acquise aux exécutants.

Ce n'est pas l'indulgence qui pouvait manquer aux interprètes ni à l'impresario, esprit ingénieux qui ne s'embarrassait de rien.

Seulement, pour jouer un drame, il faut un théâtre, des décors, des costumes, des accessoires, et — naturellement — un drame.

Or, on n'avait rien de tout cela. Pourtant ces détails n'étaient pas faits pour arrêter longtemps des esprits aventureux.

La pièce fut fabriquée en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, ce qui signifie que le sujet du drame, découpé par actes et par scènes et vaguement indiqué, fut communiqué à chaque tableau aux artistes chargés d'interpréter un rôle dans l'ouvrage qui eut pour titre : *Camille ou le souterrain*.

M. Lockroy se chargea des décors, consistant en écriteaux et de l'affichage. Mme Lockroy s'occupa des costumes et fut un orchestre excellent. Richard Lesclide fit la pièce et Adolphe Pelleport eut pour attribution la mise en scène.

Les deux rôles principaux étaient tenus par les petits-enfants du maître du logis. En réalité, le drame avait pour but de mettre en relief leur intelligence précoce et leurs grâces naïves.

Voici le libellé d'une somptueuse affiche due à M. Lockroy, un dessinateur doublé d'un coloriste de premier ordre :

THÉATRE DE HAUTEVILLE-HOUSE

Mardi 22 octobre 1878

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE

CAMILLE OU LE SOUTERRAIN

Drame en dix tableaux

Mêlé de chants, de danses et de combats au sabre.

Paroles de M. RICHARD LESCLIDE

Musique et costumes de Mme Alice Lockroy

Décors et machinerie de M. Édouard LOCKROY

PERSONNAGES

Camille — ou le souterrain...	Mlle Jeanne HUGO.
Almaviva — son amant........	M. Georges HUGO.
Don Pèdre de Castille, son tuteur	M. Richard LESCLIDE.
Le marquis de Testalunga, de l'armée de Condé, chef de brigands.....................	M. Edouard LOCKROY.
Paquita, servante espagnole au service de Camille..........	Mme CHENAY.
Barnabé, fidèle serviteur	M. Adolphe PELLEPORT.

Cette affiche, véritable objet d'art, encadrée de feuillages improbables et de fleurs fantastiques fit, pendant un grand jour, l'admiration des per-

sonnes qui passaient par la galerie des miroirs, où elle séchait sur un divan. Le soir, elle fut portée avec quelque solennité dans la galerie du premier étage de Hauteville-House où la représentation devait avoir lieu.

On s'était aperçu que cette galerie, par un hasard évidemment providentiel, était disposée de façon à se transformer en salle de spectacle, presque sans modification.

Le salon de perles était un parterre admirable dans lequel plusieurs rangs de fauteuils furent disposés. Le rideau fut naturellement fourni par les battants de la large porte qui séparait le salon de perles du salon bleu, où l'action devait se passer.

Le théâtre s'ouvrait ou se fermait d'un côté de la scène, sans aucune incommodité pour les spectateurs. Quelques paravents chinois prirent le nom de coulisses et furent déployés dans le salon, promu à la dignité de salle de spectacle et dont l'ameublement artistique, se rattachant à toutes les époques connues, parut se rapporter admirablement à l'action. Enfin, et par une de ces rencontres qui rappellent la sollicitude avec laquelle le ciel fait passer les fleuves à proximité des villes, le salon bleu se trouva communiquer avec la serre qui fut destinée à servir de magasin de décors, d'habillements, d'accessoires et de loge à s'habiller.

Cependant, le jour tombait et les artistes qui devaient paraître dans la représentation étaient

en proie à une émotion mal déguisée. Ils ne connaissaient pas encore la pièce. L'auteur avait retardé la lecture du scénario jusqu'au dernier moment afin que les interprètes n'eussent pas le temps de l'oublier. Cela n'était pas sans inconvénient. M. Edouard Lockroy, qui avait obtenu de si grands succès avec son affiche, fit remarquer que les décors en souffriraient. Non seulement, on n'avait pas le temps de les brosser, mais pas même de les écrire à la façon shakespearienne. Certainement, c'est un procédé expéditif que d'imaginer une forêt en écrivant :

CECI EST UNE FORÊT

ou de bâtir l'Alhambra de Cordoue avec ces mots :

ON EST DANS
L'ALHAMBRA DE CORDOUE.

encore faut-il des écriteaux, des pinceaux, des couleurs, — ou tout au moins du papier, une plume et de l'encre.

On tint conseil. Il fut décidé qu'on dépasserait Shakespeare et qu'en quelques paroles cordiales, le premier acteur entrant en scène confierait au public dans quel milieu se passait l'action. Quant aux machines, car la pièce était fort compliquée et comportait des naufrages et des accidents météorologiques, on convint de se servir, pour ces effets de scène, de la première chose qui tomberait sous la main, s'en rapportant d'ailleurs à l'indulgence des spectateurs.

Cependant l'heure s'avançait. Les gens de la maison, bonnes, cuisinières, femmes de chambre,

en un mot tout le personnel avait pétitionné pour assister à cette soirée de gala. Quelques voisins sans façon, les amis dont le concours n'avait pas été requis, occupaient déjà les sièges alignés dans le salon du Bucentaure.

Le poète arriva avec sa fidèle amie et prit place, comme autrefois le roi Louis au théâtre de Versailles, en face du trou du souffleur. Seulement, il n'y avait pas de souffleur, les acteurs ne sachant pas la pièce.

On ne fait attendre ni les poètes, ni les rois, et dès que le maître de la maison fut assis, les trois coups traditionnels retentirent et la toile se leva, c'est-à-dire que la lourde tenture en soie de Chine qui sépare les deux salons s'ouvrit. L'illustration du principal spectateur nous fait un devoir de conserver à la postérité le scénario de ce drame improvisé, qu'il serait d'ailleurs impossible de trouver dans aucun recueil d'aucune bibliothèque. Donnons-en donc une analyse succincte, en commençant par la nomenclature des tableaux.

1° La demande en mariage ;

2° Camille au pain sec ;

3° Enlèvement de Camille ;

4° Naufrage de Camille ;

5° L'île déserte ;

6° L'alcazar de Séville ;

7° Camille dans le souterrain ;

8° et 9° L'auberge de la Tourte aux chats. — Cosette ;

10° Le mariage de Camille.

Passons à l'exposé du drame, tel que nous l'avons retrouvé dans les papiers de Richard Lesclide :

1er TABLEAU. — *Le burg de don Pèdre* — Don Pèdre, burgrave, Espagnol, raconte à son fidèle serviteur, Barnabé, les ennuis que lui donne sa pupille, Camille. Cette jeune personne lui a été confiée par son père, partant pour la Syrie, — avec une dot considérable. Le père, en s'éloignant, a recommandé à don Pèdre de marier la jeune fille, dès qu'elle serait en âge, à son cousin, le vertueux Almaviva.

Mais, don Pèdre a mangé la dot et, pour s'éviter des règlements de comptes, il veut marier Camille à un de ses voisins, le marquis Testalunga, qui se porte très bien, quoiqu'il ait cent ans.

C'est ce qu'il signifie à Camille qui entre, suivie de sa soubrette, Paquita.

Paquita met la table.

Camille refuse d'épouser le vieux marquis, qui arrive pendant le repas. Il est orné d'une longue barbe blanche.

Don Pèdre, furieux, fait enfermer l'héroïne dans la Tour du Nord, au pain sec.

2me TABLEAU. — *La prison du Burg.* — Camille cherche à se consoler des ennuis de sa captivité en essayant d'apprivoiser sa poupée nageuse, qui ressemble à une énorme araignée.

Paquita met la table, pour y dresser le pain sec, auquel elle ajoute des confitures en voyant le désespoir de sa maîtresse.

Elle lui apporte en outre un billet doux, ainsi conçu, du vertueux Almaviva :

« O Camille !... Ton papa nous a unis avant son « départ pour la Syrie. Je me fiche de ton tu- « teur. Fiche-t-en aussi. C'est un gros bonhomme. « Allons nous-en tous deux. Apporte de l'argent « et du linge, je n'en ai pas. Tout ce que je te de- « mande, c'est de ne pas m'embrasser dans « l'oreille : ça m'étourdit.

« *Le vertueux Almaviva.* »

Au même instant, un chant se fait entendre au pied de la tour. C'est Almaviva qui conjure Camille de descendre. Mais elle refuse, parce qu'elle n'a qu'une robe courte et qu'on verrait ses jambes.

Almaviva, désespéré, part pour toujours et Camille tombe, évanouie, dans les bras de Paquita.

3me TABLEAU — *Les jardins du Burg.* — Almaviva s'est ravisé; il rôde dans les jardins du burg et rencontre le fidèle Barnabé, qu'il décide à trahir son maître en le couvrant d'or — dès qu'il en aura. Tous deux simulent une partie de cachette et se courent après.

— Fait... Ah! le voilà!...

Camille entend cela du haut de la tour, et comme elle a envie de jouer, elle descend avec Paquita. Barnabé leur ouvre la porte.

Paquita met la table.

Almaviva continue la partie et va se cacher de plus en plus loin chaque fois, si bien qu'il entraîne au dehors l'infortunée Camille. Barnabé et Paquita les suivent.

Don Pèdre, instruit de leur fuite, se concerte avec le marquis Testalunga. Celui-ci lui confie qu'il est aussi chef de brigands, et il appelle ses hommes pour poursuivre les fugitifs.

4me TABLEAU — *Naufrage de Camille.* — Almaviva, Camille, Barnabé et Paquita se sont embarqués pour fuir leur tyran. Ils sont sur un canot, en pleine mer, menacés par la tempête. Ils chantent une barcarolle « Sancta Lucia » pour attendrir le ciel.

Le ciel ne s'attendrit pas, la tourmente se déchaîne.

Paquita met la table, mais elle introduit des baquets dans le service, à cause du mal de mer qui ne peut tarder à se faire sentir. On n'attend que le *benedicite* pour être malade.

La tempête redouble; le canot est foudroyé. Les naufragés se dispersent à la nage dans toutes les directions.

5me TABLEAU — *L'île déserte.* — Paquita met la table, qui ne l'a jamais quittée et grâce à laquelle elle a échappé au naufrage, le meuble ayant fait l'office d'un radeau. Elle aperçoit ses jeunes maîtres conduits par Barnabé. Le flot les a jetés sur une île déserte où il n'y a rien à manger.

Ils subissent les tortures de la faim et se décident à tirer au sort à qui sera mangé! Le sort tombe sur Camille. Almaviva demande à être mangé à sa place. Combat de générosité. Enfin, Barnabé qu'on paie bien pour cela, s'offre à

remplacer Camille. On va le découper lorsqu'arrive l'ermite de la vallée.

Le bon ermite offre aux naufragés des navets que Paquita met sur la table. On les dévore. Les infortunés s'endorment dans une sécurité trompeuse en bénissant leur sauveur.

Tout à coup des coups de sifflet retentissent. Les fugitifs sont cernés par une troupe de brigands. Ils veulent se réfugier dans la grotte de l'ermite, mais celui-ci n'est autre que don Pèdre, qui les livre à Testalunga. Les femmes s'évanouissent. Barnabé se sauve. Le vertueux Almaviva combat *à l'hâche* — comme disait Camille — contre le tuteur et le marquis, et chasse les brigands en les bombardant avec des navets.

Il demeure maître du champ de bataille, mais le lieu n'est pas sûr et l'on décide de partir pour Séville.

6e Tableau : *L'Alcazar de Séville*. Les deux amants, réfugiés dans l'alcazar de Séville, dansent le fandango pour gagner quelque argent et payer leurs dépenses. Paquita met la table. Camille fait la quête et remarque que des visages sinistres se sont mêlés aux spectateurs. Elle a peur. Almaviva la rassure et jure de ne pas la quitter.

Mais Barnabé l'appelle. Il faut qu'il aille donner une signature pour une lettre chargée. Deux inconnus profitent du moment où Paquita tourne le dos, enveloppent Camille dans un voile qui étouffe ses cris et l'enlèvent.

7e Tableau : *Camille dans le souterrain*. Camille

s'ennuie comme une croûte de pain derrière une malle au fond du souterrain où on l'a plongée. Elle craint de voir entrer la *Mômôme*, revenant dont on lui faisait peur quand elle était petite. Elle se chante une petite chanson pour se distraire.

Entre la fille du geôlier qui met la table, Camille ayant conservé au milieu de ses malheurs un excellent appétit. — O Ciel ! elle reconnaît Paquita. Elle prévient Camille qu'un complot s'est formé pour la délivrer.

En effet, deux soldats ivres, arrêtés pour tapage nocturne, sont poussés dans le souterrain. Frayeur des deux femmes. Mais, ô joie ! c'est Almaviva, c'est Barnabé !... On pratique une brèche aux murs du cachot. Au même instant des pas se font entendre dans le corridor. Almaviva et Camille dansent la gigue pour détourner les soupçons. On revient à la brèche ; on retourne à la gigue.

On s'évade enfin. Merci, mon Dieu ! Le marquis et don Pèdre arrivent et trouvent le cachot vide. Leur fureur.

8e et 9e TABLEAU : *L'Auberge de la Tourte aux chats. — Cosette.* Don Pèdre, déguisé en aubergiste, s'est placé sur le passage des fugitifs. Testalunga et les brigands sont dans sa cave. Il les tient, cette fois ! Arrivent les jeunes fiancés, Paquita et Barnabé, mourants de faim et de fatigue. Paquita met la table. On mange. Barnabé demande du vin. Plaisanteries sinistres de l'hôte avant d'ouvrir la cave. Almaviva se défie, refuse

le vin. Tristesse de Barnabé. Le repas s'achève. L'hôte s'en va.

On se couche, Paquita et Camille à gauche, Almaviva et Barnabé. à droite. Barnabé se relève quand il juge tout le monde endormi et descend à la cave pour boire.

Il remonte, effrayé, et prévient son jeune maître : il a vu les brigands plongés dans un profond sommeil.

Almaviva prend des armes et ils descendent tous deux dans la cave. Entrée de l'hôte — don Pèdre — qui ferme la trappe avec un cadenas et qui déclare à Camille, épouvantée, qu'elle est en son pouvoir. Bruit dans la cave. Camille s'évanouit devant ces menaces inhumaines et don Pèdre et le marquis précipitent Almaviva dans un ravin dont on n'a jamais vu le fond. Camille revient à elle pour assister à ce crime horrible. Elle en a les nerfs tellement agacés qu'on est obligé de la donner à garder à un spectateur — à Victor Hugo lui-même.

— Monsieur, s'écria don Pèdre, en déposant la prisonnière sur les genoux du Maître, je vous confie mademoiselle jusqu'à l'acte suivant. Vous m'en répondez, car je dois la juger et la condamner tout à l'heure. Il ne s'agit pas de l'embrasser, mais de la garder étroitement. Si elle se sauvait encore, comment finirions-nous la pièce ?

Ce mouvement hardi, inusité au théâtre, eut un succès prodigieux et c'est ainsi que l'héroïne passa tout un entr'acte dans les bras de son grand-père,

fort étonné de remplir dans l'ouvrage un rôle imprévu... On ne se rend peut-être pas assez compte des difficultés de toute nature que l'auteur avait eues à surmonter dans la composition de son scénario. Ainsi, Mlle Jeanne, qui avait vu jouer *Les Misérables* à Paris, quelques mois auparavant, avait dit péremptoirement :

— Je veux jouer le rôle de Cosette.

— Mais, mon enfant, vous jouez déjà le rôle de Camille.

— Ça n'y fait rien.

Il est un moyen excellent de faire entendre raison aux enfants, et Victor Hugo nous l'a enseigné dans l'*Art d'être grand-père*, c'est de leur céder.

Il arriva, en effet, qu'en dirigeant l'auberge de la *Tourte aux chats* dans un but occulte, don Pèdre prit goût à son métier d'aubergiste et voulut continuer à l'exercer, en prenant toutefois le nom de Thénardier, à cause de scrupules de famille.

Camille, menacée du souterrain, prit à son tour le nom de Cosette pour aller chercher à une source éloignée l'eau qu'on employait dans la maison.

On voit jaillir de cette combinaison ingénieuse la touchante scène de Cosette sous bois, que l'aimable fillette interprétait avec un sentiment exquis. Elle ployait sous le fardeau, quand le seau d'eau lui était enlevé par une main secourable. Ce ne fut peut-être pas Jean Valjean qui intervint, mais une figure vénérable et sympathique qui ter-

rifia Thénardier et couvrit l'enfant abandonnée d'une protection attendrissante. Celle du marquis. Il emmène l'héroïne et laisse une lettre pour don Pèdre.

Don Pèdre, qui attend l'eau de Cosette pour se faire la barbe, rentre et lit la lettre du marquis, qui est énigmatique et presque menaçante. Le marquis lui reproche de l'avoir oublié dans la cave, lui et toute sa bande.

Don Pèdre se l'avoue à lui-même, mais c'est qu'il avait peur qu'Almaviva ne sortît. Il se décide à aller voir le marquis pour se remettre bien avec lui.

10e Tableau : *Le mariage de Camille.* Il n'est plus temps de dissimuler, car la pièce touche à sa fin; don Pèdre croit reconnaître son complice Testalunga dans le sauveur mystérieux de Camille, mais la barbe blanche du marquis se détache et l'on reconnaît le père de Camille, qui a emprunté ce déguisement pour veiller sur sa fille à l'insu de tous. Il n'a soumis son enfant à tant d'épreuves que pour faire éclater sa vertu. Il la marie à son ami Almaviva. Quant à don Pèdre, le tuteur infidèle, il est condamné à cacher sa honte dans le souterrain où on le confine.

Bamboula échevelée de Barnabé, qui ne sait comment exprimer sa satisfaction.

Telle est l'analyse vague de ce drame considérable, qui a été couvert d'applaudissements. Tout le monde a été rappelé et l'auteur a dû venir recevoir en personne les félicitations de l'auguste

assemblée. Les costumes de Mlle Jeanne étaient d'un goût exquis. Au dernier acte, elle était ravissante dans sa longue robe de mariée, et dans l'épisode de Cosette où elle a cherché un refuge dans les bras de son illustre aïeul, elle s'est montrée à la hauteur des circonstances.

Paquita, quoiqu'elle n'eût pas raccourci suffisamment sa jupe, a été fort gracieuse dans son rôle de soubrette et a très bien « mis la table ». Un peu d'embarras seulement.

Le jeune Almaviva s'est attribué une grosse part d'éloges.

Il s'est révélé danseur émérite et fort joli garçon, bien qu'un peu froid dans les scènes d'amour. Il n'y aurait eu aucun danger à le laisser aller avec Camille au bout du monde. Il a, néanmoins, manqué parfois de tenue, notamment dans la scène du naufrage où il s'accrochait comme à une épave au derrière de sa fiancée. On ne s'explique pas non plus comment la jeune Camille, après avoir craint d'abord de montrer ses jambes, a fait diverses cabrioles infiniment plus indiscrètes. Mais personne ne s'en est plaint.

Les honneurs de la soirée sont revenus à M. Edouard Lockroy qui, dans son triple personnage de vieux marquis, chef de brigands, père de Camille, fit vibrer toutes les cordes de la lyre. Un masque superbe, une voix sonore, un jeu brillant et sûr, lui ont valu les plus vifs suffrages.

Plaçons à ses côtés, le nom d'A. Pelleport, qui avait demandé à jouer le rôle de Barnabé en

nègre. Cela lui a permis d'intercaler dans tous les tableaux des bamboulas qui ont remplacé avantageusement son manque de mémoire.

Il nous reste à parler de don Pèdre, qui fut un majestueux châtelain et un tuteur féroce. Ses costumes étaient pleins de goût et d'originalité et sa toque à créneaux, ainsi que les ordres dont sa poitrine était constellée ont été fort appréciés. Il a racheté l'horreur naturelle qu'inspirait son personnage par le soin avec lequel il réparait les bévues de Paquita et de Barnabé :

— C'est sans doute ce que tu voulais me dire ? ou bien :

— Comment me dirais-tu une chose que tu ne sais pas ?

Cent autres phrases adroites assurèrent le succès de cette œuvre remarquable, dont le public réclama une nouvelle audition. La réponse de l'auteur : des nèfles ! ne peut être attribuée qu'à une émotion bien naturelle.

Le Maître passa une excellente soirée et rit de tout son cœur. C'était l'essentiel. Le succès de cette tentative fut donc bien complet.

Mais pourquoi fallut-il que *Camille ou le souterrain* eût des larmes pour épilogue ?

Quelques jours après la représentation, — l'enthousiasme n'était pas encore refroidi — Jeanne tenait tête à sa tante, qui la réprimandait.

L'espiègle, à bout d'arguments, ne s'avisa-t-elle pas de décocher cette boutade à Mme Chenay :

— C'est comme l'autre soir, dans ton rôle de

Paquita, tu avais beau avoir mis du rouge sur tes joues, du noir sur tes yeux et du blanc sur tes moustaches, cela ne t'empêchait pas d'être bien vilaine tout de même !

Cette flèche empoisonnée avait frappé juste.

La pauvre Mme Chenay pleura si abondamment qu'on put craindre un moment qu'elle se métamorphosât en source.

CHAPITRE XI

QUELQUES LETTRES

Nous croyons intéressant de publier ici quelques lettres, triées entre toutes et signées de noms connus. Elles montreront avec quel soin la situation du poète fut cachée à tous par le groupe d'amis dévoués qui faisait comme un rempart autour de son illustre personnalité.

Voici d'abord quelques pages, d'une écriture fine et serrée, dues à la plume alerte de M. Paul Meurice :

« *Veules*, 20 *juillet* 1878.

« Mon cher Monsieur Lesclide,

« J'arrive aujourd'hui seulement à Veules, ayant mené mes fillettes voir le Havre et Trouville. En même temps que moi arrive ici votre excellente lettre. Je vous remercie de tout mon cœur pour les détails qu'elle me donne et pour la façon amicale et délicate dont elle me les donne... J'écris à notre ami. Je lui demande d'écrire à Saint-Victor. Insistez, je vous prie, pour qu'il le fasse et qu'il

lui promette de nouveau les dessins. M. Sée parle beaucoup, beaucoup trop, et on exagère, comme de raison. Une lettre à quelqu'un de très connu comme Saint-Victor, ferait taire ces bruits absurdes. Et si notre ami ne travaille pas, insinuez lui donc, vous, de faire réellement ces dessins. Cela, je crois, lui serait possible, et lui rendrait confiance en lui même...

« Croyez bien que je ferai le possible et l'impossible pour vous être utile à mon tour.

« A vous cordialement. »

Et cette autre, en date du 5 août, ayant trait à des lettres intimes oubliées rue de Clichy et dont la fidèle Mariette, soucieuse du repos de son Maître, craignait la découverte.

« *Veules*, 5 *août.*

« Mon cher Monsieur Lesclide,

« Nous vous remercions de vos excellentes lettres, qui nous font moins absents de notre ami. Continuez-nous les, je vous prie, je les reçois bien exactement et je les transmets à Vacquerie. Je vais d'ailleurs à Paris cette semaine et cette fois, je rapporterai votre manuscrit (*Le dernier Scapin*) et le lirai avec un esprit plus libre et un soin plus attentif. J'irai naturellement rue de Clichy. Demandez à Mariette où sont, dans la chambre, ces lettres dont elle craint la découverte. Vacquerie a dû envoyer cinquante exemplaires sur hollande et

dix sur papier ordinaire du discours au Congrès. Dès mon arrivée à Paris je verrai Emmanuel Gonzalès et j'enverrai la liste des personnes auxquelles la brochure devra être envoyée signée. Cela fera bien.

« Tout à vous cordialement,

« Paul M. »

Et cette troisième, en date du 16 août, dont la dernière page a trait aux indiscrétions jalouses de la vieille amie du poète. On, c'était Mme Drouet.

« *Veules, 16 août.*

« Mon cher Monsieur Lesclide,

« Après un voyage de quelques jours à Paris, me voici revenu à Veules ; je rapporte cette fois, votre manuscrit et je vais me mettre à vous lire sans m'arrêter. Continuez-nous, je vous prie, vos très intéressantes lettres qui nous tiennent au courant pour écrire les nôtres. Vacquerie a reçu dernièrement une invitation par une lettre charmante, et telle qu'Il l'aurait écrite il y a trois mois. Vous avez vu que nous nous sommes empressés de publier, moyennant quelques lignes supprimées, la lettre à Rivet. Les bruits dont vous parlez prennent de la consistance, et exagèrent même beaucoup les choses. Comment y parer ?

« L'*Archipel de la Manche* est inédit, mais on sait qu'il est fait d'ancienne date. Je lui demande, dans ma dernière lettre, s'il met en ordre *Toute*

la lyre. Ce travail d'arrangement lui serait possible peut-être. Le livre est prêt, ou peu s'en faut, et il n'aurait besoin d'y rien ajouter. En outre, il a l'avantage d'avoir été annoncé sur les couvertures des derniers ouvrages, comme étant le premier à paraître. Si on annonçait que l'impression en a commencé et qu'il corrige les épreuves, l'effet serait excellent. Tâtez ce terrain, vous pouvez dire que je vous en ai écrit, puisque j'en ai écrit directement. Mais l'incitation n'est-elle pas encore prématurée? Mariette sait-elle s'il écrit, le matin, autre chose que des « lettres ». — Vous avez raison de craindre les reporters ennemis. Veillez surtout sur ceux du *Figaro*. Nous nous étonnons qu'il ne s'en soit pas encore présenté, et il s'en est présenté peut-être. Je crois que nous avons détourné la visite de Saint-Victor, mais les prétextes mêmes à donner ont leurs inconvénients... Je suis allé rue de Clichy, et j'ai visité la chambre à coucher, mais le tiroir de droite du meuble est fermé, et la clef doit être là-bas. Que faire? Je n'ai pas osé prendre sur moi, malgré le conseil de Vacquerie, de faire ouvrir par un serrurier. Il est clair que si ON faisait le voyage de Paris pour s'éclairer, ON n'hésiterait pas devant ce scrupule. Mais alors nous serions avertis par des dépêches de Mme Lockroy et de vous, et nous prendrions les devants. Seulement, Vacquerie va aller à Villequier et il dit que lui et moi pouvons être absents. Vous me demandez si j'irai à Guernesey. J'irai certainement, mais tant qu'il y a du

monde, Mme Ménard, Périn, il vaut mieux que je me réserve. Un cas urgent peut se présenter. J'irai le plus tard possible.

« A vous cordialement.

« P. M. »

Puis, vient un mot de M. Lockroy, sans date, écrit après la rechute du Maître.

« Chambre des députés.

« Cher ami,

« Merci de votre bonne lettre. Elle me tranquillise. J'étais fort inquiet de ce qui se passait là-bas. Ma femme, qui est retenue à Jersey, m'avait effrayé.

« Merci encore une fois et de cœur,

« E. Lockroy. »

Et celle-ci, encore, de M. Alphonse Lecanu, un des brillants historiographes de Hauteville-House :

« *Bois-le-Roi*, 17 *août* 1878.

« Mon cher monsieur Lesclide.

« Je n'ai reçu votre lettre qu'hier, en allant à Paris, et j'ai de suite fait votre commission.

« L'édition de *Victor Hugo chez lui* est presque épuisée. Les quelques exemplaires qui restent sont la propriété du graveur Lalanne. C'est donc à lui que je me suis adressé. Vous n'imaginez pas la joie que je lui ai faite en lui procurant l'occa-

sion d'envoyer les deux exemplaires en hommage à Victor Hugo. L'envoi sera remis rue de Douai 22, selon votre désir.

« Vous m'avez rendu bien heureux en m'envoyant un peu de l'air de Guernesey. Que de souvenirs! Le génie de la France exilé, les chers êtres qui se pressaient autour du Père, les dévouements et les affections qui ne le quittaient pas... Jamais ne s'était vu un rayonnement plus puissant de la grandeur historique et intime tout à la fois. Aussi n'est-ce pas seulement le poète que j'aime, en Victor Hugo, le grand esprit qui a pétri toutes nos pensées et qui restera comme le père des esprits à venir ; c'est encore l'homme, l'homme qui met dans l'intimité toute la bonté, toute la grâce et toute la tendresse répandues dans ses œuvres.

« Vous pouvez mesurer par là toute la joie que vous me faites quand vous avez occasion de m'écrire. J'espère bien que vous en trouverez d'autres prochaines, n'est-ce pas?...

Dites à nos amis que je les embrasse tous, comme au temps de l'exil.

« Tout à vous.

« Alph. Lecanu. »

A Léon Cladel, maintenant. D'une lettre intime adressée à Richard Lesclide le 24 août, nous extrayons le passage suivant, sur les bruits que l'absence prolongée du poète faisait courir à Paris.

« ...Pourquoi ne me dites-vous pas un mot du Maître. Il court ici des bruits ridicules sur sa

santé ; plusieurs fois même, j'ai dû fermer la bouche à des drôles qui colportaient d'étranges rumeurs.

« Ayez l'obligeance de me rappeler à son bon souvenir et de lui demander de ma part en quoi j'ai démérité de lui. Comment, il a bien voulu dédier son œuvre poétique à « son ami Léon Cladel » et voici qu'il adresse son discours d'ouverture à *Monsieur Léon Cladel*. Je ne tiens pas à cette qualification de « monsieur », et surtout de la part de celui que j'admire et que j'aime entre tous et par-dessus tous. Il y a là, ce me semble, une erreur à rectifier et je prierai notre Homère de me traiter plus familièrement dès son retour à Paris. Présentez à Mme Drouet, je vous prie, mes respectueux hommages et ceux de ma femme.

« En octobre paraîtra en librairie *Ompdrailles le tombeau des Lutteurs*. Superbe édition ornée de 12 eaux-fortes hors texte ; 12 francs le volume in-8°. Je vous destine un exemplaire magnifique de cet ouvrage commencé en 68 et fini en 78...

« Ouf! rêvasser dix ans sur le même griffonnage ! et dire que je mourrai incorrigible !...

« Léon Cladel. »

Au tour de l'éditeur Lemerre :

« *Paris, 6 septembre 1878.*

« Monsieur Leselide,

« Mille fois merci des bonnes nouvelles que vous me donnez de notre cher et illustre poète.

Nous étions tenus au courant par les vrais amis de l'illustre fatigué, et nous savions tous, sauf les rédacteurs de Villemessant, que cela n'avait heureusement rien de grave...

« Présentez, je vous prie, tous mes respects à Victor Hugo et à Mme Drouet et croyez, cher monsieur Lesclide, à mes sentiments les plus dévoués et les plus sympathiques.

« A. Lemerre. »

Et cette autre lettre, toute vibrante d'enthousiasme et de vénération, signée Gustave Rivet :

« *Paris le 20 septembre.*

« Mon cher ami,

« Je voulais depuis longtemps causer un peu avec vous, mais je craignais que vous n'ayez quitté Guernesey. Le petit mot charmant que j'ai reçu hier de notre Maître illustre, et l'adresse où j'ai reconnu votre écriture me montrent que vous avez encore la joie d'être dans l'île épique, auprès du poète souverain...

« Heureux, trois fois, mille fois heureux mortel d'être auprès du Maître, — dans cette intimité charmante et redoutable ! — Faut-il vous dire combien nous envions votre bonheur. — Je ne vous ai pas envoyé mon livre, mon cher ami, et je vous en demande pardon : ma femme l'avait porté, dès son apparition chez vous, où vous le trouverez.

Nous ignorions à ce moment que vous étiez parti avec le Maître, car n'ayant plus ce lieu de rendez-vous adorable : le salon de l'avenue de Clichy, nous sommes sans nouvelles de vous et de nos amis...

« Et vous, et le Maître ? quand pensez-vous remettre le pied en France?... Vous savez que nous n'avons pas cru un mot des petits canards stupides lancés par *Figaro, Gaulois et* Cie sur l'indisposition de Victor Hugo. Qu'il se repose dans le grand air de l'océan et dans la solitude pour conserver sa perpétuelle jeunesse. Il nous reviendra de Guernesey avec un nouveau volume achevé, j'en suis sûr. — Et vous voyez l'éclosion, ou plutôt l'accroissement successif de cette œuvre superbe, homme chéri des dieux!

« Si nous n'avions pas crainte d'être indiscrets, nous nous serions envolés, ma femme et moi, pour Guernesey. Nous serions descendus dans quelque hôtel de l'île sacrée, — et nous serions allés un jour frapper à la porte comme des visiteurs inconnus! — puis le lendemain nous aurions repris le bateau pour revenir à Paris, heureux d'avoir entrevu le lion dans son antre, l'aigle sur son rocher, le Dieu sur son Olympe.

« Mme Lockroy est-elle toujours là-bas, avec ses enfants. Et Mme Ménard? Je suis allé, il y a quelque temps, demander son adresse rue Taitbout, pour lui envoyer mon volume, on m'a répondu qu'elle était en Angleterre. Et c'est tout.

« Nous sommes tout à fait ignorants de ce qui

se fait et se dit à Guernesey, et c'est un grand vide pour notre cœur et notre esprit.

« Voulez-vous vous charger de nos hommages bien respectueux pour les illustres, chers et charmants hôtes de Guernesey. Si vous parlez de nous au Maître, ne dites pas trop de mal et offrez nos respectueux souvenirs à Mme Drouet, à Mme Lockroy, à Mme Chenay, — ainsi qu'à M. Georges et à Mlle Jeanne.

« Si vous avez quelques minutes de loisir, écrivez-moi, pour me parler du Maître, de Guernesey et de vous.

« Votre tout amicalement dévoué,

« Gustave RIVET. »

Et, pour clore la série, cette dernière épître d'un neveu de Victor Hugo, M. Paul Foucher, dont le verbiage enthousiaste égayait la famille. Nous publions sa lettre humoristique :

« *Paris*, *8 octobre*.

« Mon cher Lesclide,

« Je lis votre lettre et j'y réponds tout de suite. Et d'abord, merci pour les jolies fleurettes bleues de Guernesey. Avec une délicatesse charmante, vous avez compris que si je ne demandais rien, cela ne voulait point dire que je ne désirasse rien. Ah! mon cher ami, si j'avais l'espoir de voir se réaliser mes vœux, je demanderais en premier

souhait de disparaître et de donner à mon oncle la santé que j'ai et les jours qui me restent à vivre : non, je ne me découragerai jamais, sachez-le, jamais, jamais! Je crois en moi-même, Dieu merci! mes sensations, mes sentiments sont d'une vivacité extrême et plus j'avance en âge, plus j'ai de facilités à les exprimer. Mes vers valent ce qu'ils valent, mais ils sont toujours sincères, applaudis par ceux pour lesquels je les écris, et pour ainsi dire improvisés. Je n'écris jamais que sous l'impression d'un sentiment vrai et cela me rend le travail extrêmement agréable et rapide. Oui, j'ai foi en moi! oui, je crois que j'arriverai sans mensonges, sans intrigues, sans trahisons, sans capitulations de conscience, sans hypocrisies, sans prendre ni la place ni le bonheur d'un ami, sans attrister personne, au grand jour, le front levé, en pleine lumière, par moi-même!...

« Ceci dit, et je choisis mon milieu pour le dire, car je trouverais ailleurs des gens qui ne me comprendraient point — je vous expliquerai en deux mots pourquoi j'écris à Mme Chenay. C'est tout simplement parce que Mme Chenay est la sœur de mon père, et que dès lors, mon devoir de parent accompli est de la compromettre, comme vous me le dites avec un sourire. Si réellement vous avez souri, c'est à tort. Vous ne vous figurez point combien je suis compromettant, et je ne me le figure probablement pas moi-même. Je fais incessamment d'innombrables victimes — et cela sans m'en douter, sans penser à mal, comme dit le

personnage des *Précieuses*. J'ai beau m'en aller au diable, faire mes vingt-huit jours, revenir, travailler tous les soirs chez moi jusqu'à minuit, mettre ensuite mon bonnet, me coucher sagement et m'observer jusque dans mes rêves, compromettant je suis, compromettant je resterai. En vérité, si j'étais fat, j'aurais là une jolie occasion de me vanter, ce dont le ciel me préserve, car j'ai pour les dons Juans une haine et un mépris farouches, et je respecte assez les femmes que j'ai l'honneur de connaître pour n'être jamais obligé de mettre sur mes lèvres, quand je parle d'elles, un camée à figure d'Harpocrate. Pour ma bonne tante, elle m'a demandé si souvent de la *compromettre* le plus souvent possible que je n'éprouve plus aucun scrupule à cet égard. Permettez-moi donc, mon cher ami, de continuer à lui écrire toutes les choses tendres qu'elle mérite. Il me semble que Victor Hugo et vous devez la faire enrager quelquefois là-bas...

« Je vois que vous êtes en bonne, belle et gracieuse compagnie. Ernest Lefèvre est un admirable esprit, qui ferait un ministre d'une science et d'une sagacité peu communes. Son fils, Pierre, m'a toujours étonné. Il aura, je crois, le plus grand avenir, car il est difficile de trouver un jeune homme plus sérieux sous des dehors plus aimables. Je l'engage seulement à se surveiller, — les dons très rares dont il est doué le destinant à être encore plus compromettant, infiniment plus compromettant que moi, qui cepen-

dant le suis à la folie. Vous me dites que vous ne connaissez « rien de doux et de suave comme « Mlles Paule, Marthe et Marie, trois anges du plus « bel azur » et je me bornerais à reproduire cet éloge si je n'avais pour ces trois charmantes sœurs une sympathie toute spéciale. Ma gaucherie est incurable. Je ne serai jamais un brillant cavalier comme Pierre Lefèvre. J'ai toujours eu pour les exercices physiques, par exemple, la danse, une horreur profonde que rien ne peut atténuer. L'idée de voir sautiller la brochette de croix d'un monsieur grave m'inspire intérieurement une hilarité qui fait que je ne puis plus rien prendre au sérieux et que je donnerais ma vie pour éclater de rire. Que les jeunes gens dansent, je le comprends, mais que le parfait avoué fasse du quadrille un sacerdoce et du cotillon un apostolat, voilà qui me paraît dépasser les limites habituelles du drôlatique. Puis, représentez-vous cette scène, qu'il me faut bien raconter sous peine de compromettre trois innocentes et gracieuses jeunes filles : je suis assis sur un canapé, regardant le flot des danseurs. Le parfait avoué, le pontife du cotillon, le grand'prêtre à la brochette, l'homme estimable précité, s'avance vers moi... Avec une courtoisie d'automate féroce, il saisit ma main gantée de sa main beurre frais. Victime obéissante, je me lève. Que faisait-on ? Je n'en sais rien. Tout tournait sous des rubans multicolores. Les quatre ou cinq premiers tours, je m'en acquittai tant bien que mal. Comment m'em-

brouillai-je? Qu'arriva-t-il? Ne me le demandez pas. Toujours est-il que j'entendis une voix entrecoupée, lamentable, lourdement tonnante, pleine à la fois de douleur et d'indignation concentrée et qui me criait : « Que faites-vous, monsieur ! Monsieur!... De grâce, monsieur, faites donc attention ! *Au nom du Ciel*, monsieur, prenez garde !... Vous embrouillez la figure. *Ah! grand Dieu!* il embrouille la figure!... » c'était la voix de l'homme à la brochette. Pour le coup, je perdis la tête. De ce qu'on peut faire un article de journal, un volume de vers, ou un drame, il ne s'en suit pas nécessairement qu'on ait les ailes de Mlle Fiocre. Sans Mlle Marthe, qui avait la bienveillance de diriger mes pas errants et qui ne put réprimer un sourire à cet : *Au nom du Ciel !* suivi de cet : *Ah ! grand Dieu !* je crois que je serais rentré sous terre. C'était vrai. Je troublais tout. J'étais un monstre abominable. On m'adjurait, *au nom du Ciel*, d'avoir à rectifier au plus tôt cette vague fantaisie chorégraphiques, ce *pas de l'homme éperdu*, que j'esquissais avec un découragement croissant. Ah! cela est inoubliable! Vivrais-je cent ans que j'entendrais toute ma vie cet : *Au nom du Ciel!* scandalisé, suivi de cet : *Ah ! grand Dieu !* où se traduisaient toutes les angoisses d'un horrible désespoir. Je me sentais perdu. J'étais un homme fini, car il vaut mieux, au point de vue de l'étiquette, être un scélérat correct, comme Morny, que d'avoir troublé un cotillon. Voilà mon histoire. Voilà mon crime. J'espère cependant que

Dieu me pardonnera, tant sa miséricorde est grande. Mais je n'en jurerais pas car, lorsqu'il s'agit de valser, je me défierais même de la justice de Dieu, si je ne croyais encore à la justice des aimables demoiselles Meurice qui, dans ces circonstances douloureuses, ont été pour moi d'une bonne grâce idéale, — et au bon sens de tous ceux qui comprennent que la vie, avec ses affections, ses devoirs, son avenir de préoccupations et de luttes, n'a rien de commun avec un tour de valse et ne saurait dépendre de la réussite d'un cotillon.

« Mes dévotions à mon oncle bien-aimé. Mille choses aimables à Mme Lockroy, à Mme Dorian, aux enfants adorés et célèbres, à ma tante, qui va certainement m'écrire, à Mme Drouet, dont je désirerais une lettre, à M. Ernest Lefèvre et à son aimable fils, — à la famille Meurice.

« Votre ami bien sincère,

« Paul FOUCHER. »

M. Paul Foucher avait raison : Victor Hugo et ses hôtes ne se gênaient pas pour taquiner la bonne Mme Chenay, qui ne manquait jamais l'occasion de faire une *gaffe*, pour parler l'argot mondain. Une preuve entre toutes : vers la fin de septembre, le Cirque Tourniaire, qui était resté sous la protection de Napoléon III, vint donner à Guernesey une série de représentations. Mme Chenay, par ses manières doucereuses, finit par décider le poète, très sollicité, à patronner une représenta-

tion de ce cirque, dont elle connaissait les directeurs, qui se rendaient fréquemment dans l'île. Victor Hugo se refusait naturellement à accoler son nom resplendissant à celui de l'homme du 2 Décembre. Encore moins voulait-il chausser ses souliers. Mais il ne savait rien refuser aux enfants et Mme Chenay connaissait ce point vulnérable de son beau-frère. Il y avait précisément dans la troupe Tourniaire une gamine de six ans d'une intelligence remarquable. Elle introduisit donc la petite fille à Hauteville-House, à l'insu de tout le monde, et la conduisit au poète à qui l'enfant arracha une promesse imprudente. Il lui donna cent francs et promit d'assister à la représentation. Ce pas de clerc fut vite ébruité. Tout le monde fut consterné de la maladresse de la tante Chenay, qui ne semblait pas comprendre la portée de l'impair qu'elle avait commis. On résolut d'assister pourtant à la soirée pour ne pas contrarier le poète qui avait ses petits-enfants dans son jeu. Mais Victor Hugo mécontenta ses bonnes, qu'il voulut envoyer aux places à douze sous. Elles se drapèrent dans leur dignité et préférèrent rester à la maison. Seulement, elles méditaient une revanche. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Quelques jours plus tard, quand arriva Paul de Saint-Victor, on décida d'aller finir la soirée au cirque Tourniaire, qui allait quitter le pays. Victor Hugo donna l'ordre à Mariette d'envoyer retenir des places pour tout le monde.

La domestique chargée de la commission fit

bien les choses. Elle loua une grande loge pour elle et ses compagnes (coût 36 francs) et rapporta à son maître de simples stalles pour lui et ses invités.

Victor Hugo trouva la plaisanterie médiocre, pourtant il ne s'en fâcha pas. En beau joueur, il finit même par s'égayer de l'aventure.

CHAPITRE XII

LE RETOUR A PARIS

La convalescence de Victor Hugo fut longue.

Cependant, le poète se remit relativement vite des deux assauts successifs qui l'avaient un moment terrassé. Le docteur Corbin considérait comme un miracle ce retour à la santé, mais il ajoutait qu'il ne fallait pas y avoir une trop grande confiance. L'excellent homme, très sincèrement attaché à son illustre client, était quelque peu alarmiste et ne semblait pas se douter que son malade était bâti à chaux et à sable. Il en avait appelé, sans doute, mais combien de temps le phénomène accompli par la nature pourrait-il durer?...

Mme Lockroy partageait un peu les idées du bon docteur et appréhendait les conséquences d'un trop prompt retour à Paris. Avec une diplomatie toute féminine, elle émit l'opinion d'un séjour en Italie, dont la santé de Georges se trouverait à merveille, l'enfant ayant été frappé d'un commencement de congestion pulmonaire. Quant au poète, il restait entendu qu'il se portait à merveille et qu'il

n'avait même *jamais été malade*. Ainsi répondait-il aux gens qui s'informaient de son état.

Pourtant, un hivernage à Florence ou à Naples, sous ce beau ciel italien plein de parfums et de soleil — et le soleil, c'était la moitié de la vie du poète — ne pourrait qu'être salutaire au grand-père comme au petit-fils.

Mme Lockroy eut beau déployer toutes les finesses de son esprit et de son cœur — car deux chères affections étaient en jeu pour elle, toutes ses instances échouèrent devant la volonté du Maître.

Les élections du Sénat et de l'Académie étaient proches. Il voulait être à son poste. Il n'y avait pas à discuter.

Devant une résolution aussi ferme, Mme Lockroy ne songea plus qu'à presser le départ. Puisqu'il était décidé qu'on rentrerait à Paris, il fallait en prendre son parti et s'en aller avant que la mer devînt tout à fait mauvaise. Et puis, la jeune femme, remariée depuis deux ans à un homme qu'elle aimait d'une profonde affection, avait hâte de rejoindre son mari, dont la santé lui causait de grandes inquiétudes. Elle craignait que ces continuelles allées et venues, contre vents et marées, de Paris à Guernesey, ne le fatiguassent énormément.

Le départ fut donc fixé au 9 novembre.

* * *

Le poète et sa famille, en rentrant à Paris, allaient prendre possession d'une demeure in-

connue. En effet, MM. Vacquerie et Meurice, qui s'étaient inféodés au grand homme et avaient eu l'habileté de lui inspirer une confiance qu'il était loin d'accorder aux siens, avaient donné congé de l'appartement de la rue de Clichy et cherché une nouvelle résidence pour leur ami. Ils avaient rêvé d'isoler Victor Hugo de Paris. Ils avaient exploré, dans ce but, les hauteurs de Meudon, de Sèvres et de Bellevue, en quête d'une grande propriété où le Maître s'installerait avec ses petits-enfants, Mme Drouet et M. et Mme Lockroy.

Précisément, un haut fonctionaire des Beaux-Arts, ami du poète, M. Charles Edmond, possédait à Bellevue une magnifique villa, libre alors, qu'il mettait à la disposition du Maître moyennant un prix annuel de 10 000 francs.

Victor Hugo, à qui la proposition fut soumise, fortement appuyée par MM. Vacquerie et Meurice, se refusa absolument à quitter Paris.

Cette question tranchée, les deux amis se mirent à la recherche d'un quartier paisible qui réunît à la fois les avantages de la ville par la situation et de la campagne par la pureté de l'air.

Leurs démarches les conduisirent dans les parages de Passy. Leur choix se fixa bientôt sur l'avenue d'Eylau, qui devait, quelques années plus tard, échanger son nom célèbre contre un nom plus retentissant encore.

L'essentiel était de soustraire le poète à l'existence effroyable et dévorante qu'il menait, avant sa villégiature forcée, dans ce cœur de Paris où il

était l'esclave de sa gloire. L'avenue d'Eylau convenait donc à merveille.

C'était alors un quartier en formation, qui n'était pas encore Paris, mais qui n'était plus la campagne, et que baignait le bon air du bois de Boulogne.

L'avenue était, à cette époque déjà lointaine, bordée de terrains vagues, la plupart occupés par des cultures maraîchères, au milieu desquels s'épanouissaient des écriteaux portant le plan des lots à vendre et l'indication des notaires chargés de ce soin.

De place en place, des hôtels ou des maisons de rapport, tout blancs dans leur livrée neuve, se dressaient vers le ciel comme des spectres, donnant aux passants une sensation d'instabilité inquiétante.

C'est dans ce quartier tranquille, au coin de la rue des Belles-Feuilles et de l'avenue d'Eylau, au n° 130, que MM. Vacquerie et Meurice établirent la retraite de Victor Hugo. L'endroit était assez éloigné pour tenir à distance bon nombre d'importuns. On loua donc à la princesse de Lusignan deux hôtels contigus, dans lesquels on ouvrit une porte de communication. Le n° 130 fut affecté au Maître et à sa vieille amie — ce devait être, hélas ! leur dernière résidence à tous les deux — et le n° 132 à la famille Lockroy.

Cette dernière habitation étant exiguë, il fut décidé que les enfants auraient leur appartement chez leur grand-père.

Ils battirent des mains et sautèrent de joie lorsqu'ils apprirent qu'un jardin anglais, plein de beaux ombrages, attenait au nouveau domicile.

Jeanne se proposa d'y mettre un tas de choses. Elle devait, en effet, y introduire une jolie chèvre blanche, Djali — naturellement — qui ne fit qu'y passer parce qu'elle commit toutes sortes de méfaits involontaires, et des canards blancs que leur humeur pacifique fit tolérer par l'aïeul, ravi d'être mis en coupe réglée par sa petite-fille.



Plus le jour du départ approchait, plus Victor Hugo devenait taciturne. Prévoyait-il les crises qui l'attendaient à Paris, dans sa vie privée comme dans sa vie publique, après ces cinq grands mois de calme relatif — ou bien pressentait-il qu'il allait quitter pour toujours le cadre somptueux, si laborieusement façonné par ses mains lumineuses, dans lequel il avait passé dix-neuf ans d'exil, au milieu d'êtres chéris à jamais disparus?...

Que de souvenirs d'intimité, de jeunesse et de gloire n'allait-il pas laisser derrière lui !... Que penserait le « fauteuil des ancêtres » de la désertion de ce fils génial ?...

Lui et les siens partis, quel morne et lourd silence allait de nouveau peser sur Hauteville-House où ne resteraient plus que Mme Chenay et le bon vieux Sénat !... on sentait tout cela passer dans l'âme du Maître, on le voyait dans ses yeux infiniment tristes.

En effet, dès que la date du départ fut définitivement arrêtée, le poète ne chercha plus qu'à en reculer l'échéance. Il lui suffisait d'être de retour à Paris pour la double élection que l'on sait; rien ne pressait donc encore. Mais Mme Lockroy tint bon. L'une des bonnes, Angélique, était déjà partie. Bon gré, malgré, on quitterait Guernesey au jour fixé par le Maître lui-même.

Et, le 9 novembre, la petite caravane prit congé des aimables gardiennes de Hauteville-House, Mme Chenay et Lizzy.

Il faisait un temps superbe, bien que la boule des tempêtes fût hissée depuis vingt-quatre heures au sommet de la Tour Victoria. La mer, assez belle, n'eut qu'un peu de tangage dont personne ne souffrit, excepté l'infortunée Mariette, mais elle avait été si bousculée dans le coup de feu des adieux !

A midi, la *Diana* débarquait ses passagers à Jersey et transbordait leurs bagages sur la *Césaréa*, qui devait partir pour Granville à deux heures. Mariette fit remarquer, en pâlissant, que la boule des tempêtes était élevée également à Jersey. On n'en était donc pas quittes!...

Il était deux heures et demie quand le navire quitta le port, après que les passagers, par faveur spéciale, eurent assisté à l'appareillage du banc du capitaine. La mer se comporta de façon fort courtoise. Elle fut houleuse, mais non mauvaise. Elle berçait sans trop de secousses les passagers. Richard Lesclide enseigna aux enfants

la pêche à la mouette, jeu d'un succès certain. Le biscuit jeté à ces oiseaux en amena une vingtaine à l'arrière de la *Césaréa*, qu'ils accompagnèrent en tournoyant au-dessus du petit bâtiment.

Le programme des divertissements fut corsé par un prodigieux coucher de soleil fait tout exprès pour éblouir les yeux d'un poète. C'était un coucher de soleil d'apothéose. Le ciel a de ces délicatesses.

A Granville, une imposante réception attendait Victor Hugo, tous les journaux, d'après la presse guernesiaise, ayant annoncé son retour en France.

Après les politesses d'usage, la petite troupe descendit à l'hôtel des *Trois-Couronnes*, où un dîner succulent fut servi.

A peine les voyageurs étaient-ils au lit que la tempête, annoncée par les signaux, sévissait avec rage. La mer, démontée, faisait un bruit furieux qui troubla le sommeil de tout le monde.

Personne ne dormit, à l'exception du bon Pelleport, dont les ronflements sonores firent chorus avec l'ouragan.

Le lendemain matin, la petite colonie quittait Granville par un express qui touchait à Paris en huit heures.

La tempête continuait à souffler avec intensité. On fit, à Argentan, un mauvais déjeuner ; la mélancolie du Maître s'en augmenta. Elle ne cessa même pas à l'approche des fortifications où les amis du poète lui souhaitèrent la bienvenue dans sa bonne ville de Paris.

Durant tout le trajet, Victor Hugo avait été très sombre.

Il appréhendait d'arriver dans une maison inconnue, qu'il n'avait pas choisie, qui n'avait pas reçu son empreinte, et où rien de ce qu'il aimait ne lui sourirait en entrant. En cela il se trompait car le chat, Gavroche, fit à son Maître un très amical accueil.

Mais toutes les descriptions enthousiastes qu'on avait faites au poète de sa future résidence l'avaient laissé froid et rêveur.

Quels événements l'attendaient dans cette demeure, où il allait entrer comme un voyageur attardé entre dans une hôtellerie ?...

Le peuple français et le gouvernement devaient se charger de la réponse les 27 février et 9 mai 1881.

Le 9 mai, M. Hérold, sénateur et préfet de la Seine, portait au poète la lette suivante :

« Cher Maître, Je vous remets sous ce pli : 1° la copie du décret qui donne à la partie principale de l'avenue d'Eylau le nom d'avenue Victor-Hugo ; 2° la copie du rapport sur lequel ce décret a été rendu ; 3° la copie de l'arrêté qui confère le nom de place Victor-Hugo au quadrilatère formé par les avenues du Trocadéro et d'Eylau et par les rues Mignard et Spontini. Cette place paraît tout à fait appropriée à l'érection d'une statue. »

Mais le 27 février, sous le grésil et la pluie, bien faits pour refroidir les enthousiasmes les mieux trempés, les acclamations de 700,000 personnes, femmes, enfants, vieillards, hommes de

tous les âges, appartenant à toutes les classes de la société unies dans un formidable élan d'admiration fraternelle, firent au grand homme, ému jusqu'aux larmes, la plus inoubliable, la plus grandiose, la plus glorieuse apothéose qu'ait pu rêver un Dieu.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE Ier

VICTOR HUGO AVENUE D'EYLAU

La vie de Victor Hugo à Paris est fort connue, le poète ayant existé au grand jour; cependant elle offre encore bien des particularités intéressantes et pas mal d'inédit.

L'installation du Maître dans l'hôtel de l'avenue d'Eylau entraîna forcément un grand changement d'habitudes. Le *modus vivendi* du grand homme subit une transformation presque complète. Puis, la sévérité des consignes des premiers temps se relâcha peu à peu, par la force des choses, quand on fut certain que le poète s'était ressaisi.

De l'hôtel qui a eu l'honneur d'abriter les dernières années de Victor Hugo nous ne pouvons rien dire qu'on ne sache déjà. Le lion n'y avait pas mis sa griffe. C'était une maison d'aspect bourgeois, attenante à un grand jardin plein de beaux ombrages, sur lequel donnait la chambre à

coucher du Maître, vaste pièce qui était aussi son cabinet de travail de prédilection. Le mobilier de la rue de Clichy avait été apporté et replacé de manière à ce que le grand vieillard, en posant le pied dans sa nouvelle demeure, ne se trouvât pas trop dépaysé.

Les somptuosités de l'hôtel de l'avenue d'Eylau ont été tant de fois décrites par la plume et par le burin que nous ne pouvons que renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage le plus fidèle, au merveilleux *Livre d'or* d'Emile Blémont.

Les préférences du Maître, dans sa nouvelle habitation, allaient toutes au jardin, rempli de fleurs, de verdure et de ramages, où il descendait cependant très rarement. Mais aux heures de travail ou d'inspiration, debout à son pupitre, car il écrivait toujours debout, sa vue se reposait en plongeant sur les allées sablées où Georges et Jeanne prenaient leurs ébats en compagnie de quelques animaux fort bien élevés. C'étaient d'abord deux caniches dont la gravité révélait l'âge mûr, puis le chat, Gavroche, angora magnifique et paresseux dont nous avons déjà parlé, que tout le monde gâtait et choyait à plaisir. Gavroche vivait sur un pied de neutralité armée avec les trois canards blancs de Mlle Jeanne, lesquels se promenaient en file indienne quand ils ne s'ébattaient pas dans le bassin et exécutaient des volte-face savantes dès que le minet tentait de les serrer de trop près. Gavroche était lié d'une étroite amitié avec sa petite maîtresse ; pourtant ils n'étaient pas toujours d'ac-

cord. Un jour que les enfants l'avaient engagé dans un steeple-chase éperdu à travers le salon, le chat, pris de scrupules, s'était récusé. Jeanne, mécontente, l'avait alors rapporté au giron maternel en lui signifiant son congé.

— Toi, lui avait-elle dit, reste avec tes parents !

Et Gavroche n'avait eu garde de désobéir. Mais cela ne faisait pas l'affaire de la fillette. Heureusement, le grand-père eut l'excellente idée d'entrer au salon sur ces entrefaites. Jeanne s'empara de lui et lui expliqua ses intentions. Il fallait que « Papapa » remplaçât Gavroche dans la partie projetée. Pas autre chose. Et le doux aïeul avait mis sa gloire à quatre pattes. C'est dans cette posture que Richard Lesclide surprit le poète et l'enfant.

Le surlendemain, Mlle Jeanne reçut les vers suivants :

L'autre jour, en jouant avec votre grand-père
Dans l'antre où ce buveur de sang fait son repaire,
Vous lui fîtes porter le plus doux des fardeaux,
O Jeanne ! et je vous vis lui monter sur le dos.

Résigné, comme on dit que le fut Henri quatre,
Ou jugeant inutile et vain de se débattre,
« Papapa » sous le joug se courba doucement
Et sur l'épais tapis marcha docilement.

Sans être un grand devin, je puis, mademoiselle,
Dévoiler l'avenir en partie à vos yeux :
Avant qu'il soit longtemps, vous serez grande et belle,
Et fière de porter votre nom glorieux.

Vous tiendrez d'une mère une grâce infinie :
Votre sang doit vous faire un esprit sans rival;
Vous aurez la beauté — peut-être le génie —
Mais vous n'aurez jamais un semblable cheval.

R. L.

Gavroche ne se gênait pas, d'ailleurs, pour accaparer le fauteuil de son maître, qu'il traitait en pays conquis.

Victor Hugo se serait fait un scrupule de troubler la quiétude du favori de la maison. Après quelques objurgations amicales, quand le chat ne voulait pas céder la place, le poète se contentait de s'asseoir n'importe où, le laissant maître du terrain.

*
* *

Au début de sa nouvelle installation, il fut convenu, en principe, que Victor Hugo ne recevrait plus que deux fois par semaine, à une table de vingt à vingt-cinq couverts.

Les grandes réceptions du dimanche furent maintenues. En dehors de ces conventions, une vingtaine d'amis vinrent, à jour fixe, s'asseoir à la table du Maître; les autres personnes n'étaient reçues que sur invitation spéciale. Il y avait le jour des sénateurs, le jour des académiciens, le jour des savants, le jour des étrangers, le jour des amis de Georges ou de Mlle Jeanne, puis tous ces jours finirent par se mêler et empiétèrent au besoin les uns sur les autres, car aucune règle absolue n'existait à cet égard et une large part était

faite à l'imprévu. Les petits-enfants du poète évoluaient gracieusement à travers les groupes et animaient la maison par leur gaieté communicative. Mais tandis que Georges conservait dans ses ébats une certaine gravité, la fillette avait des réparties superbes. Aux indulgentes gronderies de sa jeune mère, elle répondait en levant les yeux au ciel d'un air résigné :

— Faut-il que les enfants aient bon caractère !...

Les premières réceptions données avenue d'Eylau furent éclatantes. Il fallait faire oublier la longue absence du Maître rentré en possession de lui-même et démontrer par des actes l'inanité des racontars et des commentaires auxquels son éclipse prolongée avait donné lieu.

Puis, d'année en année, à mesure que Victor Hugo avança en âge, surtout après la mort de Mme Drouet, les soirées du poète perdirent de leur solennité et se firent plus intimes.

Il semblait que le cercle de ses relations se resserrât. Ce n'étaient pas les visiteurs qui faisaient défaut, mais le salon hospitalier du Maître finit par s'ouvrir quelques heures à peine chaque jour, et l'on ne s'y encombra plus guère qu'à ses jours de fête ou d'anniversaire.

Les temps avaient changé. Jadis, dans l'appartement de la rue de Clichy, on dînait vers sept heures pour rester environ deux heures à table. On passait de la salle à manger dans le salon rouge qui suivit le poète dans tous ses déplacements et, pendant deux ou trois heures, c'étaient

des luttes courtoises d'opinions et de paroles dans lesquelles figuraient les hommes les plus illustres du temps : Louis et Charles Blanc, E. Renan, Th. de Banville, Leconte de Lisle, des poètes de la génération nouvelle triés sur le volet, en tête desquels venaient Catulle Mendès, au visage pâle et doré de jeune Christ, José-Maria de Hérédia, Léon Dierx et *tutti quanti*, et des hommes politiques à remuer à la pelle. Citer des noms, ce serait énumérer le Tout Paris des lettres, des sciences, des arts et de la diplomatie. Les ministres, les plus intelligents du moins, ne manquaient pas à ces réunions, dont l'éclat moral était incomparable. C'est là que Victor Hugo lisait des vers inédit de *La Légende des Siècles*, ou des *Quatre vents de l'Esprit* et qu'on apprenait ses nouveaux projets de publication.

La politique avait une large part dans les soirées du poète, sa maison étant un terrain neutre où pouvaient se produire toutes les opinions sincères. Le Maître accueillait chez lui, avec une égale aménité, des journalistes de camps opposés, les ministres de la veille et ceux du lendemain, Gambetta et Rochefort, qui étaient à couteaux tirés, — politiquement parlant. Il présidait à la conversation avec une indulgence dont il ne se départait que bien rarement, en présence d'hérésies politiques ou littéraires, encore n'accablait-il que ceux qu'il aimait le mieux. L'éclectisme qui dictait ses invitations faisait une besogne ardue à Mme Drouet, qui avait la charge délicate d'assortir les convives

de chaque dîner de façon à former des réunions de gens heureux de se trouver les uns auprès des autres. Le repas se prolongeait rarement au delà de neuf heures. On rentrait alors dans les salons où quelques artistes dramatiques obtenaient parfois la faveur d'une audition ; enfin, on y voyait arriver en solliciteurs ces autocrates que les écrivains regardent avec un respect mêlé d'épouvante, car ils tiennent l'avenir des poètes dans leurs mains et sont plus inabordables que les dieux : nous voulons parler des éditeurs et des directeurs de théâtres, ces puissants du jour et du lendemain. On a pu constater chez Victor Hugo que c'étaient des hommes comme les autres, car ils venaient solliciter du poète l'autorisation de jouer ou d'éditer un chef-d'œuvre et d'y gagner la forte somme.

*
* *

Presque tous les étrangers de distinction, surtout ceux qui touchent aux Lettres, tinrent à honneur de saluer le poète en passant à Paris, — et qui ne passe à Paris au moins une fois en sa vie!

On voulait voir, on voulait entendre l'homme en qui le génie de toute une nation semblait s'être incarné. On sait quelle causerie élevée, noble, attachante était la sienne quand il abordait un sujet qui l'intéressait ou le passionnait. C'était comme un chapitre inédit de son œuvre qu'il donnait à

ses auditeurs et dont ils avaient la première édition exclusive...

Comme les dévôts, en longues théories, se rendent en pèlerinage à Jérusalem, à Lourdes, ou à la Mecque, les étrangers affluaient chez Victor Hugo. On allait prendre l'air de son salon comme on allait visiter Notre-Dame de Paris, qu'évoquait un de ses chefs-d'œuvres, le Palais du Louvre, le Panthéon, la colonne Vendôme ou l'Opéra — la tour Eiffel était encore dans les limbes. — Cela faisait partie du programme.

C'est que notre grand poète était la plus pure des attractions parisiennes, et celle-là est bien puissante qui sait prendre les gens à la fois par le cerveau et par le cœur et répondre à leur besoin d'idéal. La popularité à ses inconvénients. Et Victor Hugo était entré de plein pied dans l'histoire glorieuse de Paris.

Il nous souvient qu'un jour le directeur d'une agence de voyages à prix réduits eut l'aplomb de débarquer chez le Maître un flot de dames américaines qui forcèrent la porte sans lettre d'audience.

Le guide fut éconduit avec tous les honneurs dus à son indiscrétion ; quant aux étrangères, qui n'étaient pour rien dans l'inconvenance de leur cicerone, le poète les reçut avec son urbanité habituelle.

Une fillette de dix ans précédait de quelques pas ses compagnes.

— Maître, dit un ami, voilà une toute petite

fille, et comme telle, elle a le droit d'être embrassée.

L'enfant se jeta avec effusion dans les bras de l'illustre aïeul qui l'embrassait encore, quand une grande jeune fille d'une vingtaine d'années s'avança vers le poète et lui dit en français avec un adorable accent.

— Et moi, Maître, suis-je trop grande ?

Victor Hugo baisa les doigts de sa jolie visiteuse qui voulut lui rendre ses baisers ; il dut défendre ses mains contre les transports enthousiastes de son admiratrice. Beaucoup de femmes, en effet, parmi les plus intelligentes et les mieux élevées, aimaient à rendre cet hommage au Maître, qui avait toutes les peines du monde à les en empêcher. Il faut dire que le poète avait les mains très belles, très soignées et ornées d'ongles qui sentaient la race.

— Ongles d'airain, disait Théophile Gautier.

— Tes griffes ! disait Jeanne irrévérencieusement.

On sait qu'il n'est pas de grand homme pour sa petite-fille.

Mais revenons à notre aimable colonie. Après quelques mots gracieux, elle se replia en bon ordre, ravie de l'accueil du Maître et alla rejoindre son cicerone sur le trottoir, où il l'attendait avec une philosophie digne d'un meilleur sort.

*
* *

Il est peu de célébrités voyageuses qui n'aient

passé par le salon de Victor Hugo. Les têtes couronnées y furent représentées comme les autres. On a gardé le souvenir des visites faites au poète par l'empereur du Brésil.

Un diplomate bien intentionné avait essayé d'en régler l'étiquette, mais il s'était heurté à ce point scabreux : c'est que si l'on venait voir Victor Hugo, Victor Hugo n'allait voir personne, officiellement du moins. Il aurait eu trop à faire.

A la suite de négociations sans issue, le Maître coupa court à tout malentendu.

— Veuillez dire à l'empereur, dit-il, qu'on dîne ici à sept heures précises et que le jour où il voudra venir me voir, nous ajouterons de bon cœur un couvert à ceux de nos invités.

On avait eu le temps d'oublier ces paroles quand, la semaine suivante, au moment où l'on se mettait à table, un étranger d'une figure ouverte, vêtu d'une longue redingote, se présenta un peu timidement.

— J'ai besoin d'être encouragé, dit-il au maître de la maison, qui lui tendait la main.

C'était don Pedro.

Il fut immédiatement reconnu et les républicains se pressèrent pour faire place à cette Majesté cordiale.

— Il n'y a ici, dit-il au poète qui lui faisait accueil, d'autre majesté que la vôtre.

Le nouveau venu, par sa bonne humeur et sa franchise, doublées d'un excellent français, s'acquit les sympathies de tout le monde, quoiqu'un

familier de la maison, ayant quelque teinture d'espagnol persistât, en souvenir d'un chansonnier français, à traduire le beau nom de don Pedro de Alcantara par celui de Pierre Dupont.

— Pedro veut dire pierre, Alcantara veut dire pont, je vous nommerai donc, si vous le voulez bien, Monsieur Pierre Dupont.

— Et j'en serai très flatté, dit l'empereur en riant de la boutade.

La conversation roula sur mille sujets ; le poète et l'empereur y brillèrent également. Le dernier — que plus tard des deuils devaient frapper au cœur — fut jugé un peu révolutionnaire quand il avoua qu'il appliquait à des constructions d'écoles les subventions que les Chambres votaient pour l'embellissement de ses résidences. Cela est, en effet, du socialisme. Si bien que la soirée, au lieu de se terminer à l'heure habituelle, c'est-à-dire vers minuit, se prolongea jusqu'à deux heures du matin.

Et ce fut un spectacle unique et inoubliable que de voir aux prises ces deux merveilleux causeurs, qui, tout un soir, firent assaut de charme, d'esprit et de courtoisie.

*
* *

On récitait rarement des vers devant le Maître. On n'a que faire, en effet, de porter de l'eau à la rivière. Il fallait avoir l'audace et la naïveté du bon Pelleport pour présenter un de ses amis, l'adosser

à la cheminée et prévenir Victor Hugo que le jeune poète allait lui dire des vers de sa façon. Les vers pour la plupart étaient beaux. Mais le souvenir de ceux du maître du logis leur portait tort.

Un jour, un poète ami de la maison, de retour d'Espagne, racontait qu'en entendant crier en station le mot : Ernani ! par l'employé du chemin de fer, il avait sauté à bas du train qui l'emportait pour s'égarer dans la campagne, à l'aventure.

Victor Hugo fut touché de cette spontanéité et, de fil en aiguille, le voyageur enthousiaste fut prié de dire des vers qu'il avait composés sous l'empire de ce souvenir.

Les voici :

Je viens de voyager en Espagne, contrée
Qu'à vingt ans nous avons presque tous adorée,
Où nous avons bâti les plus riants châteaux,
Où l'on se rend en rêve,en voiture,en bateaux.

Or, j'avais pris le train, chose assez prosaïque.
Six prêtres occupaient mon wagon, seul laïque
Dans ce cercle lugubre à mes goûts imposé
Je fus contre le sort d'abord indisposé.

Aussi, quand le sifflet de la locomotive
Me prévint de l'arrêt que la règle motive
Entendant l'employé qui criait : «Ernani» !
Je bondis sur mon siège au nom de ce banni.

C'était là qu'une voix de clartés constellée
Evoqua des héros sous leur pierre scellée,
Et qu'on peut retrouver, en explorant le sol,
Vos traces, ô Carlos, Hernani, doña Sol!

Je descendis, rempli des récits du poète :
Mille accords s'éveillaient dans mon âme muette
Et je croyais entendre au loin le son du cor
Appelant ces grands noms dans un vivant décor.

J'allai prendre une chambre à l'hôtel (c'est l'usage)
Avant de m'égarer dans ce grand paysage,
Et, m'étant déchargé d'un soin matériel,
J'ouvris dans l'infini les ailes d'Ariel.

Hernani ! c'est le roc, le sapin sur les cimes,
Le vieux château construit à des hauteurs sublimes,
Noir phare dominant de sombres océans
De verdures, de bois et de gouffres béants!

Je demeurai longtemps plongé dans mes pensées
Sans me préoccuper des heures avancées,
Et le soleil couchant tombant à l'horizon
Fit un nimbe de flamme à la vieille maison.

Le crépuscule vint et, du fond des vallées,
Montèrent tout à coup des notes désolées...
Quelque pâtre, peut-être, emmenant ses moutons...
Mais l'angoisse me prit et je dis : Ecoutons !...

Et bientôt, des rumeurs indistinctes, voilées,
Des fenêtres du burg qui s'étaient étoilées
Descendirent, et dans l'éclair de leur foyer,
Je crus apercevoir des groupes tournoyer.

C'était un rêve... Qui donc aurait sur ce faîte,
Choisi ce jour exprès pour donner une fête ?
Les ombres s'amassaient dans le vallon bruni.
Une voix en sortit, appelant : « Hernani » !

Je devins pâle, nul ne pouvait s'y méprendre ;
Il ne me fallut pas bien longtemps pour comprendre :
Le vieux don Ruy Gomez, sinistre en sa raideur,
Passait avec le pas glacé du Commandeur,

Et j'entendais au loin se dénouer le drame...
Déchirant le silence, un cri de cerf qui brame
S'éleva, car souvent sous l'étreinte du mal,
La voix de l'homme prend l'accent de l'animal...

Puis tout se tut. Au ciel des étoiles sans nombre
S'allumaient ; la montagne était couverte d'ombre ;
Un écho douloureux, seul, répétait encor
Le nom du grand proscrit et la plainte du cor.

Et j'admirais le don prodigieux, sublime,
Du génie à qui Dieu prête sa force intime
Et qui fait du désert et du gouffre sortir
Des voix qui jusque là n'osaient pas retentir.

Hernani, ce donjon aux altières tourelles
Où les vautours, jadis, mangeaient les tourterelles
A pour jamais une âme. — Elle lui survivra
Quand la dernière pierre au gouffre tombera.

C'est beaucoup de vers peut-être, mais nous avons voulu les garder car ils firent une grande impression sur le Maître. *Hernani* semblait être son œuvre préférée. Il serra la main du jeune poète en l'appelant : Mon cher fils ! »

*
* *

Victor Hugo considérait la musique comme un art inférieur, ce qui ne l'empêchait pas de vivre en parfait accord avec les compositeurs, ces rois de l'Harmonie. Il avait même tiré de sa *Notre-Dame de Paris* un opéra, *Esméralda*, dont un compositeur féminin d'un grand talent, Mlle Bertin, écrivit la partition, représentée à l'Académie nationale de musique, qui tenait alors ses assises rue Le Peletier.

L'œuvre eut peu de succès. La musique des vers de Hugo avait-elle porté tort aux inspirations musicales de Mlle Bertin — *similia similibus* — nous ne savons. Dans tous les cas, le Maître était resté en excellents termes avec nombre de compositeurs.

Quelque temps après le retour de Guernesey, l'un d'eux, Armand Gouzien, apporta au poète, en grand mystère, une bouteille, — qui devait être vénérable à en juger par l'épaisseur des voiles poussiéreux dont elle était revêtue — et déclara offrir un breuvage unique parfaitement introuvable.

La bouteille contenait, affirmait-il, du vin de Ténédos.

A ce nom qui évoquait la fameuse ville d'Asie où un aréopage décernait, chaque année, des prix à la Beauté, les convives se regardèrent en souriant.

Dans quelle cave extraordinairement pourvue Armand Gouzien avait-il déniché ce vin dont les effets devaient à coup sûr être magiques ?...

On déboucha en grande solennité le flacon poudreux ; il en coula une liqueur blonde, claire, pure comme la topaze, que tout le monde trouva exquise et sur laquelle le Maître improvisa ces vers, qui pouvaient remplacer au besoin un cachet d'authenticité, bien qu'ils n'eussent que le mérite de l'improvisation :

Ce grand vin du passé nous arrive, ô merveille !
De l'antiquité grecque imitons les leçons :
Pindare a commencé pour nous cette bouteille
Et nous la finissons !

*
* *

Le culte de l'idéal n'était pas exclusif chez Victor Hugo, qui pouvait passer pour un fort mangeur, peut-être en compensation des économies de sa jeunesse. Il aimait à rappeler l'époque critique où son père, le général Hugo, lui ayant supprimé sa pension pour lui apprendre à vivre, une côtelette de mouton lui faisait trois jours : le premier, il mangeait la graisse, le deuxième, la noix ; le troisième, il suçait l'os — et s'exerçait à la philosophie. Heureusement, le succès de ses premières poésies apporta un adoucissement à l'austérité de ce régime. On dînait donc fort bien dans la glorieuse maison de l'avenue « Victor Hugo » — nous la désignerons ainsi désormais — et le Maître, en se mettant à table, n'aurait pas manqué de porter la santé des dames, ce qui était assez désobligeant pour les représentants du sexe laid ; ceux-ci se vengeaient de cet oubli en portant à leur tour la santé du poète.

Un soir d'intimité, les convives réunis autour de la table hospitalière du Maître furent étonnés et charmés de voir arriver dans la salle à manger, qui semblait leur faire un écrin de velours, une marquise poudrée, en grand costume de gala et un marquis à rubans verts. On eut dit deux pastels de Latour descendus de leurs cadres. C'étaient les enfants de la maison qui allaient danser le menuet à la noce d'une de leurs amies. Le menuet était fort

à la mode à ce moment et il y avait dans les salons des « concours de révérences. »

On applaudit fort à ce gracieux retour vers le passé ; le poète était particulièrement charmé de sa petite-fille. Bien d'autres aussi.

Le mariage fut célébré avec un grand éclat, bien qu'il présentât quelques points singuliers.

La mariée, M[lle] Madeleine B. était la plus jolie du monde sous ses voiles virginaux, mais sa jeune mère était, certes, plus belle encore.

Le lendemain de la cérémonie nuptiale, comme cette belle-mère invraisemblable dînait chez Victor Hugo, elle trouva sous sa serviette un papier plié en quatre. C'était un madrigal, dont il ne nous appartient pas de citer l'auteur, mais que nous prenons la liberté de publier. Il ne s'adressait d'ailleurs à personne, sauf au jeune époux peut-être. Il disait ceci :

J'approuve ce jeune homme et le jalouse un peu,
Car je me sens épris de la même chimère
Et j'aurais épousé la fille — un ange bleu —
Rien que pour adorer la mère !

Ce madrigal divertit la « belle-maman », tout attristée du départ de son enfant ; tout le monde trouva ces vers très « dix-huitième siècle ». Cette opinion seule dénoncera l'auteur du quatrain. Ne chausse pas qui veut les souliers de Lauzun.

CHAPITRE II

UN DINER CHEZ VICTOR HUGO

Nous lisons dans la *Gazette de Hongrie*, journal publié en français à Budapesth, sous le patronage de l'Académie, le récit d'un dîner chez notre grand poète.

L'article, daté du 11 mars 1883, et signé par M. Auguste Diétrich est d'une si parfaite sincérité, d'une telle exactitude, qu'il nous transporte près de vingt ans plus tard, en plein salon de Victor Hugo.

Cette évocation du passé est si fidèle, si saisissante, que nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire les si fidèles impressions de M. Diétrich.

*
* *

« De tous les enthousiasmes qu'excitent les génies qui sont la gloire de ce monde, il n'y en a pas de plus ardent et aussi de plus légitime que celui que l'on éprouve pour les grands poètes. Ne sont-ils pas les éternels charmeurs de l'humanité, les voix tour à tour douces ou grandioses qui, à

toute heure, viennent bercer nos douleurs, apaiser nos tristesses, et qui, sur l'aile de l'idéal, nous enlèvent à la lourde réalité pour nous transporter dans les contrées bénies du rêve? Mais quand ces grands poètes sont en outre de grands citoyens, quand leur bouche, après avoir murmuré de gracieux chants d'amour et célébré tout ce qu'il y a de beau et de bon ici bas, entonne tout à coup l'hymne de haine contre la force triomphante, quand, ainsi que Victor Hugo, ils font succéder aux descriptions éblouissantes et féeriques des *Orientales* ou aux strophes paisiblement enchanteresses des *Feuilles d'Automne*, les puissants récits épiques de *La Légende des Siècles* et l'éclair vengeur des *Châtiments* et de *L'Année Terrible*, de combien l'enthousiasme ne s'accroît-il pas alors! et, après avoir lu et relu le poète, après s'être longuement abreuvé à la source fortifiante de ses vers, quel vif désir vous possède de connaître l'homme.

« Et si, quand on serait déjà bien heureux de l'entrevoir un instant à la dérobée, d'entendre le son de sa voix, un poète comme Victor Hugo nous convie tout d'abord à sa table, ainsi que cela est arrivé un jour à celui qui écrit ces lignes, quelle joie mêlée d'émotion ne ressent-on pas alors !

« Au jour et à l'heure convenus, on pénètre dans cet hôtel de l'avenue Victor-Hugo où le poète est allé chercher l'air, le soleil, le jardin avec les fleurs qui lui manquaient dans sa demeure de la rue de Clichy.

« On se présente un peu timidement. C'est bien naturel, car c'est la prérogative du génie de rayonner sur ceux qui s'approchent de lui et de les éblouir de sa clarté. Henri Heine, abordant le vieux Goëthe, oublia net le discours qu'il avait laborieusement préparé et ne sut lui dire qu'une chose : « Que les pommiers étaient en fleurs sur « la route de Weimar » ; Grillparzer, dans la même circonstance, ne trouva pas une parole et éclata soudain en larmes. Victor Hugo est de ceux dont la vue est faite pour produire un effet analogue. Mais il n'est pas encore là au moment où nous arrivons; il n'a pas achevé sa lourde tâche quotidienne, et nous employons les quelques minutes qui nous séparent de son entrée à essayer de reprendre cœur et de faire bonne contenance.

« L'heure sonne : le poète apparaît ; il s'avance vers vous la main largement tendue, vous saluant d'un de ces mots aimables dont personne n'a comme lui le secret : car, chez l'auteur des *Misérables*, l'esprit est aussi charmant que le génie est sublime. Puis, on se rassied et chacun se remet à causer librement, à moins qu'on ne préfère écouter le Maître.

« Que dire de la conversation de Victor Hugo ? Elle revêt tous les tons, depuis les plus simples jusqu'aux plus élevés : anecdotes, récits, jugements, tout s'y succède avec une facilité, un entrain, un charme, dont il est impossible de donner l'idée à qui ne l'a pas entendue. Elle pétille d'esprit, d'humour, de saillies imprévues, quoiqu'on

ait parfois, nous ne savons en vérité sur quel fondement, refusé la note spirituelle au poète. Mais à quoi bon insister sur ce point? Jehan Frollo, Don César de Bazan, Gavroche, le sergent Radoub et une foule d'autres personnages créés par son imagination ne démentent-ils pas de la façon la plus formelle cette assertion fausse de parti pris ?

« Que de vers on pourrait citer des *Châtiments*, des *Contemplations*, de *La Légende des Siècles*, de *L'Année Terrible*, où l'esprit s'élève à des proportions vraiment homériques! Certes, ce n'est pas l'esprit d'un élégant du boulevard des Italiens; c'est celui d'un géant. La conversation du grand poète a pour marques distinctives une gaieté robuste et saine, bien facile à concevoir chez le prodigieux travailleur qui doit être satisfait de son œuvre, puisque, depuis plus de soixante ans, il n'a pas perdu une seule de ses journées et surtout et avant tout, une sincérité, un naturel exquis : Victor Hugo ne cherche en rien l'effet, il se laisse aller aux hasards de la causerie avec une véritable bonhomie, et c'est tout au plus si, à certains moments, une expression plus hardie, une épithète plus imagée, trahissent la griffe du lion et rappellent le puissant dompteur de mots qui, arrachant aux mains des pseudo-classiques de l'école de Delille et de Parseval-Grandmaison, la pauvre langue française devenue énervée et exsangue, a fait d'elle ce que Dante avait fait de l'italien, une langue propre à inspirer toutes

les pensées, tous les sentiments, toutes les sensations.

« On reste suspendu aux lèvres du poète, et pendant qu'il parle, on le contemple. Mais qui ne connaît, même à l'étranger, ce front d'une hauteur extraordinaire, un des plus vastes réservoirs d'idées qui aient jamais existé. Qui ne connaît cet œil d'une intensité de vie inouïe, tantôt doux et attendri, tantôt fulgurant, selon qu'il s'abaisse sur les faibles, les humbles, les blessés du combat de la vie, ou qu'il pénètre comme un poignard dans la conscience des criminels et des bourreaux ? Et cette barbe, et ces cheveux blancs, drus et droits? Toute cette physionomie, enfin, qui porte au suprême degré la marque du génie et de la bonté. La photographie, la gravure, le dessin, ont reproduit ses traits sous toutes les formes, et bientôt une statue érigée au poète de son vivant (1), les fixera à jamais, en caractères d'airain, dans la mémoire des générations. Aucune figure n'est plus populaire que celle de Victor Hugo, aucune n'est plus aimée du grand peuple de Paris.

« La vigueur physique du poète est prodigieuse, et si l'histoire n'avait noté son âge, jamais on ne croirait avoir en face de soi un octogénaire. Le visage coloré, les épaules robustes, comme il sied à un Atlas intellectuel, travaillant dix heures par jour, mangeant avec appétit, dormant bien,

(1) Il était fortement question de l'érection de la statue du Maître à l'époque où cet article fut écrit.

il est plus jeune que les jeunes, et, à voir ainsi ce grand vieillard héroïque né avec le siècle, on peut lui prédire qu'il le remplira tout entier de sa gloire, et que, comme Titien, par exemple, ce n'est qu'à cent ans — ou plus — qu'il se reposera de ses travaux.

« A table, la gaieté redouble, le bruit des voix s'entrechoque, et la voix sonore et vibrante du Maître n'est pas la dernière à se faire entendre. Il est content d'avoir, ce jour-là comme les autres, rempli sa tâche, content de se trouver au milieu de ses amis de la veille ou d'amis nouveaux qui éprouvent pour lui la même admiration respectueuse et qu'il a bien voulu recevoir à sa table hospitalière. Aussi, quelle bienveillante attention il prête aux moindres propos du plus modeste ou du plus jeune de ses convives, pour peu qu'il lui sente au cœur une certaine flamme enthousiaste pour le beau et le juste, flamme que ses œuvres, mieux qu'aucune autre, sont de nature à faire naître et a entretenir.

« Aussi, nulle gène, nulle contrainte : on se sent tout de suite chez soi et, rassuré par l'accueil affectueux du poète, le nouveau convive lui-même, si ému qu'il ait pu être jusque là, ne tarde pas à entrer en conversation avec lui. Si l'on n'est pas trop éloigné encore — du moins par le souvenir — des années maussades et desséchantes du collège, on lui raconte, entre autres choses, qu'on s'y est fait punir plus d'une fois pour avoir lu, en dépit de la défense expresse et souvent réitérée du pro-

fesseur, au lieu du « classique » Boileau, un volume quelconque de Victor Hugo, cet « affreux romantique », et Victor Hugo rit de bon cœur ; il vous remercie d'avoir ainsi souffert pour sa cause et pour celle de l'art libre, et ce jour-là, en particulier, on se trouve amplement dédommagé des persécutions que des pédants étroits et entêtés vous ont fait subir dans votre jeunesse, sous prétexte de vous instruire.

« Ce grand poète, toujours occupé de pensées si hautes, ce Titan qui, sur son rocher de Guernesey, a tant de fois dialogué avec la mer et avec les dieux, ce justicier, qui a brisé tant de vaines idoles et livré un si rude combat aux superstitions et aux abus de toutes sortes, est chez lui, dans la conversation, l'homme le plus simple, le plus communicatif. Nulle pose, nulle inégalité d'humeur, comme cela arrive parfois aux hommes de génie, comme c'était, par exemple, le cas pour Gœthe qui, au dire de ceux qui l'ont fréquenté, passait en un moment de la gaieté à la tristesse, de l'amabilité la plus empressée à une froideur peu explicable et qui avait, en un mot, tous les caprices d'une jolie femme. Car, grand poète et jolie femme, ne sont-ce pas là, en effet, les deux êtres qui ont le plus le droit de commander en maîtres à ceux qui les approchent et de leur imposer leur bon vouloir? Mais, Victor Hugo, loin d'abuser de ce droit, n'en use à aucun degré, et toujours il reste l'homme le plus simple, le plus gracieux, le plus sympathique que l'on puisse imaginer.

« C'est qu'il est absolument sincère, en tout et partout : dans ses œuvres, quand il plaide pour les faibles contre les forts, pour les opprimés contre les oppresseurs, qu'il lutte contre toutes les entraves arbitraires qui paralysent la marche en avant de l'humanité et contre toutes les barbaries qui la déshonorent ; au Sénat, quand il défend à la tribune et par son bulletin de vote, les principes qu'il a affirmés dans ses écrits, et que sa voix puissante y fait entendre des paroles de conciliation et d'apaisement. Aussi, sans rechercher ici si Victor Hugo n'aurait pas mieux fait de consacrer uniquement à l'art les douze dernières années qu'il a accordées à la politique — trouvons-nous qu'il a eu raison de se faire élire sénateur. Quoi que puissent en penser, en effet, les théoriciens timides qui n'admettent pas qu'un poète descende dans l'arène politique, il nous semble indispensable, au contraire, que, à une époque comme la nôtre, où la question politique est le battement de cœur même des nations, toute assemblée élue fasse entendre de temps en temps, à côté de la voix trop souvent discordante des simples hommes d'affaires, une voix plus haute, plus harmonieuse, qui domine la leur et qui leur rappelle qu'à côté et au-dessus des intérêts transitoires de l'heure présente, il y a des principes éternels, résultant de la condition même de l'humanité, dont l'application pratique peut seule améliorer le sort des peuples et les conduire, peu à peu, au port du bonheur aspiré. On ne peut, au-

jourd'hui pas plus se passer de politique que de pain — ou plutôt c'est l'étude du problème politique qui aide à procurer aux nations le pain — et le reste. Et, dans l'étude de ce problème, Victor Hugo s'est affirmé plus d'une fois — en dépit des railleries de ses adversaires — comme un bon mathématicien.



« C'est pour accomplir jusqu'au bout sa tâche que le grand écrivain se couche tard, se lève de grand matin et travaille tant qu'il peut. Il a sur le chantier de nombreux ouvrages encore : vers, prose, drames, romans, une vingtaine de volumes dont plusieurs absolument terminés. Après *les Quatre Vents de l'Esprit*, ce dernier et magnifique produit de son génie, paraîtront successivement *Toute la Lyre*, *Les Années funestes*, suite logique des *Châtiments* et un drame en vers : *Les Jumeaux*. Quant aux œuvres inachevées, l'auteur y ajoute chaque jour quelques pages pour la gloire de sa bien aimée France, pour la joie de l'humanité.

« Nous avons la conviction qu'il mènera toutes ces œuvres à terme et que la nature accordera une existence d'une longueur exceptionnelle à son plus puissant et plus magnifique interprète vivant.

« Tandis qu'on se livre à part soi à une foule de remarques et de réflexions de ce genre, le dîner prend fin et l'on va poursuivre au salon la conver-

sation engagée à table. Victor Hugo, toujours d'aussi belle humeur, continue à causer avec vous à moins qu'on ne lui demande — et c'est là une curiosité assez légitime — des récits de sa vie littéraire ou de sa vie d'exil. Il se prête de bonne grâce à votre désir, en souriant, d'un ton plein de bonhomie qui n'exclut pas, à l'occasion, un trait d'esprit contre ses adversaires ; mais le lion ne daigne pas écraser un ennemi abattu, et le trait chez lui n'est qu'un éclair.

« *Non ragioniam di loro, ma guarda e passa*, comme dit Dante de certains damnés.

« Quelles histoires variées, intéressantes, tour à tour sérieuses ou humoristiques, défilent alors devant vous ! Victor Hugo se rappelle tout, les noms, les dates, les moindres incidents, et son récit y gagne singulièrement en netteté et en couleur.

« Pour nous, c'est avec un vif plaisir que nous avons assisté en imagination à la bataille d'Hernani, si bien narrée par son général en chef, et nous avons ri d'un franc rire en écoutant la curieuse odyssée, qui mérite de devenir légendaire, de

La bouteille d'où sortit
Napoléon le Petit (1).

« A côté de ces anecdotes, instructives ou divertissantes, quel récit poignant, par exemple, que celui des démarches du poète pour sauver Bar-

(1). Richard Lesclide l'a contée depuis avec un brio infini dans *Les Propos de table de Victor Hugo*.

bès condamné à mort, et qui devait être exécuté le lendemain matin ; des difficultés qu'il éprouva à pénétrer à une heure avancée de la nuit, auprès de Louis-Philippe endormi ; de son entretien avec le roi, mal éveillé encore ; enfin, de la façon noble et chevaleresque dont celui-ci lui accorda la grâce du condamné, grâce « qu'il ne lui restait plus qu'à obtenir de ses ministres », ajoutait-il dans le billet où il faisait part à Victor Hugo de cette heureuse nouvelle, et que le poète, qui a la mémoire du cœur, a conservé. C'est là de l'histoire non figée, non morte, mais que l'on voit au contraire, sortir vivante et vibrante des lèvres du grand témoin qui y a joué son rôle.



« Au cours de ces divers récits, et tout en continuant à suivre les paroles du poète, on passe en revue les visiteurs qui ont fait successivement leur entrée dans le salon, ou les hôtes qui se trouvaient à table avec vous, et dont bon nombre sont venus se ranger autour du sopha sur lequel se repose habituellement le maître du logis.

« C'est Louis Blanc (1) toujours jeune et ardent, qui entame avec Victor Hugo une discussion amicale, mais vigoureuse et serrée, au sujet de Jean-Jacques Rousseau, dont il se déclare le champion,

(1) Cet article ayant été écrit quelque temps avant la mort de MM. Louis Blanc et Gambetta, ces deux hommes illustres à des titres divers, nous avons cru préférable de ne rien retrancher du texte de l'auteur. (*N. d. l. R*).

tandis que Hugo énumère, avec une éloquence émue, les raisons qui l'incitent à prendre, avant tout, fait et cause pour Voltaire ; c'est Gambetta, qui affirme hautement sa confiance dans les destinées républicaines de la France, tandis que son ami, Emilio Castelar, l'ancien président de la République espagnole, qui a profité d'une courte excursion à Paris pour venir saluer Victor Hugo, parle en expressions imagées et poétiques, avec un accent un peu guttural, de la fédération républicaine des races latines, moyen certain de tenir en échec l'ambition militaire des races du Nord ; c'est Ernest Renan, aimable, expansif, persuasif, qui juge les hommes et les choses avec la haute autorité d'un érudit et d'un penseur de premier ordre ; c'est Leconte de Lisle et Théodore de Banville, deux poètes de large envergure, deux Maîtres aussi ; c'est Emile Augier, spirituel et mordant, dont la physionomie et la conversation rappellent le vrai gaulois ; c'est, — ou plutôt, hélas! c'étaient Gustave Flaubert et Paul de Saint-Victor, morts si brusquement avant l'âge, le premier, sorte de colosse à la physionomie étrange et au regard profond, le père du roman réaliste moderne et l'auteur d'un immortel chef-d'œuvre; le second, imagier de lettres, au style rutilant et superbe aussi chaud de ton et de couleur que les tableaux des peintres vénitiens de la Renaissance, — froid et un peu compassé dans son attitude ; c'est Jules Claretie, gracieux, charmant, plein de douceur, dont l'œil pourtant s'enflamme quand il parle de cette

Révolution française qu'il connaît si bien, qu'il étudie sans cesse et sur laquelle il a plus d'une information importante à nous communiquer, plus d'un beau livre à nous donner encore ; c'est Alphonse Daudet, petit, nerveux, avec sa tête romantique qui fait se détourner bien des têtes de femmes ; c'est José-Maria de Hérédia, le poète lapidaire des *Trophées ;* c'est Mario Proth, esprit original, verveux, dont le style, aussi bien que le langage est d'un parfait humoriste, et qui prend feu au seul mot de liberté, qu'il s'agisse de la liberté de l'art ou de la liberté politique ; c'est Ernest Manuel, le robuste historien de *Marie Tudor*, de *Saint-Just*, de *Robespierre*, convaincu et éloquent qui, dans ses livres, comme au sein du conseil municipal de Paris, dont il est membre, ne cesse de combattre les mensonges et les abus de toutes sortes ; c'est Edmond Thiaudière, un excellent esprit, un écrivain sérieux et ferme, ancien directeur de la *Revue des Idées nouvelles*, qui aujourd'hui paraît vouloir se consacrer exclusivement au roman, et qui, sur ce terrain a remporté dans ces derniers temps deux incontestables succès ; c'est Léon Richer, l'infatigable défenseur des droits de la femme, *l'ami des femmes*, comme le nomment les partisans de ses idées, un apôtre renforcé d'un tribun ; c'est Richard Lesclide, un des familiers de la maison, le secrétaire bénévole et « par admiration » de Victor Hugo, dont la conversation brillante et facile révèle un tempérament de lettré et d'artiste de fine race ; ce sont, enfin, les

anciens et intimes amis du poète, dont plusieurs ont partagé volontairement son exil, Paul Meurice, Auguste Vacquerie, l'éminent directeur du *Rappel*, son neveu, Ernest Lefèvre, député de Paris, Edouard Lockroy, le député populaire qui a resserré ses liens avec Victor Hugo en épousant la bru de celui-ci, tous vaillants publicistes, indomptables lutteurs qui, le combat du jour terminé, se hâtent d'en secouer la poussière pour apparaître, aimables et souriants dans le salon de leur illustre ami.

« Il y a là aussi, et en grand nombre, des *jeunes*, dont quelques-uns déjà célèbres, presque tous connus : Catulle Mendès, Albert Mérat, Léon Valade, Ernest d'Hervilly, Emile Blémont, Gustave Rivet, Paul Foucher, Pierre Elzéar, Maurice Talmeyr, Paul Delair, Henry Houssaye, bien d'autres encore, tous ardents et nobles jeunes hommes qui ont au cœur le double amour de l'art et de la liberté.

« Et chacun cause à son aise, suivant le hasard des rencontres, avec une entière indépendance d'idées et de langage. On oublie ainsi les heures, jusqu'à ce qu'un regard jeté machinalement sur la pendule vous avertisse que le temps a marché et que le moment est venu de vous retirer. Victor Hugo, plus dispos que jamais, vous serre une dernière fois la main, et, au départ comme à l'arrivée, il trouve un mot gracieux à vous adresser. Quelques instants après, on traverse les rues, déjà moins bruyantes, de Paris, les boulevards qui de-

viennent peu à peu déserts, et les phrases ailées du poète chantent dans votre mémoire. On le remercie intérieurement de son accueil ; on est heureux de voir que l'idée qu'on s'était faite de lui en le lisant était juste, que l'homme et l'écrivain sont chez lui, indissolublement unis, qu'on n'a pas affaire à un simple homme de lettres, si admirablement doué qu'il puisse être, mais à un héraut de l'humanité ; on s'est élevé un moment, dans une soirée passée en si illustre compagnie, au-dessus des chétives misères, des préjugés mesquins, des amours et des haines puériles et rapetissantes, dont est faite la trame de la vie ordinaire; on a puisé en voyant et en écoutant ce grand homme, en causant avec lui, en sentant sa main presser la vôtre, plus de vigueur pour le travail, un élan nouveau vers le Beau et le Bien, une force morale accrue et, appliquant au grand poète français le mot de John Coleridge sur Wordsworth, on répète : « Je suis devenu plus sage et meilleur pour avoir connu Victor Hugo dans ma jeunesse et avoir lu ses œuvres toute ma vie ».

Ceci est plus qu'un article, c'est un document. Cette résurrection intense de la maison du poète frappera tous ceux — et ils sont nombreux encore, qui l'ont connue.

Ces lignes, d'une vérité scrupuleuse et qu'on croirait écrites d'hier méritaient les honneurs d'une reproduction. Nous sommes heureux de les tirer de l'oubli.

CHAPITRE III

LES DERNIÈRES AMOURS DE VICTOR HUGO

Nous avons dit que le Maître était un mangeur d'un superbe appétit. Ce vieillard de quatre-vingt trois ans qui, un mois avant sa mort, broyait à belles dents des oranges, pulpe et peau, à la façon triomphante du moine Amador croquant des noix grollières, et qui avait conservé ses cheveux épais et drus et toutes ses dents, solides et blanches, était vraiment un privilégié.

Il devait jusqu'au bout faire l'étonnement du monde.

Victor Hugo avait été dans sa jeunesse et jusque dans un âge très avancé, un robuste amoureux. Sa force physique ne le cédait en rien à sa force morale. Nous donnerons quelque idée de l'homme en répétant une confidence qu'il aimait à faire à ses amis, dans une intimité stricte et souriante. Le Maître leur disait que dans sa nuit nuptiale — et il se maria ne connaissant, comme sa fiancée elle-même, que le côté psychique de l'amour, — il avait sacrifié aux neuf muses sur l'autel conjugal!...

Pour atténuer l'égoïsme d'un tel aveu, disons

simplement que les jeunes époux s'adoraient et s'attendaient depuis longtemps.

Le sang viril des vieux Gaulois coulait chaud et vermeil, dans les veines du poète. Comme Antée, il puisait de nouvelles forces en touchant la terre : chaque contact l'envoyait rebondir plus haut dans les étoiles. Et Dieu sait les mots cruels que lui valut ce don d'éternelle jeunesse ! Mme Drouet reprochait amèrement à son ami de ne pas savoir vieillir, — comme si elle avait ignoré qu'il fût immortel! Le Maître convenait de tout ce qu'on voulait, promettait de s'amender, se déclarait prêt à revenir à la vertu, le jurait au besoin, — mais gardait dans son for intérieur la certitude de mourir impénitent.

Toutes les fleurs attiraient ce papillon qui, étant donné l'encombrement de sa vie publique et la surveillance étroite de sa vieille amie, ne pouvait guère se poser que sur les corolles à la portée de sa main. Et sans être de cette catégorie d'hommes que les Latins désignaient par le mot *ancillarius*, Victor Hugo eût préféré courtiser ses servantes que de renoncer à ses habitudes de galanterie.

Aussi, quelle joie quand, au bras d'un ami — et il y avait un jeune poète, déjà célèbre, à qui Mme Drouet le confiait volontiers — le vieux Maître, avec l'ardeur d'un collégien en maraude, pouvait courir à son aise les ruelles galantes de Paris!

Mais aussi quelle séduction l'irrésistible vieillard

n'exerçait-il pas sur les femmes que captivaient le charme de sa parole et sa distinction innée ! Et son appétence d'amour était si forte qu'à l'époque de son départ en coup de vent pour les îles de la Manche, quatre jeunes personnes occupaient les rêves du poète septuagénaire : Joséphine B — passion qui semble être restée dans les nuages du platonisme, — Ernestine T., Eugénie L., — et la dame du quai de la Tournelle, une jeune femme que nous désignerons seulement par son prénom. On la nommait Blanche. Elle distança de loin ses rivales et laissa sur Victor Hugo l'empreinte la plus sérieuse.

Blanche paraît avoir été la dernière fleur cueillie par le poète. Elle fut, dans tous les cas, sa dernière passion.

Victor Hugo avait connu la jeune personne au service de Mme Drouet. Elle avait alors une vingtaine d'années. Brune, de taille moyenne, élancée, bien prise, douée d'un physique agréable et ayant reçu une éducation au-dessus de sa condition, la jeune fille avait fait sur le vieillard une certaine impression.

De son côté, elle s'était éprise du poète dans ses œuvres. Ce qu'elle aimait en lui, c'étaient tous ses héros, qui parlaient au cœur des ingénues un si éloquent langage d'amour.

Le tendre sentiment qui poussait l'un vers l'autre l'illustre écrivain et son humble admiratrice avait donc pris naissance aux meilleures, aux plus enivrantes sources de l'idéal.

On juge sur quel terrain brûlant, dès longtemps

préparé, tombèrent les paroles émues de Victor Hugo quand il interrogea sur son état d'âme la camériste de sa vieille amie.

Avec sa science de la vie et du cœur humain, il s'était vite aperçu du trouble que la jeune fille éprouvait en sa présence. De là à deviner les causes de ce trouble, il n'y avait pas loin.

Blanche aima passionnément le poète ; elle l'aima de toute la distance qui les séparait, et nous y insistons pour sauver le souvenir de cet amour disproportionné de l'accusation de vénalité dont on essaya de le flétrir.

Avaient-ils des âmes vénales, les hommes qu'une insurmontable émotion faisait s'évanouir en plein salon à la seule vue de leur dieu ? Nous en pourrions citer un que l'on dut emporter, un superbe garçon de vingt-cinq ans, brun comme la nuit, aux yeux magnifiques, qui eut devant le Maître des nerfs de femme.

Après cela, peut-on s'étonner de l'impression que ce poète, aux pieds de qui des hommes défaillaient, put faire sur le cœur vierge d'une jeune fille romanesque.

Elle devait payer cher son égarement, d'ailleurs.

Mme Drouet, avec une perspicacité qu'aiguillonnait encore la jalousie, ne fut pas longue à voir clair dans le jeu des amoureux.

Blanche fut brutalement congédiée, et le coupable dut affronter la plus épouvantable des tempêtes. Mais il en avait vu bien d'autres, depuis la journée terrible où sa tête, mise à prix par

l'homme du 2 Décembre, avait été sauvée par l'héroïsme désespéré de Mme Drouet!...

Victor Hugo installa sa nouvelle amie quai de la Tournelle où, pendant longtemps, il alla la voir très régulièrement. Blanche, follement éprise, vivait en plein ciel. Mais tout se paie. Le bonheur absolu n'est pas de ce monde et elle en avait eu sa part. Ne fut-elle pas, en quelque sorte, une privilégiée?... Ce que l'on redoutait arriva. Malgré les précautions du poète et le mystère dont sa jeune maîtresse s'entourait, Mme Drouet finit par être instruite des entrevues du quai de la Tournelle. Elle exigea une rupture définitive et fit à Victor Hugo un intérieur infernal tant qu'il ne se fut pas soumis. Elle était femme à ne reculer devant aucun moyen pour le ressaisir.

Pour parer aux éventualités de la situation, Victor Hugo fit porter quelques milliers de francs à son amie, qui les refusa. Il la revit, lui expliqua qu'il fallait laisser passer ce nouvel orage et qu'il était indispensable qu'ils fussent quelque temps sans se revoir.

Sous le charme de la parole aimée, Blanche promit tout ce que le Maître voulut, — quitte à se révolter ensuite.

Il lui fit acheter un petit fonds de commerce pour la distraire et lui assurer une vie tranquille et indépendante. Cette combinaison ne faisait pas encore l'affaire de la jeune femme qui ne voulait de son amant que lui-même.

Une question adroite eut raison de sa tenacité :

Victor Hugo n'était pas de ces hommes qu'on pouvait entourer d'un amour égoïste. L'aimait-elle pour elle-même, ou pour lui ?...

La réponse n'était pas douteuse. On fit comprendre à la pauvre fille que la plus grande preuve d'affection qu'elle pût donner au Maître, — celle à laquelle il tenait le plus, c'était qu'elle se conformât à sa volonté. On lui représenta les difficultés et les tiraillements de sa vie, combien il s'appartenait peu, lui qui appartenait à tous, combien les crises qui bouleversaient son intérieur le fatiguaient et lui rendaient pénible son labeur intellectuel. Devant ces raisons impérieuses, elle promit d'être résignée, en attendant le retour de jours meilleurs.

Mais le temps passe vite. Blanche ne voyait pas revenir l'ami qu'elle chérissait. Elle s'ennuya. On lui conseilla de se marier. Et, le cœur rongé de chagrin, n'espérant plus revoir celui qu'un tourbillon de gloire emportait toujours plus haut, sentant s'augmenter chaque jour la distance qui la séparait du poète, cantonné sur ses sommets, elle accorda sa main au premier soupirant qui se présenta. Elle avait eu la loyauté de confier à son fiancé le secret de sa vie. Elle se mariait par désœuvrement, pour mettre un terme à sa solitude, pour s'appuyer sur quelqu'un qui lui donnât un peu d'affection et lui fît reprendre courage.

Malheureusement pour elle, le mari qu'elle accepta était un être sans délicatesse, que le contraste lui rendit bientôt plus odieux encore.

Ce joli monsieur abusa des confidences de sa femme, lui mangea son argent, et chercha par la suite à faire chanter le poète !...

Bien qu'un enfant fût né de cette union néfaste, Blanche fut prise d'un découragement profond. Elle laissa son ménage et son commerce aller à l'abandon et quitta ce mari indigne. Toute à son ancien rêve, elle se rapprocha des amis du Maître. Nous la vîmes quelquefois au musée des Moulages du Louvre, où elle venait chercher près de Richard Lesclide de douces paroles et des nouvelles du charmeur qu'elle n'avait pas cessé d'aimer. Et avec quelle avidité elle écoutait parler de *Lui !* Son visage grave s'animait un moment, puis elle retombait dans son abattement ou pleurait à chaudes larmes.

Et qui eût osé dire que cette douleur n'était pas sincère!... M. Meurice était également doux pour la pauvre affligée, qui venait errer avenue Victor-Hugo, où on la rencontrait croisant devant la maison du poète. Elle faisait de longues stations sur le trottoir en face de son hôtel, guettant sa sortie, cherchant à l'apercevoir. Un jour, Mme Drouet reconnut son ancienne femme de chambre. Elle entra dans une furieuse colère dont le Maître fit les frais. Lui, se demandait quelle mouche venait de piquer sa compagne, car elle avait trop d'expérience pour lui dire le motif de son emportement. Elle préféra chercher au poète une mauvaise querelle, quitte à lui faire ensuite mille protestations d'attachement.

Vers la fin de l'été de 1880, Victor Hugo, pris d'une grande paresse cérébrale, alla passer un mois chez son ami Paul Meurice, à Veules. Il avait mis au point et publié successivement depuis son retour de Guernesey, *La Pitié suprême*, (1879), *Religions et religion* (avril 1880), et *L'Ane*, qui était en cours d'impression et allait paraître en octobre.

Ce mois de tranquillité, d'air salin et de solitude lui fit grand bien.

A peine était-il de retour à Paris que Blanche recommençait son pèlerinage à l'avenue Victor Hugo.

Mais elle ne put entrevoir son ami qu'à de très rares intervalles, aux jours d'anniversaire comme celui du 27 février 1881 où, perdue dans la foule qui, du matin au soir, envahit comme une marée humaine, l'avenue Victor-Hugo, la changeant en voie triomphale, elle revit le poète tel qu'il était apparu dans sa vie : moins homme que dieu.

Après la mort de Mme Drouet, événement qu'elle envisageait comme une délivrance pour le Maître, et qui lui causa, on s'en doute, une joie folle, la jeune femme revint faire de longues pauses devant la maison de son glorieux ami.

Espérait-elle que Victor Hugo, enfin affranchi du joug qui pesait sur sa vie, allait lui revenir?...

Mais le passé était loin!... Néanmoins, les allées et venues de Blanche étaient tenues secrètes et jamais son nom ne fut prononcé devant le Maître.

Peu à peu, la pauvre femme jugeant la partie

définitivement perdue, se lassa d'attendre. Sa disparition fut complète.

Qu'est devenue la créature douloureuse qui fut le dernier rayon d'amour de l'immortel grand homme?...

CHAPITRE IV

LE CINQUANTENAIRE D'HERNANI

BUG-JARGAL. — CLAUDE GUEUX.

Le 25 février fut pour Victor Hugo la journée sensationnelle de l'année 1880. L'élite des artistes français, réunie à la Comédie-Française, y fêta, avec une solennité unique dans les annales théâtrales, « les noces d'or de Victor Hugo avec la gloire. »

On célébrait, en effet, pour l'anniversaire du poète le cinquantenaire d'*Hernani*, son chef-d'œuvre préféré, joué pour la première fois sur la même scène illustre le 25 février 1830.

On sait le beau tapage que fit alors le magnifique drame. *Marion Delorme* ayant été interdite par Charles X, *Hernani* fut la première des œuvres de Hugo qui vit le feu de la rampe.

L'interdiction de *Marion Delorme* et les démêlés du poète avec la censure au sujet d'*Hernani* firent à cette œuvre une telle publicité que les moindres places s'arrachèrent à prix d'or le jour de la première représentation. On s'attendait à de bruyantes manifestations dans la salle et l'on tenait à voir les choses de près. Assister à cette

première révolutionnaire devint la préoccupation du « Tout-Paris » artiste et mondain.

Comme il s'agissait moins encore de jouer un drame fameux que de gagner une bataille, — la grande bataille du romantisme, — Victor Hugo, qui se souciait peu de remporter un demi-succès, commença par refuser « la claque », au grand effroi de ses interprètes. Les applaudisseurs tarifés répugnaient à la fierté du poète, dont le génie pouvait se passer de tels auxiliaires.

C'est alors qu'on vit cette chose unique : la jeunesse intellectuelle, éprise d'art et de liberté, venir s'offrir pour remplacer les claqueurs officiels de la maison de Molière.

Gérard de Nerval, le fougueux poète, se chargea de recruter le bataillon sacré par qui Victor Hugo devait sortir vainqueur de l'assaut livré à la routine, au lieu commun, au faux goût et aux préjugés. Il choisit avec soin ses « chefs de tribus », dont les principaux avaient nom de Balzac, Berlioz, Pétrus Borel, Auguste Maquet, etc. etc. qui devaient enrégimenter la jeunesse pensante et vibrante.

Le premier et le plus ardent de ces « chefs de file » fut certainement Théophile Gautier qui, dans toute la fougue de ses dix-neuf ans, cherchait sa voie et rêvait de combattre l'*hydre du perruquinisme*.

Le futur auteur du *Roman de la Momie* s'occupait alors de peinture et devait peu après briser son pinceau pour en faire une plume étincelante.

ayant au bec toutes les couleurs d'une palette magique. Il se dévoua de toute son âme à la noble cause.

Il fit plus : il arbora pour aller au feu une armure de sa façon dont la pièce principale fut le fameux gilet de satin rouge, de coupe insolite, qui fit pousser aux poncifs de si beaux hurlements.

Et, comme le tailleur de Gautier se demandait, ahuri rien que d'entendre la description du costume fantastique que lui commandait son étrange client, si celui-ci n'était pas devenu fou :

— Ces bœufs, dit Théophile Gautier, verront du rouge et entendront des vers de Hugo !

Et il détailla gravement au pauvre homme interloqué les autres parties de l'habillement qu'il rêvait de revêtir : un pantalon vert pâle avec bande de velours noir sur la couture; un habit noir à revers de velours largement renversés, et, brochant sur le tout, un ample pardessus gris-perle doublé de satin vert pâle. Comme cravate, un ruban de moire enserrant le cou.

Devant cet attirail de combat, les classiques n'auraient qu'à se bien tenir!...

Il fallait avoir l'heureux âge, la tête léonine et l'élégante prestance du futur poète d'*Emaux et Camées* pour n'être pas grotesque sous cet affublement excentrique et chatoyant. Les autres défenseurs d'*Hernani*, rendons à Gautier cette justice, étaient vêtus de façon presque aussi extravagante que leur chef. C'étaient les « Jeunes France » prêts à tous les chambardements.

Ah! le beau vacarme, et l'inoubliable soirée de tempête où les classiques furent conspués de la belle façon!

Partisans et adversaires de l'école naissante montraient une égale passion. Mais le tumulte avait des accalmies où les tapageurs reprenaient haleine, et l'on pouvait saisir au vol des lambeaux de conversations. Ainsi, raconte Dumas, quand Hernani crie à Ruy Gomez, confiant Doña Sol, qu'il va épouser, à Don Carlos : « Vieillard stupide, il l'aime! » un parfait classique, M. Parseval de Grandmaison, qui avait l'oreille dure, comprit : « *Vieil as de pique*, il l'aime! »

— Ah! cette fois, c'est vraiment trop fort! gémit-il, indigné.

— Que dites-vous? riposta un voisin de stalle qui, dans le tapage renaissant, n'avait entendu que l'interruption de l'académicien.

— Je dis qu'il n'est pas permis d'appeler un vieillard respectable comme l'est Ruy Gomez de Silva, *vieil as de pique !*

— Il en a le droit, monsieur! les cartes étaient inventées. Les cartes ont été inventées sous Charles VI, monsieur l'académicien. Si vous ne savez pas cela, je vous l'apprends, moi... bravo pour le : vieil as de pique!... bravo, Hugo!...

Et le tumulte reprenait, surtout aux fauteuils, envahis par l'Académie et par les conservateurs des antiques traditions. L'orchestre était littéralement pavé de crânes, et tous ces crânes s'agitaient, protestaient et sifflaient avec acharnement,

— ce qui leur valut ce rappel à l'ordre, jeté d'une avant-scène par le jeune duc de Saxe-Cobourg-Gotha :

— A la guillotine, les genoux !...

Le mot eut du succès. Les « genoux » rappelés à la pudeur, gardèrent un moment le silence, puis le vacarme recommença de plus belle. Finalement, les romantiques restèrent maîtres du champ de bataille. La nouvelle école avait vaincu. Quand le nom de son chef glorieux fut proclamé à la fin de la représentation, l'enthousiasme du public fut tel qu'il couvrit les huées et les bordées des sifflets académiques.

Etait-ce en raison de tous ces souvenirs lointains que le Maître affectionnait si fort son chef-d'œuvre du début?...

C'est à tout ce passé de combat qu'il songeait quand, au banquet qui lui fut offert par la presse à l'Hôtel Continental, quelques jours après la solennité du 25 février 1880, Victor Hugo prononça ces paroles émues :

« Il y a en ce moment certaines dates souvent répétées : 20 février 1802, naissance de l'homme qui parle à cette heure; 25 février 1830, apparition de *Hernani;* 25 février 1880, l'époque actuelle. Autrefois, il y a cinquante ans, l'homme qui vous parle était haï, il était hué, exécré, maudit... Aujourd'hui... ces dates constatées on demeure pensif... »

En effet, quel pas gigantesque franchi du 25 février 1830 au 25 février 1880! Toute la haine chan-

gée en autant d'amour et l'œuvre, éternellement jeune et vibrante, écoutée dans un religieux silence par l'élite de la société parisienne, d'où se détachait en relief la descendance de ceux qui, un demi-siècle auparavant, huaient en ce même lieu le poète génial!... L'histoire a de ces retours et cette soirée est aussi mémorable que l'autre — celle de 1830 !

A peine le rideau était-il tombé sur le cinquième acte que la toile se releva et que le buste de Victor Hugo, dont le socle disparaissait sous les palmes, les couronnes et les fleurs, apparut sur la scène. Un tonnerre d'applaudissements accueillit ce tableau inédit.

Les interprètes d'*Hernani* se tenaient à une distance respectueuse, encadrés par tous les sociétaires de la Comédie dans les costumes des principaux personnages du théâtre du poète.

Au fond de la scène, des figurants déployaient des faisceaux d'oriflammes. Alors, Sarah Bernhardt qui, après la créatrice, Mlle Mars, incarnait doña Sol d'une manière exquise, prêtant aux pures sonorités des vers la musique de sa voix chaude, souple et timbrée, s'avança vers le buste glorieux et, une palme à la main, récita une vibrante poésie de François Coppée, célébrant les noces d'or de Victor Hugo avec la gloire.

La fièvre enthousiaste de la grande artiste gagna rapidement les spectateurs.

— Debout! cria Francisque Sarcey dont la con-

version, pour avoir été tardive n'était que plus sincère.

Et toute la salle, frémissante, se leva comme mue par un ressort, en poussant le cri des anciens : « Qu'il vive!... *Ad multos annos!* »

Ce fut plus que de l'enthousiasme, ce fut du délire!

Victor Hugo et ses petits-enfants, présents à cette représentation triomphale, pleuraient d'émotion et plus d'un spectateur, ce soir-là, sentit ses yeux se mouiller et son cœur battre plus fort dans sa poitrine, tant était intime et absolue la communion de cette foule d'élite avec son poète.

— C'est égal, dit en sortant Richard Lesclide, on nous appelle Hugolâtres ; on ne prétendra toujours pas que nous adorons un faux dieu!

Le lendemain de cette soirée solennelle, Paul de Saint-Victor, dans un grand journal, consacrait au poète les lignes suivantes :

« Il bat son plein à l'heure où tant de grands esprits se retirent. L'exception intellectuelle semble appeler l'exception physique. On lui souhaite et on lui prédit une longévité d'élection. On entend de loin un *Carmen sæculare* chanté au couchant de ce siècle par cette voix qui en a salué l'aurore. »

*
* *

Au retour de Guernesey, Victor Hugo avait donné à son secrétaire et ami, Richard Lesclide, qui en rêvait, l'autorisation de tirer un drame d'un

de ses romans de jeunesse, *Bug-Jargal*, écrit en quinze jours à l'issue d'un dîner chez un restaurateur de la rue de l'Ancienne-Comédie, M. Edon, qui put passer, grâce à la célébrité naissante de sa jeune clientèle, pour un restaurateur des Lettres.

L'ex-directeur-fondateur de *Paris à l'Eau-Forte* et d'une foule d'autres publications très connues des lettrés et des bibliophiles, s'adjoignit comme collaborateur son gendre, Pierre Elzéar. Le travail, rondement mené, reçut la pleine approbation du Maître et la pièce fut représentée, avec un grand succès, au théâtre de la République le 10 novembre 1880, par une excellente troupe d'ensemble, en tête de laquelle venaient du côté féminin Mmes Aline Guyon (Marie), Brétigny (Zora), et Pauline Moreau (Zizi). Les interprètes masculins étaient MM. Gravier, Péricaud, Donval, Bessac, Raymond, Dalmy, Laverne, Livry et Jahan.

La presse fut unanime à faire à ce drame émouvant un accueil chaleureux que ratifia le public, et l'œuvre partait d'un pied léger pour la centième, quand une indisposition subite et malencontreuse de Gravier arrêta les représentations. M. Gravier fut, on peut le dire, le grain de sable sur lequel trébucha *Bug-Jargal*. La direction avait négligé de faire apprendre en double le rôle d'Habibrach, qui exigeait un comédien consommé, — et M. Gravier jouait Habibrach.

La fatalité s'en mêla. La maladie de Gravier se prolongeant et des intrigues de coulisses venant à la rescousse, *Bug-Jargal*, qui entraînait tout Paris

au théâtre de la République, et dont le succès était loin d'être épuisé, ne reparut pas sur l'affiche. Ce drame avait eu une cinquantaine de représentations.

Voici ce que dit de cette intéressante tentative M. Alfred Barbou dans son beau livre : *Victor Hugo et son temps* :

« *Bug-Jargal* fut le premier ouvrage de longue haleine écrit par Victor Hugo. Il fut, en 1826, traduit en anglais. Au mois de novembre 1880, MM. Richard Lesclide et Pierre Elzéar firent représenter au théâtre du Château-d'Eau, un drame tiré de ce roman, drame qui réussit, et dont le principal mérite est de ne pas avoir trop mutilé le livre. »

Des dramaturges consciencieux ne pouvaient rêver un meilleur éloge. Le difficile était de ne pas rester au-dessous de la tâche entreprise.

Le drame, d'ailleurs, avait satisfait le poète qu'une indisposition empêcha d'assister à la première représentation. De son côté, M. Paul Meurice écrivait à Richard Lesclide les lignes suivantes :

« *Veules (sans date).*

« Mon cher monsieur Lesclide,

« Je reviens, demain, mercredi, avec Victor Hugo. Je vous serais bien obligé de venir chez moi jeudi matin, je vous remettrai toutes les feuilles de *Han d'Islande* qui vous manquent...

Toutes mes félicitations pour votre succès de *Bug-Jargal* qui n'est, j'en suis certain, qu'un commencement.

« A vous cordialement.

« Paul MEURICE. »

Citons encore cette autre lettre de M. Emile Deschanel, le doux et bon vieillard échappé par miracle, récemment, à l'odieux attentat d'une déséquilibrée. L'auteur érudit et exquis des *Courtisanes grecques* écrivait à son tour à M. Lesclide la lettre qui suit :

« *Chambre des députés.*

« Mon cher ami,

« Le gros rhume qui tient Mme Deschanel ne la lâche pas. Je viens donc vous prier de nous réserver pour le moment où elle ira mieux vos amicales dispositions. Et, dans le cas où l'on donnerait *Bug-Jargal* en matinée à partir du dimanche 19 décembre, vous seriez bien aimable de nous envoyer deux places pour ce jour-là; ou bien pour le lundi soir 20, si vous ne donnez pas la pièce en matinée.

« Mille pardons et mille remerciements d'avance de votre tout dévoué,

« E. DESCHANEL. »

« *Paris, 27 novembre 1880.* »

*
* *

Quelques années plus tard un autre chef-d'œuvre du Maître, *Claude Gueux*, mis à la scène par un jeune dramaturge, M. Gadot Rollo, fut représenté au théâtre Beaumarchais, qui envoyait vers le ciel ses dernières fusées.

Ce drame — d'autant plus émouvant que Claude Gueux est un personnage sortant de la fiction et que Victor Hugo tenta l'impossible pour arracher cette victime de la tragédie sociale à la guillotine, — fut représenté à la fin du mois de février 1884.

Le pauvre vieux Taillade fut vraiment remarquable et tragique dans le rôle de Claude Gueux où il obtint un très gros succès.

Artiste plein de conscience et de foi, s'assimilant à merveille le génie du Maître, dont il avait interprété supérieurement le Claude Frollo, de *Notre-Dame de Paris*, Taillade se surpassa dans ce rôle de Claude Gueux, qui devait être une des dernières créations du vaillant tragédien. Claude Gueux, nous y insistons, fut la suprême étincelle de cet homme qui fut véritablement un grand artiste contre lequel la mauvaise fortune s'acharna jusqu'au bout.

Victor Hugo, très fatigué et affaibli, ne sortait plus le soir. Il ne put donc assister à la première de *Claude Gueux*, au grand désespoir de Rollo et de son principal interprète, car le jeune poète et le grand comédien avaient pour le vieux Maître une véritable dévotion.

CHAPITRE V

LES ANNIVERSAIRES GLORIEUX

Depuis la rentrée en France de Victor Hugo, revenant après dix-neuf ans d'un fier exil prendre sa part des désastres du pays, la presse française et le peuple de Paris, fidèles à leurs devoirs comme à leurs dieux, rendaient hommage chaque année au poète national, au jour anniversaire de sa naissance.

Depuis le retour de Guernesey surtout, les ovations populaires prenaient un caractère de plus en plus imposant. On arriva ainsi à la fête du 27 février 1881, qui célébra l'entrée du poète dans sa quatre-vingtième année.

Aucune solennité, dans aucun pays, ne peut soutenir la comparaison avec cette manifestation pieuse et grandiose.

La veille, le théâtre de la Gaîté avait repris *Lucrèce Borgia*, mais Victor Hugo, en prévision des fatigues du lendemain avait, sur les instances des siens, renoncé à assister à la représentation, donnée avec un faste inouï, de son magnifique drame.

La foule ne pouvant saluer son poète, qu'elle

réclamait à grands cris, ovationna longuement les interprètes de l'œuvre tragique.

Et ceux qui n'ont pas vu la glorieuse journée du 27 février 1881 n'ont certainement rien vu, car on ne reverra rien de pareil.

Nous en parlerons seulement pour mémoire, pour en rappeler le souvenir inoubliable à ceux qui, dans l'avenir, consulteront ces pages pleines du Maître.

Jamais, de tout temps, fête triomphale organisée en l'honneur d'un homme n'arriva à la magnificence de cette apothéose à laquelle s'associèrent sept cent mille personnes, entraînées par le même élan d'enthousiasme, d'admiration et de vénération, et ces sept cent mille personnes, femmes, enfants, vieillards, jeunes hommes et hommes mûrs, appartenant à toutes les classes de la grande société universelle, — car les délégations étrangères ne manquèrent pas à la solennité — défilèrent en foule compacte, de onze heures du matin à six heures du soir, devant l'hôtel du poète qu'elles saluèrent d'une acclamation ininterrompue, — l'acclamation poussée par sept cent mille poitrines humaines! — Non, jamais dieu bienfaisant ne reçut de ses fidèles hommage plus vibrant et plus sincère!

La ville de Paris avait tenu, de son côté, à bien faire les choses. Pendant la nuit du 26 février, la municipalité avait fait enlever un platane qui masquait la façade de l'habitation du poète, puis sabler, pavoiser et fleurir l'Avenue d'Eylau tout en-

tière, sous le contrôle de M. Alphand. Dès le matin, la porte de l'hôtel du Maître fut encombrée de fleurs, d'arbustes, de palmes et de couronnes auxquels les passants ajoutaient sans cesse de nouvelles offrandes. Une chose curieuse entre toutes, ce fut le laurier qu'offrit à Victor Hugo la Société des Gens de Lettres. C'était un arbre haut de dix pieds, vigoureux et superbe, qu'on avait plongé pendant vingt-quatre heures dans un bain galvanique, d'où il était sorti complètement métamorphosé : la terre qui l'avait nourri, le vase qui le renfermait, tout fut doré de fond en comble, fruits, fleurs, feuilles et tiges. La plante semblait provenir du Pactole, à moins que ce ne fut d'un conte de fées. On crut mort l'arbre prodigieux, mais il paraît que l'or vivifie, car il en appela de ce traitement anormal. Au bout de quelques mois, à la stupéfaction générale, la sève fit craquer la dorure qui se fendit, s'écailla, et livra passage à des pousses vertes et vivaces. A la mort du Maître, cet arbre extraordinaire, qu'on pouvait admirer dans le jardin, était encore plein de sève et de vigueur.

Ceci dit, revenons au glorieux anniversaire.

Vers midi, une longue rumeur s'éleva, apportant les accords d'une harmonie lointaine : c'était la *Marseillaise*, entonnée autour de l'Arc-de-Triomphe par cent quatre sociétés musicales de Paris, formant un total de plus de cinq mille exécutants, instrumentistes et choristes, sous la direction de M. Abel Simon.

La tête de colonne s'ébranla alors, entra dans l'avenue, et le défilé gigantesque commença.

Quand, tête nue, grave, radieux et attendri, Victor Hugo, pour saluer la foule, parut à l'une des fenêtres, appuyé sur ses petits-enfants, — Georges qui lui rappelait ses fils disparus, Jeanne, dont le nom est devenu légendaire, — une immense acclamation monta vers lui, emplissant l'espace : « Vive Victor Hugo ! »

Alors, le cœur du poète bien-aimé déborda ; il ne put retenir ses larmes, larmes contagieuses, car tous ceux qui virent couler ces pleurs émus pleurèrent avec le grand vieillard que le monde entier glorifiait.

Ce fut un inoubliable moment d'émotion profonde et sublime, d'effusion intime et solennelle.

Entre les deux rangées de maisons, sous les fenêtres garnies de spectateurs, de drapeaux, d'oriflammes et de fleurs, malgré la saison, la longue avenue semblait, avec sa houle de bannières multicolores se détachant en touches de lumière sur le fond sombre de la foule, une de ces « routes qui marchent » dont parle Pascal, un fleuve humain un torrent d'âmes. Et tout ce pieux amour allait au doux aïeul qui pleurait d'attendrissement, penché sur deux enfants aux beaux yeux pleins de larmes ! Ah ! quelle était touchante et sublime à voir, la revanche du passé !

Et cette manifestation pacifique eut bien le caractère le plus singulier, car elle se produisait dans un pays où l'on proscrit les meetings et les

rassemblements, les réunions populaires y dégénérant volontiers en émeutes.

Les commissaires de la fête, empruntés pour la plupart aux arts et aux lettres, avaient, en effet, réclamé la non intervention de la police, et cette bizarre mesure d'ordre eut un plein succès. Le défilé dura sept heures pendant lesquelles l'avenue d'Eylau, qui devait perdre son nom au mois de mai suivant, retentit sur deux milles de longueur des chants de *la Marseillaise* et de *Patria*, hymne moins belliqueux, écrit par Victor Hugo, qui l'a légué à l'avenir.

Un temps aigre, légèrement pluvieux, jetait ses brumes sur cet enthousiasme sans parvenir à le tempérer. Un poète disait en voyant onduler la foule immense :

Cela ne s'est jamais vu et ne se reverra jamais!

Ces choses-là ne se recommencent pas, en effet.

Non que la popularité de Victor Hugo ait décru par la suite, mais l'effusion de ses admirateurs se produisit d'une façon différente. On n'aime pas, en France, à refaire une chose réussie. Cette journée mémorable empruntait d'ailleurs sa grandeur à la spontanéité de la manifestation. Ainsi, en 1883, Paris publia un *Livre d'Or* auquel les plus célèbres artistes voulurent concourir et qui est un des plus curieux monuments qu'un pays ait jamais élevés à la gloire d'un homme.

C'est dans ce merveilleux ouvrage qu'il faut lire le compte rendu détaillé de cette fête unique à laquelle l'univers s'associa.

Nous ne pouvons ne pas citer les immortelles paroles que Victor Hugo adressa à la délégation du Conseil municipal de Paris.

« Je salue Paris. Je salue la Ville immense. Je la salue, non en mon nom, car je ne suis rien, mais au nom de tout ce qui vit, raisonne, pense et espère ici-bas.

« Les villes sont des lieux bénis; elles sont les ateliers du travail divin. Le travail divin, c'est le travail humain. Il reste humain, tant qu'il est individuel ; dès qu'il est collectif, dès que son but est plus grand que le travailleur, il devient divin ; le travail des champs est humain; le travail des villes est divin. De temps en temps, l'histoire met un signe sur une cité. Ce signe est unique. L'histoire, en quatre mille ans, marque ainsi trois cités, qui résument tout l'effort de la civilisation. Ce qu'Athènes a été pour l'antiquité grecque, ce que Rome a été pour l'antiquité romaine, Paris l'est aujourd'hui pour l'Europe, pour l'Amérique, pour l'univers civilisé. C'est la ville et c'est le monde. Qui adresse la parole à Paris adresse la parole au monde entier. *Urbi et orbi.*

« Donc, moi l'humble passant, qui n'ai que ma part de votre droit à tous, au nom des villes, de toutes les villes d'Europe et d'Amérique et du monde civilisé, depuis Athènes jusqu'à New-York, depuis Londres jusqu'à Moscou, en ton nom, Rome, en ton nom, Berlin, je glorifie avec amour et je salue la ville sacrée, Paris. »

La presse, d'un accord unanime, couvrit le

grand poète de fleurs impérissables. Pour donner une idée de la note générale, voici ce que M. Camille Pelletan écrivait dans un grand quotidien au sujet de l'apothéose du 27 février :

« Quel triomphe a jamais valu celui-là ? dans le cortège, au lieu de captifs, se pressaient des Français délivrés de la captivité monarchique. Sur l'arc triomphal, au lieu de noms de villes saccagées, rayonnaient des noms de chefs-d'œuvre. Rome a connu les fêtes de la Force ; à Paris appartiennent les fêtes de l'Idée... Quelle leçon pour une nation, qu'un pareil spectacle. Quel enseignement pour les enfants qui portaient des fleurs ! Ils ont vu, assurément, le plus grand honneur qu'un homme puisse rêver. Et comment cet honneur a-t-il été conquis ? Par la pensée d'abord. Par cette chose noble et grande entre toutes qui est la poésie! C'est au génie éclatant qui plus que tout autre, a traduit les émotions, les passions, les douleurs humaines, qui a jeté dans le rythme du vers toute l'immensité de la nature, ce qu'il y a de plus profond dans la pitié, c'est à ce grand génie qu'un peuple rend des hommages qu'un César eût pu envier ! Mais ce n'est pas tout. On salue en lui le vaincu des mauvais jours, le proscrit du despotisme, le dénonciateur du massacre. La fête de Victor Hugo, c'est la religion de la vraie gloire confondant la basse idolâtrie du succès. »

*
* *

Terminons ce chapitre par un hommage, choisi

entre les plus illustres, qui alla droit au cœur de Victor Hugo. Il émane d'un héros lié au poète par une étroite affection, bien que la vie n'ait jamais permis aux deux grands esprits fraternels de se rencontrer. Le 26 février 1902 devait les mettre en présence au Capitole de Rome, où ils sont réunis dans l'apothéose. La page, tracée d'une écriture large et tremblée a pour signataire Giuseppe Garibaldi. Elle est, naturellement inédite. La voici :

« *Massia 19 février 81*,

« Mon bien cher Silvain,

« Dites à l'immortel grand homme de l'humanité, que je suis fier de m'engager dans la légion qui le félicitera à l'anniversaire de sa glorieuse quatre-vingtième année.

« G. Garibaldi. »

Une photographie jointe à la lettre portait ces mots :

« A l'immortel grand homme,
« Son dévoué pour la vie,

« G. Garibaldi. »

CHAPITRE VI

LA CORRESPONDANCE DE VICTOR HUGO

Victor Hugo a rempli le XIXe siècle des conquêtes de sa pensée. Son œuvre complexe, à laquelle son existence fut absolument mêlée, en fit le représentant du droit, le soutien des misérables, le consolateur des femmes, l'ami et le protecteur des enfants. Le poète semblait remplir sur la terre une mission de bonté et de justice.

On ne s'étonne plus, en y songeant, du courant d'idées qui enveloppa la France et presque le monde entier, et qui dirigea vers cette puissante individualité les âmes éprises d'idéal et les opprimés de toutes les tyrannies.

Et l'on conçoit aisément le flot de correspondance qui pouvait monter chaque jour vers le Maître, quitte à le submerger. Elle affluait des quatre parties du monde, toute l'humanité ayant sous des formes différentes les mêmes rêves, les mêmes espoirs, les mêmes défaillances, les mêmes détresses et les mêmes douleurs.

Le courrier était si volumineux qu'il ne pouvait être dépassé par aucun autre.

De tous les points du globe, des lettres conver-

geaient vers Victor Hugo et ne croyez pas que c'était toujours pour d'importantes affaires. Les inconvénients de la gloire résident surtout dans les petites choses. On ne sait pas jusqu'où peut aller la passion des propriétaires d'albums et des collectionneurs d'autographes. Les demandes arrivaient en tel nombre qu'il était impossible de les accueillir. On ne saurait croire combien de jeunes filles s'éveillaient le matin avec cette excellente idée : « Si j'écrivais à Victor Hugo pour avoir son autographe !... » Et mille petites lettres griffonnées, parfumées, arrivaient à la file, les unes charmantes, les autres hardies, indiscrètes, car ce n'était pas seulement une signature qu'elles réclamaient mais une pensée, une phrase, de la prose, ou des vers inédits. C'était à Victor Hugo que s'adressaient les fiancés en quête d'un épithalame, les nouveau-nés qui sollicitaient une bénédiction par l'entremise de leurs auteurs, les âmes désolées qui imploraient une épitaphe pour une tombe nouvellement creusée. Chaque courrier apportait son contingent de lettres touchantes, sérieuses ou gaies : des villes demandaient des inscriptions pour leurs monuments, des assemblées politiques réclamaient un speech, un toast, un mot de sympathie, des sociétés suppliaient d'accepter des présidences d'honneur, et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'en dépit du flux qui le submergeait, le poète ne refusait pas toujours.

Il ne pouvait cependant donner que très peu de temps à cette correspondance prodigieuse, car ses

travaux dévoraient sa vie. C'est ce que ne comprenaient pas assez les écrivains qui lui soumettaient des manuscrits et les jeunes gens qui lui adressaient leurs essais, en réclamant ses critiques et ses conseils. La bienveillance du poète était impuissante à satisfaire le flot humain qui montait vers lui.

Voici ce qu'écrivait à ce sujet, le soir même du cinquantenaire du *Roi s'amuse*, Alphonse Daudet dans ses *Mémoires d'un homme de Lettres*, publiés dans la revue mensuelle *La Jeune France.*

« On dispute au poète la libre et paisible jouissance de cet étroit lopin de vie dont, chaque jour, le courant du siècle écorne un coin, emporte un lambeau. De braves gens, sans penser à mal, écrivent à Victor Hugo, exigeant une réponse, et lui demandent son avis sur de forts volumes de cinq cents pages. Eh bien, moi qui ne suis pas méchant, je me trouve heureux, très heureux de pouvoir détruire leurs illusions, et j'éprouve une joie amère à leur dire : — Ecrivez, mes amis, envoyez à Victor Hugo des volumes. Victor Hugo ne décachètera point vos lettres. Victor Hugo ne vous lira point. Il y a là deux bons gardiens : Mme Drouet et Richard Lesclide, un Bordelais enthousiaste, le secrétaire par admiration. C'est Mme Drouet, c'est Richard Lesclide, qui lisent et qui répondent. Pendant ce temps-là, bien tranquille, le grand poète fait des vers.

« Et grâces leur en soient rendues! Sans cette jalouse admiration, sans cette affection intelli-

gente, nous n'aurions eu, j'imagine, ni *Le Pape*, ni *Pitié suprême* et la France, tout à la prose, se serait déjà déshabituée de ce grand langage des vers. »

Il était indispensable, en effet, de protéger le Maître contre ce débordement. Mme Drouet et Richard Leselide étaient alors la digue, le rempart contre lesquels se brisaient tous les assauts.

Quand on saura qu'en deux jours seulement trente-quatre lettres, sollicitant des emprunts ou des secours, demandaient à Victor Hugo la bagatelle de deux cent quarante mille francs, on se rendra compte que la précaution n'était pas inutile.

Crésus lui-même eût été impuissant à satisfaire de pareilles exigences.



Quelques lettres triées parmi les plus enthousiastes, les plus passionnées, les plus intéressantes — et les moins longues — donneront une idée du genre de correspondance qui affluait chaque jour chez Victor Hugo. Il faudrait des volumes pour reproduire seulement les choses qui offraient un réel intérêt. Aux enfants d'abord. Le poète n'a-t-il pas écrit cette phrase charmante :

J'adore les enfants, ils sont innocents.

Or, le charme que les enfants exerçaient sur l'aïeul illustre, l'aïeul l'exerçait sur les enfants.

Voici d'abord une épître de trois petites éco-

lières alsaciennes, filles d'un ministre protestant des environs de Strasbourg.

Dans le coin gauche, une gracieuse hirondelle aux ailes déployées porte ces mots : « Vole vers le grand homme. »

« *1er mai 1882.*

« A l'illustre poète, Victor Hugo.

« Ayant vu, dans une de vos belles poésies, que vous aimez la jeunesse, trois Alsaciennes viennent vous prier de leur écrire quelques mots sur leur Alsace chérie.

« Etant d'un âge où nous allons en classe, nous choisissons toujours de préférence vos belles poésies.

« Ce n'est pas par pure vanité que nous vous faisons cette demande, mais nous vous aimons, nous vous aimons du fond du cœur. Nous n'avons pas écrit une longue lettre craignant de vous ennuyer, mais nous écrivons ce que notre cœur nous dicte. Oh! monsieur, ne repoussez point notre demande, elle serait notre plus grand, notre suprême bonheur.

« Trois Alsaciennes, *Françaises de cœur*,

« MATHILDE, FRIDA, EMILIE. »

Une discrétion bien naturelle nous fait taire le nom de famille et la résidence des trois petites *Alsaciennes*, FRANÇAISES DE CŒUR.

Et celle-ci, envoyée de Londres par une fillette de douze ans dont l'anniversaire concordait avec celui du poète. Nous citons textuellement :

« A monsieur Victor Hugo.

« Monsieur,

« C'est en tremblant que je viens vous prier de m'accorder une grande faveur. Le 27 février, j'aurai douze ans et je ne cesse de penser que mon anniversaire de naissance tombe le *même jour que celui du plus grand homme de notre siècle*, ce dont je suis fière. Ce que je viens solliciter, monsieur, pour mon anniversaire de naissance... ce serait quelques mots écrits de votre main. Ce serait le plus beau présent dont je m'honorerai d'avoir reçu *(sic)* et le conserverai précieusement. Je puis vous affirmer, monsieur le grand poète, que je suis bien sage et digne de l'honneur que je sollicite. — Quoique habitant l'Angleterre, maman et ma sœur sont Françaises. On dit que vous aimez les petits enfants. Si ma demande a été importune, je vous en prie, pardonnez-moi, quoique je conserve l'espoir qu'elle sera accueillie.

« Je suis, monsieur, votre très humble et très obéissante petite servante,

« Eva WEIGEL.

« *London, vendredi, 24 février 1882.* »

La petite Eva Weigel reçut l'autographe demandé, en remerciement duquel elle envoya au

Maître un gracieux portrait d'adolescente aux yeux de gazelle candides et doux.

Au tour d'une gamine roumaine, dont la lettre, quoique longue, adorable de fraîcheur naïve, valut à la petite âme passionnée qui l'écrivit en cachette des siens, une courtoise réprimande de M. Lesclide — accompagnée du portrait désiré.

« *Bucharest*, 5 *juillet*.

« Monsieur,

« C'est pour une prière que je m'adresse à vous. Je ne vous connais que pour vous avoir lu. Vous ne me refuserez certainement pas ce que je vais vous demander. Il vous sera si facile de me satisfaire. Je sais que, je crains que, comme tous les artistes, vous recevez beaucoup de lettres de ce genre. Peut-être ne les lisez-vous même pas. Faites pour la mienne une exception. Je vous en prie. Voici. Je suis une petite fille. Je m'appelle Marguerite, je suis Roumaine et j'ai quatorze ans. Ma maman est très connue et très honorée ici. Elle a un pensionnat de jeunes filles et elle présente au mois de septembre cinq élèves aux examens de baccalauréat. J'apprends aussi, moi, mais j'aime bien mieux lire, et, vous surtout ! J'ai lu toutes vos poésies et presque tous vos livres. Et j'en suis folle! *Les Misérables*, c'est si beau!

« Vous êtes si bon, vous! et puis vous avez aussi des enfants, des petites filles comme moi, que

vous aimez tant ! Vous ferez bien sûr ce que je vous demande. Je voudrais bien — vous me rendriez bien heureuse — si vous vouliez écrire pour moi une petite poésie, la plus petite du monde, et puis, vous me l'enverriez ! Je serais si contente !

« C'est une demande bien égoïste que je vous fais là quand vous avez écrit tant et de si belles choses, mais je veux tout de même essayer.

« On dit que vous allez vous moquer de moi et que vous allez jeter ma lettre sans même la finir. Mais, moi, je me suis dit que quand on a écrit : *A Villequier* et toutes les *Pauca mea*, et tant d'autres, on est trop bon pour se moquer d'une petite fille, et trop bon pour lui refuser. Oh! ne dites pas que je me trompe! Laissez-moi croire que vous aimez les enfants! Vous rappelez-vous cette poésie entre *Les Feuilles d'Automne* ?

Laissez, tous ces enfants sont bien là.

« Et je vous aime tant, je vous admire tant, je crois tant comme vous! Tout ce que vous dites trouve un écho ou une larme dans mon cœur.

« Je voudrais que vous m'envoyiez votre photographie. Je l'ai déjà, mais celle-là est achetée. Je n'y tiens pas. Je la voudrais de votre main, avec votre nom dessus.

« Quand je serai grande et que je viendrai à Paris pour y apprendre les Lettres, je viendrai vous voir. Vous le permettez, n'est-ce pas?

« Et puis, vous me devez ce que je vous demande, car vous m'avez pris mon plus grand

bonheur. Depuis que j'étais petite, j'ai toujours voulu écrire. J'ai écrit quelques poésies et j'ai commencé une histoire qui n'est pas terminée, mais quand j'ai lu votre histoire dans un grand livre nommé : *Victor Hugo par un témoin de sa vie*, et que j'ai vu qu'à quinze ans vous écriviez *Bug-Jargal*, j'ai perdu toute espérance de devenir célèbre un jour et mon plus beau rêve s'est évanoui.

« Moi qui aurais trouvé ma plus grande joie à écrire! Je ne veux pas être indiscrète, mais dites-moi si vous êtes heureux d'être Victor Hugo. Je vous demande bien pardon, monsieur, je vous parle comme à mon père et je vous regarde comme tel. Je n'ai pas de père, savez-vous?

« Je vous ennuie peut-être. Excusez-moi. Je me laisse entraîner par le plaisir de vous parler. Oh! laissez-moi continuer ! Je suis rarement heureuse et je pleure souvent pour rien; c'est pour cela que j'aime une de vos belles poésies des *Feuilles d'Automne*.

Oh ! pourquoi te cacher, tu pleurais seule ici !...

« Vous la rappelez-vous? Mais maintenant, je suis au comble du bonheur. Oh! si ce moment pouvait durer longtemps.

« J'écris de plus en plus mal ; mais c'est comme cela que je suis quand je suis excitée. Je crois qu'il me suffirait, pour vous décider à me répondre, de vous dire que je ne suis pas heureuse malgré les efforts de maman, que je ne suis pas

aimée, que les amies que j'ai meurent ou s'en vont toutes, et que la moindre petite chose de vous me ferait oublier tout cela un moment.

« Il y avait, quand Schiller vivait, une petite fille, une paysanne qui l'aimait et l'admirait beaucoup. Schiller ne l'oublia pas et il la rendit immortelle en donnant son nom à un des personnages de son *Wallenstein*. Je ne veux pas tant que cela. Je vous demande bien moins. Oh ! ne dites pas non !... Monsieur, je vais vous faire une question. Est-ce que vos livres sont vrais? Est-ce que Jean Valjean et Fantine ont existé? Tout le monde dit que le personnage en lui-même n'est pas et que chacun représente une idée en général, mais moi je voudrais bien croire qu'il y a eu ces martyrs qui m'ont tant fait pleurer.

« Voulez-vous être mon ami? Voulez-vous que je vous aime? Me permettez-vous que je vous le dise? Chez nous, quand on respecte et qu'on aime bien une personne on lui dit : Je vous baise la main. Eh bien, je vous baise la main de tout mon cœur, monsieur mon ami.

« Votre petite amie,

« Marguerite Miller. »

Et cette autre encore, dont nous respecterons l'orthographe enfantine et la forme naïve. Cette petite lettre, fleurie de pensées et de myosotis, vient d'une enfant du peuple de Paris et n'est pas la moins touchante. Nous l'avons gardée pour clore cette série :

« *Paris 11 décembre 1878.*

« Monsieur Victor Hugo,

« Mon paton *(sic)* qui lit tous vos beaux livres nous a lu tout haut dans l'atelier vos beaux vers qui nous a fais tant pleurés ca s'appelait les Pauvres gens et puis le Crapau c'est si beau monsieur Victor Hugo ca m'a fait tant d'effet dans le cœur que je voudrais les savoire par cœur mais je n'ai pas dargent car je ne suis quapprentie et mes pourboires cest pour maman alors comme tout le monde ma dit que vous êtes bon comme le bon Dieu j'ai dit tout bas dans moi que je vous demanderais le beau livre ou il y a toutes cet belles choses qui mapprendrai a etre bonne et honnête o monsieur Victor Hugo puisque vous etes bien riche donez moi les pauvres gens et le crapau et je vous aimerait encore bien plus et je prirait le bon Dieu pour votre santé car mon patron qui vous aime veut que vout viviez pour votre pays jusqa 100 ans je vous embrasse beaucoup.

« Amélie Renaud.

« *Rue des Orteaux, 19.*

« *Impasse Bremant, Charonne, Paris.* »

* * *

Passons à quelques lettres de jeunes filles. Nous respecterons également la forme et le style, pleins de saveur exotique.

Voici d'abord une jeune Milanaise, Mlle Evelyn Moore, qui sollicite un autographe.

« Monsieur,

« Je ne suis qu'une de vos plus ardentes admiratrices perdue dans la foule de ceux qui ploient le genou et courbent la tête devant votre génie; aussi est-ce la main tremblante, le cœur palpitant, que je vous adresse ces lignes.

« Depuis l'âge de douze ans, mon rêve a été de pouvoir, un jour, serrer cette main vénérée et chérie dans les deux miennes. Hélas! c'est un bonheur auquel je ne goûterai jamais! Il me reste une consolation, cependant : ce serait celle de posséder une ligne, un mot, ou seulement votre nom adoré tracé de votre main. Ah! croyez-le, monsieur, le jour où je serai en possession du petit souvenir qui me viendra de vous, sera le plus beau, le plus heureux de ma vie.

« Pardonnez à ma jeunesse, sinon à mon adoration pour vous, la hardiesse que je prends de vous écrire. Ce n'est qu'après avoir longtemps hésité que j'ose le faire. Enfant encore, vous m'avez fait pleurer, et depuis, mon admiration pour vous n'a fait que croître.

« Je vous en supplie, monsieur, pardonnez-moi d'avoir volé quelques minutes de votre temps si précieux et daignez aussi accéder à la prière d'une jeune fille qui vous a voué un culte depuis sa plus tendre enfance.

« Evelyn Moore.

« 10 décembre 1881. »

Au tour de Mlle Elsa Schiff, une jeune Allemande enthousiaste et lettrée.

« Monsieur,

« Veuillez excuser une jeune fille de seize ans qui prend la liberté de vous adresser ces quelques lignes. L'extrême admiration et l'enthousiasme que je ressens pour vous, illustre poète, me poussent à cette démarche indiscrète et même à une prière bien téméraire. Je n'ose pas l'exprimer de crainte, monsieur, que vous ne me croyiez trop hardie — et pourtant il le faut!

« C'est depuis longtemps mon rêve et mon désir le plus ardent de posséder quelques mots écrits de la main du plus grand poète du monde, dont je répète les vers jour et nuit! Voilà ma prière et ce qui la rend encore plus téméraire, c'est que celle qui forme ces vœux ardents est une Allemande vivant à Berlin! Cependant, auguste poète, je pense que votre opinion est que la poésie ne connaît ni temps, ni nations, et que le beau et le grand peuvent être sentis et cultivés par tous les peuples.

« Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, que l'accomplissement de ce désir ardent serait le comble de mon bonheur et de ma félicité et que ma reconnaissance serait sans bornes!

« Agréez, monsieur, l'expression de la profonde admiration et vénération d'

« Elsa Schiff.

« *Berlin, 19 mars 1882.* »

A Mlle Elfride Engel, une jeune Hongroise, amie de la France et déjà très femme par la subtilité.

« Monsieur,

« Ce n'est pas par arrogance que j'ose vous adresser quelques lignes; monsieur, depuis longtemps c'est mon désir le plus ardent de vous envoyer un message; depuis des années je lis avec la plus grande attention et pleine de ferveur vos chefs-d'œuvre qui m'enchantent, monsieur, et je ne puis m'empêcher de vous exprimer ma vénération la plus brûlante. Je n'ai pas encore eu le bonheur de respirer l'air de votre patrie, mais votre peuple possède mes sympathies les plus vives. Etant Hongroise par naissance, je me dis continuellement que ce n'est que la France à laquelle j'appartiens par le cœur et la pensée et je passe bien des heures de loisir à faire de brillants châteaux en Espagne, je pourrais mieux dire des châteaux en France, tant je désire voir ce pays charmant.

« Excusez la liberté que j'ai prise, mais je vous sais bon et le poète des malheureux et des pauvres, c'est pourquoi j'espère que vous ne me repousserez pas non plus. Les gens du moyen âge considéraient les dieux comme ceux qui pouvaient améliorer et changer leur sort; ils étaient prosternés devant ces dieux en pierre des nuits entières pour qu'ils les secourent; eh bien, soyez mon dieu de qui un petit vers ou quelques lignes pourraient rendre parfaitement heureuse, même

contente de ce sort d'être hongroise et de sentir continuellement le mal de pays pour la France.

« En vous, monsieur, je crois toute la noble France réunie. C'est vous qui représentez la France, vous êtes le souverain des esprits.

Daignez accepter les premières violettes écloses dans ce climat glacé et faites-moi cadeau de quelques lignes, ce sera une œuvre charitable pour mon bien-être, vous qui écrivez tant pour les pauvres, écrivez à l'heure présente à une pauvre. Il y a si différentes sortes de pauvretés, moi je suis donc pauvre d'esprit qui pourrait sûrement être enrichie de vos lignes. Voyez, monsieur, j'ai dix-neuf ans, toute la vie est encore devant moi, rendez-moi cette vie calme et heureuse par ce bienfait. Agréez l'expression de mes considérations distinguées et prenez un million de salutations de celle qui vous adore.

« Elfride Engel.

« *Malomszegh*, 29 *mars* 1881. »

C'est maintenant une jeune Suissesse, Mlle Marianne Bellamy, fille d'un honorable magistrat, compatriote du bon Töpffer, le pittoresque auteur des *Nouvelles Gènevoises* et des *Voyages en zigzag*.

« *Vendredi, 24 février 1882*

« Monsieur,

« J'ose m'approcher de vous par ces quelques

lignes avec une hardiesse qui me fait peur à moi-même, mais je tiens à faire deux choses en aussi peu de mots que possible pour ne pas vous ennuyer, la première est de vous dire le charme sous lequel je suis quand je lis vos ouvrages; le poème en prose du « massacre de Saint-Barthélemy » dans *Quatre-vingt-treize* m'a tout à fait décidée à vous écrire et à vous dire combien j'aimerais posséder de vous quelques lignes autograpihes. Je vous assure, monsieur, que je tremble beaucoup en vous faisant cette demande, mais je suis sûre aussi que vous pardonnerez à une jeune fille ce désir indiscret et que vous vous ferez un plaisir de lui procurer ce bonheur en apprenant que depuis longtemps elle est malade et que vos livres ont été pour elle une grande jouissance.

« Permettez-moi de me dire une de vos grandes admiratrices.

« Marianne BELLAMY. »

A une aimable Anglaise, miss Mabel Wotton dont la petite lettre gris-perle porte en relief une tête de femme, coiffée d'ailes onglées rappelant celles des chimères.

« Au prince des poètes !

« Maître,

« Pardonnez-moi, je vous prie, la liberté que je prends en vous adressant une requête ; si vous m'accordez la grâce demandée, vous m'aurez

rendue la plus heureuse des femmes et vous vous serez montré le plus gracieux des hommes comme vous êtes le plus grand des poètes. Je vous en prie, donnez-moi votre signature. Ah! monsieur, ne me refusez pas la faveur que j'ose vous demander!

« Le soleil, après avoir fait naître l'humble marguerite ne la détruit pas. Quand elle vient s'épanouir sous ses rayons, il la réchauffe encore; et vous, après avoir imprimé dans mon âme l'amour de tout ce qui est bon, de tout ce qui est noble, ne me refusez pas cette grâce. Je vous baise la main et je reste une de vos jeunes adoratrices anglaises.

« Mabel E. WOTTON.

« *London, le 26 mars.* »

Puis, c'est le tour d'une noble demoiselle roumaine, toute vibrante d'admiration.

« *Le 20 février 1882.*

« Monsieur,

« Grâce pour la grande liberté que je prends de vous dérober un de vos précieux moments en vous priant de ne pas jeter ma lettre sans la lire.

« Je sais que de vous écrire sans avoir jamais eu le bonheur de vous connaître, c'est être d'une hardiesse sans bornes, mais vous m'inspirez, monsieur, une admiration si respectueuse et si

profonde que je ne puis résister au désir que j'ai conçu depuis longtemps de m'adresser à vous. C'est pour vous supplier (oh! ne riez pas de mon audace!) pour vous conjurer de m'envoyer quelques vers que je garderai toujours comme une relique sacrée, ainsi qu'une petite boucle de ces beaux cheveux blancs qui ornent le front le plus noble et le plus auguste.

« Le poète sublime, l'ami de la jeunesse, le barde qui fit chanter si harmonieusement les cordes de sa lyre, saurait-il refuser à une jeune fille roumaine ce qui lui serait si facile à donner : quelques lignes de sa plume éloquente et poétique?

« Avec l'espoir que vous serez sensible à ma prière, tout importune qu'elle soit, je ne pourrais terminer sans vous offrir, à l'occasion de votre anniversaire, les vœux les plus ardents que peut former pour vous une personne qui vous vénère et envie à la France le bonheur qu'elle a de se dire la patrie de l'immortel Hugo.

« Veuillez accepter, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et les plus enthousiastes et permettez-moi de baiser cette belle main qui, à l'exemple de celle du divin maître, a appelé à lui les enfants et les a bénis.

« Mathilde de GRACÉANO. »

Et pour finir, cette jolie petite lettre illustrée en tête de laquelle, au-dessus de glaciers formidables, plane un aigle de belle envergure, tandis

que le long des marges descendent des branches fleuries sur l'une desquelles, presque au bas de la page, sont perchés deux moineaux effrontés, le tout très délicatement dessiné à la plume.

« Monsieur Victor Hugo,

« Vous êtes si haut, si haut dans la lumière que c'est bien de l'orgueil de croire que vous allez redescendre tout en bas sur la terre pour deux humbles moineaux comme nous !

« Mais ce qui est grand est bon, je le sais, voilà pourquoi j'ose vous écrire.

« Je vous en prie, ne riez pas! Si peu que ce soit, c'est pourtant quelque chose d'être l'idéal de quelqu'un, même l'idéal d'un moineau.

« Il me suffit, ô mon poète aimé, pour être heureuse, que votre main touche le papier où j'ai posé la mienne.

« Je ne crois pas avoir le bonheur de vous voir jamais sur cette terre, mais je le sais, je vous verrai au ciel!

« Pour la vie votre moineau qui vous aime.

« Marie Guex, à Vevey. »

Et en regard de ces lignes, une page tracée d'une main hésitante d'écolière précoce, qui trouve le porte-plume bien lourd encore à ses petits doigts. La voici :

« Monsieur Victor Hugo,

« Votre talent m'a émue, je vous ai lu et je

vous ai adoré. Vous êtes le plus grand poète du monde, et jamais personne ne vous égalera.

« Moi, moineau numéro deux, avec la hardiesse qui caractérise mon espèce, j'ose vous supplier de nous répondre. Seulement deux lignes : une pour chaque moineau. Si vous faites cela, votre bonté égalera votre génie.

« Un petit moineau américain.

« Emily WILMERDING. »

Cette requête peu banale obtint un plein succès. Richard Lesclide, mis en verve par ces spirituelles petites correspondantes, plaida si éloquemment leur cause qu'il la gagna. Il joignit donc à l'envoi précieux les vers ci-dessous, ce qui lui valut une nouvelle page encore plus illustrée que la première, un troisième oiseau étant venu faire sa partie dans le concert.

O petits oiseaux résolus
Qui mettez si bien l'orthographe,
Victor Hugo ne donne plus
Depuis bien longtemps d'autographe,

Et ce qui l'en empêche un peu,
Ce sont les flots de jeunes misses
Qui lui consacrent les prémices
De leurs albums couleur de feu.

O les demoiselles anglaises
Sous leurs chapeaux à la Janot!
Dont les yeux ont l'éclat des braises,
Et dont la voix dit : « Kiss me not ! »

Comment rebuter leurs volumes
Quand elles ne veulent qu'un nom ?
A l'éloquence de leurs plumes
Comment oser répondre non ?

Elles sont cent, elles sont mille,
Et leur redoutable escadron
Marche en avant, serrant la file,
Avec un soupir pour clairon.

Le poète lutte et succombe —
Par leur nombre il est accablé —
Comme un chêne puissant qui tombe
Au milieu des épis de blé...

Désormais, la plume s'arrête.
Devant ce bataillon croissant
Le poète bat en retraite
Et fuit un labeur incessant.

C'est pourquoi, troupe gracieuse
De moineaux au vol inquiet,
A ta demande ambitieuse
Victor Hugo restait muet :

Mais, dans un coin du paysage
Aux monts neigeux, au ciel serein
Qui frissonne sur votre page,
Vous avez omis un serin...

Un vieux serin doux et frivole
Dont la seule religion
Est d'avoir pour tout ce qui vole
L'amour de l'œil pour le rayon.

Il s'est ému pour dire : « Maître,
Sur les deux feuillets que voilà
Vous n'avez qu'un seul mot à mettre
Pour rendre heureux ces moineaux-là !

Votre nom va faire leur joie ;
Soyez bon aux petits oiseaux...»

Ce nom, frères, je vous l'envoie :
Dieu vous préserve des réseaux !

R. L.

* * *

Le mot de la fin de cette série appartiendra à Victor Hugo lui-même.

J'avais quinze ans, guère plus, quand à l'insu de ma famille qui ne comprenait ni mes idées ni mes aspirations — et ne me l'eût pas permis, — j'adressai au grand poète mes premiers vers d'écolière, auxquels était jointe la lettre suivante, dont je ne parlerais pas si elle ne m'avait valu une réponse qui me ravit au septième ciel.

« *Paris*, 1er *mai* 1882.

« Illustre et vénéré Maître,

« Vous êtes l'aigle, vous êtes le rayon, l'astre impérissable; vous êtes la noblesse et vous êtes la bonté.

« Daignez accepter les quelques médiocres vers qu'une fillette vous envoie comme la faible expression de son admiration infinie.

« Aux heures les plus noires, nous n'avons qu'à ouvrir quelqu'une de vos œuvres surhumaines. L'âme se vivifie au génie; la souffrance perd son acuité, les horizons se transforment.

Après avoir désespéré, l'on veut vivre, vivre éperdûment dans la lumière, et l'on vous bénit, Maître vénéré.

« Votre humble petite admiratrice. »

Sept jours plus tard, je reçus — avec quelle émotion ! — ces lignes inespérées, auxquelles étaient jointes quatre pages de Richard Lesclide, dont par le plus grand des hasards, je venais de lire « *Le Tour du Monde en vélocipède.* »

Cette coïncidence me frappa. Je devais, quelques années après la mort du Maître, épouser mon correspondant inconnu, dont j'étais devenue l'élève fervente.

Voici ces lignes qui me portèrent bonheur :

« Je vous envoie un mot, mademoiselle.

« Vous devez ressembler à votre lettre, vous êtes charmante. Je baise vos mains.

« Victor HUGO.

« *7 mai 1882.* »

*
* *

Passons maintenant à quelques hommages pris au hasard parmi ceux qui sont parvenus jusqu'à nous.

Voici d'abord une lettre empreinte d'atticisme, ce qui peut s'expliquer, car elle vient en droite ligne d'Athènes. Elle est adressée à Richard Lesclide, pour le Maître.

« *Athènes, 25 janvier 1885.*

« Monsieur,

« J'ai reçu votre belle lettre avec le précieux autographe de M. Victor Hugo. Oh! que vous m'avez fait de bien, monsieur, avec vos paroles chaudes de philhellénisme et que vos sentiments sont dignes de celui qui jeune, dans l'aurore de sa gloire, a chanté notre pauvre Grèce luttant contre le tyran! Ayez la bonté, monsieur, de faire connaître au Maître ma reconnaissance sans bornes ; dites-lui que j'ai été touchée jusqu'aux larmes au moment où recevant votre lettre j'ai lu : *Victor Hugo.*

« Dites-lui que je garde comme une relique cet autographe du plus grand poète du siècle et que ces mots qu'il a tracés de sa main, et qu'il a caressés pendant une seconde de son regard, me semblent garder quelque chose de lui, quelque chose de grand et de sublime.

« Je vous prie d'agréer etc.

« Stamatine Ar. Courdidis. »

Puis cette autre d'un aimable poète canadien, M. Fréchette.

« *Montréal (Canada).*
« *8 mars 1882.*

« Cher et illustre Maître,

« Il y a bientôt dix-huit mois, quand j'eus l'hon-

neur d'être reçu par vous, l'émotion me coupa la parole; je ne pus que vous présenter mes hommages et je m'enfuis emportant avec moi le plus cher souvenir de ma vie : celui de vous avoir au moins serré la main!

« Vous ne vous souviendrez probablement pas de moi; vous avez tant d'idolâtres dans le monde entier. N'importe, je vous envoie un cri d'amour pour celle que vous aimez tant, la France. C'est le cri d'un peuple exilé : il trouvera un écho dans votre grand cœur.

« Agréez, cher et illustre Maître, l'expression de mes sentiments les plus vifs d'amour et de vénération.

« *Un Canadien*,
« Louis Fréchette. »

Et celle-ci, très intéressante, d'un Brahmine de l'Inde anglaise, sir Narayain Mukharji, poète plein d'érudition.

« Uttarpara, près Calcutta, Inde anglaise.
« *Janvier 12, 1884.*

« Illustre Monsieur,

« J'ai eu l'honneur d'apprendre par M. Lesclide, votre digne secrétaire, que vous avez, par la grâce du Dieu tout-puissant, recouvré la santé après votre dernier séjour en Suisse, que mon humble lettre vous a été communiquée et que vous avez bien voulu m'accorder la faveur de dédier mon pauvre

volume de poésies à votre nom immortel. Comment puis-je, maintenant qu'une si bonne fortune a lui à mes yeux, comment dis-je, puis-je résister à la tentation de vous faire agréer mes meilleurs et plus chaleureux remerciements et de prier le ciel de prolonger votre glorieuse existence sur cette terre.

« L'heureuse nouvelle du rétablissement de votre santé, qui vous permet aujourd'hui de recevoir toutes les communications qui vous sont faites, a fait renaître toutes mes espérances et je prends la liberté de saisir cette occasion pour vous assurer que, bien que vivant sur une terre où le Français est rarement lu et apprécié, j'ai la plus grande admiration pour tout ce que vous avez écrit, et que bien plus, j'ai lu avec tout l'interêt dont est susceptible un homme, tout ce que vous avez fait pour avancer la cause de l'humanité; j'ai lu, dis-je, et dans mon cœur je vous ai vénéré et vous ai placé au premier rang des hommes véritablement moraux. Votre vie a été une vie d'événements. Vous avez noblement rendu célèbre en pratique ce que vous professez en théorie. C'est ce qui fait la grandeur de votre vraie morale et c'est cette grandeur que je m'efforce de proclamer.

« Au moment où cette lettre vous parviendra, votre glorieux anniversaire sera proche, et que puis-je vous envoyer d'une terre si lointaine comme présent d'anniversaire qui puisse convenir à la circonstance et être digne de votre illustre agrément? Vous êtes le « grand ami de l'enfance »,

ainsi que vous a dignement qualifié le poète lauréat d'Angleterre. Permettez-moi donc, noble monsieur, de vous offrir ma photographie, et la photographie d'un garçon et d'une fille hindous. Bien qu'en soi-même, ce ne puisse être digne du nom de présent, j'ai osé vous l'offrir avec l'espoir que venant comme c'est le cas, d'une terre lointaine et de quelqu'un qui vous a en très haute estime, cela ne pourrait manquer de vous intéresser. Le garçon est le mien et la fille, celle de mon frère.

« Mes poésies ne sont pas encore prêtes pour l'impression, mais elles le seront, je l'espère, dans six mois environ. Il n'est personne qui ne voudrait vous dédier son livre et pourrait en même temps rendre justice à la noble grandeur de votre nom.

« Pour conclure, permettez-moi d'espérer que vous n'avez pas oublié la prière que je vous ai faite de m'envoyer votre photographie. J'en ai dit assez dans ma lettre à M. Lesclide de la valeur qu'elle aura à mes yeux, qu'il me suffise de dire, comme Jean Valjean mourant disait des chandeliers : que, bien qu'en papier, elle sera pour moi d'un plus grand prix que toutes les richesses du monde.

« J'ai l'honneur d'être, très illustre monsieur, votre très obéissant serviteur et chaud admirateur.

« Sir Narayain Mukharji. »

Puis cette demande d'audience d'une artiste polonaise.

« Maître,

« Je viens, avec une confiance que votre bonté si connue de tous excusera, je l'espère, solliciter de vous un entretien particulier de quelques minutes seulement.

« Polonaise de naissance, et artiste dramatique des théâtres de Varsovie, je ne peux pas quitter Paris avant d'avoir présenté mes profonds hommages au génie dont je suis fière d'interpréter les œuvres et que la Pologne admire autant qu'aucun autre pays du monde, autant que la France elle-même.

« Marie Deryny. »

Insérons, pour clore cette série d'hommages, un sonnet que j'adressai au poète à l'occasion de son anniversaire, en 1883 — moins d'un an après la réception de la lettre dont il m'avait honorée, — et qui me valut l'envoi de *Ruy Blas*, rehaussé d'une précieuse dédicace. C'est en raison de la grande faveur que m'accorda *le Père* — car il fut et demeurera notre père spirituel, et nous lui gardons un filial amour, que je reproduis ici ces vers de pensionnaire.

A VICTOR HUGO

Anniversaire

L'AIGLE

Un aigle impétueux s'élance de son aire,
L'éclair de ses yeux d'or, au soleil allumé,
Perce l'ombre maudite où languit l'opprimé :
Un rayon de son feu divin nous régénère.

Bientôt, ayant franchi la limite ordinaire
Aux aigles assignée, il contemple, charmé,
Les mondes gravitant sur leur axe enflammé
Et croise aux régions où gronde le tonnerre.

Il plane et, suspendant son essor surhumain,
De la Terre et du Ciel ayant chanté l'hymen,
Il vise un but sublime à lui seul accessible...

De ton génie, ô Dieu, l'âme humaine est l'autel :
L'univers t'apparient, ô grand aigle inflexible
Dont le cœur n'a d'égal que le nom immortel !

26 février 1883

*
* *

Puis, toujours au hasard — car il faudrait pour reproduire le plus intéressant seulement plusieurs volumes — voici d'autres lettres encore. La première vient d'un département du Nord. Elle émane d'un ecclésiastique, un honnête homme qui confie à Victor Hugo son état d'âme, ravagée par le combat du dogme et de la raison. Ces pages ont toute la sincérité d'une confession loyale. Elles disent et laissent entendre bien des choses. Hélas! le cas de ce prêtre, qui ne veut pas transiger avec

sa conscience est d'autant plus douloureux qu'il n'est point un cas isolé... Nous nous abstiendrons de tout autre commentaire.

« *X..., 4 novembre 1883.*

« Monsieur le Sénateur,

« Veuillez excuser ma hardiesse et me permettre de recourir à votre bienveillance, à vos lumières et à vos conseils, dans la situation la plus douloureuse et la plus fausse où se puisse trouver un honnête homme.

« J'ai trente-neuf ans, je suis curé d'une paroisse de seize cents âmes et, de ce côté, un avenir sûr et même assez brillant s'ouvrait devant moi. Je suis bien noté auprès de mes supérieurs, j'ai une réputation d'orateur établie dans mon diocèse et des honneurs ecclésiastiques, prématurés peut-être, en ont été la conséquence.

« Mais des doutes qui remontent déjà loin, et que j'ai longtemps combattus, se sont changés après étude et examen sérieux, en une conviction formelle de la fausseté de la religion. J'ajouterai, pour vous donner de ma situation une connaissance aussi exacte que possible que le célibat ecclésiastique ne m'a pas coûté.

« Les passions des sens et la *femme* ne sont donc pour rien dans le travail qui s'est opéré en moi ; j'ai été constamment de ce côté à l'abri de tout soupçon.

« Je ne puis, monsieur le sénateur, continuer

honorablement mes fonctions, prêcher des doctrines que je regarde comme absolument fausses, faire des cérémonies qui sont vaines et ridicules et tromper sciemment ceux qui m'environnent! L'honneur et la dignité du caractère me l'interdisent! Mais ici dans quel labyrinthe inextricable me trouvé-je enfermé!...

« Je n'ai aucune fortune personnelle, j'ai vécu de mon ministère au jour le jour et, d'autre part, je ne suis plus à l'âge où l'on peut recommencer une carrière!... Je souffre toutes les tortures morales imaginables sans savoir comment donner satisfaction à mon intelligence et à ma conscience!

« J'ai pensé qu'il me serait peut-être possible de trouver dans la franc-maçonnerie (1) une position qui me permît de vivre tout en *combattant l'erreur* que j'ai propagée de *bonne foi* jusqu'ici...

« Je suis disposé à tout et j'irais même volontiers à l'étranger pour cela, surtout dans un pays de langue française. Je ne sais à qui m'adresser et j'ai pensé, monsieur, que prenant en pitié la fausseté de ma position, vous ne refuseriez pas de vous faire mon guide et de me patronner; la haute influence que vous ont si justement acquise votre génie, vos services et jusqu'à vos épreuves vous permettrait de m'aider puissamment, de de-

(1) On inclinait à croire Victor Hugo franc-maçon. Mais le renoncement aux croyances de sa jeunesse lui avait trop coûté pour qu'il aliénât par la suite son indépendance. Il s'enferma dans un idéalisme au fond duquel il y avait Dieu. Victor Hugo n'a jamais cessé d'être déiste. Dieu, n'est-il pas la formule même de l'Idéal : le Beau, le Bien, le Vrai, le Juste ?...

venir vraiment mon libérateur, et je vous en bénirais toute ma vie!

« Je vous conjure donc, monsieur et illustre Maître, de daigner me prendre sous votre protection et d'intéresser à ma cause ceux qui peuvent réaliser mes désirs et mes vues. Je suis ici pieds et poings liés, sans savoir de quel côté me tourner. Je ne saurais rencontrer de *Mentor* plus digne et plus puissant que vous.

« Daignez agréer, Monsieur le sénateur, l'hommage des sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« Votre très humble serviteur,

« Ch. W. »

A la note acrimonieuse, bien que — ou parce que — familiale. La lettre ci-dessous fut écrite à Richard Lesclide par la femme du comte Léopold Hugo, neveu du poète. Elle a fait, depuis, parler d'elle.

« Roma 21-22 juillet 1881,

« la nuit.

« Monsieur,

« Vous m'écrivez du Louvre (1)? Est-ce parce que Theuriet me disait que j'ai les mains de la Monna Lisa?

« Vous me dites que chez Hugo on ne répond ni aux princesses, ni aux bergères... Je suis donc heureuse de n'être ni l'une ni l'autre, mais bien

(1) Richard Lesclide appartenait au ministère des Beaux-Arts, section des moulages au musée du Louvre.

une privilégiée, puisque vous me répondez et même d'une manière piquante, spirituelle, originale!... Vous aimez bien mon oncle... je vous envie!...

« Moi, je ne l'aime plus. Il est toujours le Dieu de mon esprit, mais je ne l'aime plus !

« Et auparavant, il venait après ma fille.

« Que voulez-vous... il ne m'aime pas!

« S'il m'aimait bien, il aurait tiré les oreilles à son neveu, mon mari... (Dire que j'ai un mari... oh! quand nous donnera-t-on le divorce pour que j'en prenne un autre!...) et il l'aurait envoyé rebondir à Rome.

« Et quand je viendrai à Paris ce sera vous, monsieur, que je chercherai avenue et hôtel Hugo. Qui sait si vous ne serez pas le messager, le génie de la paix entre le grand homme et cette ci-devant jeune femme dont on dit qu'elle a le meilleur cœur et le plus méchant esprit du monde !

« Figurez-vous que je vous écris à deux heures du matin; dans cette saison on ne dort pas à Rome et moi moins que personne.

« De ma fenêtre, je vois le dernier quartier de ma chère Tânit, la déesse de Salambo *(sic)*, se lever sur la villa Medici *(re-sic)* où le fils d'Edouard Fournier va venir avec le premier grand prix.

« T. Gautier, Flaubert, Littré, Saint-Victor... mais qui va-t-il nous rester ?...

« Et moi qui écris des choses remarquables et qui, par dédain, ne publie rien !

« Quant à la Vénus de Milo, sur laquelle Edouard Grenier a fait, m'a-t-on dit, une charmante étude (la connaissez-vous ?) vous me la préfèrerez toujours à cause de son abstention épistolaire à laquelle, malgré que vous m'ayez prêchée, je ne suis pas gagnée, puisque je vous bombarde immédiatement de cette lettre.

« Pardonnez-moi, je suis Provençale aussi; la Grande Lauzade, que traverse le chemin de fer, avec son château des Templiers est à nous, près de la Madone des Arcs où Mireo revint à la vie au son de la musique de mon aimé Gounod.

« Il fut un temps où Aicard m'appelait *la fée Esterelle.*

« Cet heureux temps n'est plus.

« Je ne puis ajouter :

« Il reviendra peut-être!...

« Enfin, monsieur, je suis charmée d'être en correspondance avec vous. Laissez la Vénus de Milo se taire et faites-moi parler.

« Mille choses aimables.

« C^sse^ C. Hugo. »

Citons encore une lettre de Léon Cladel qui se plaint du silence du Maître à propos de l'apparition d'*Ompdrailles*, puis une lettre de Clovis Hugues, l'aimable poète, député de Marseille, une lettre de Victor Cherbuliez, une lettre de Louis Blanc. — Nous laisserons le dernier mot de cette correspondance à Sully-Prud'homme, l'homme du jour, l'heureux poète français lauréat en 1901

du premier prix Nobel. Victor Hugo eût applaudi les deux noms qui firent triompher la France dans ce concours universel : Frédéric Passy, Sully-Prudhomme.

« *Sèvres, 30 novembre.*

« Cher ami,

« Depuis que j'ai l'honneur de connaître *de visu* le poète, je lui ai toujours envoyé mes élucubrations et lui, constamment, il m'avait fait l'honneur de me répondre.

« Un jour, afin de bien démontrer que je n'étais pas de la bande à Zola, l'idée me vint de dédier à Victor Hugo le plus romantique de mes poèmes en prose et je lui servis *Ompdrailles*. Il m'accusa réception du volume et, depuis, silence sur toute la ligne. En ce cas-là, peut-être, je croyais mériter une réponse, une appréciation en trois mots. Rien!... Quant à Mme Lockroy, je serai, moi, toujours son débiteur, car je n'oublierai jamais ses sympathies pour nous lorsque la mort frappait à coups redoublés à notre porte.

« Oui, mais Lockroy! Son *grand cœur* me devait au moins un merci. Voilà tout. Et maintenant, à quand vos cabrioles ? Je lis vos *Hanlon-Lees*. C'est fort intéressant. Je vous en reparlerai. Quant à la préface de Banville, c'est de la pyrotechnie adorable!

« Amitiés de nous tous à tous.

« L.-M. CLADEL. »

« *Paris, 19 février 1881.*
« *204 rue de Rivoli.*

« Mon cher Victor Hugo,

« Mlle Rousseil m'écrit :

« Je vous en supplie, rappellez à Victor Hugo « qu'il m'a promis le rôle de Tisbé d'*Angelo*. J'y « comptais pour ma rentrée aux Français. Si je ne « joue pas ce rôle, j'en mourrai. »

« Je me rends à la prière que Mlle Rousseil m'adresse d'intercéder pour elle auprès de vous, sachant que c'est une femme de talent et de cœur. Que faut-il que je lui réponde?

« Je ne suis pas allé vous serrer la main, parce que je suis retenu chez moi par de vives souffrances.

« Votre admirateur et votre ami,

« Louis Blanc. »

« *Paris, 17 rue Gay-Lussac,*
« *Mercredi 12 novembre.*

« Monsieur,

« J'ai pris la liberté d'aller aujourd'hui frapper à votre porte, sans avoir d'autre titre à être accueilli de vous que ma qualité de membre du comité de souscription pour votre statue, et que le droit imprescriptible qui appartient à tout candidat à un fauteuil académique d'importuner ses juges. J'aurais été trop heureux si j'avais pu réus-

sir à vous intéresser à ma candidature et à la recommander à votre bienveillance.

« Qui n'attacherait un prix infini à votre suffrage? Mais quand il me serait interdit de prétendre à cette précieuse faveur, je n'en tiendrais pas moins à mettre à profit l'occasion qui s'offre à moi de m'introduire auprès de vous, car depuis bien longtemps je regrette vivement qu'il ne m'ait pas encore été donné de vous présenter l'hommage de mon admiration et de mon respect. Je suis trop discret pour oser souhaiter que vous me fassiez l'honneur de m'indiquer l'heure et le jour où je pourrais avoir quelque chance d'être reçu; mais j'espère que vous ne m'en voudrez pas si je m'obstine dans un désir et si je me permets de renouveler ma tentative.

« Veuillez agréer, monsieur et illustre Maître, l'expression de tous mes sentiments les plus respectueux.

« Victor CHERBULIEZ. »

« *Chambre des Députés.*

« *Paris le 28 juin 1884.*

« Vénéré Maître,

« Au nom de mon collègue Laguerre et en mon nom, je vous soumets le document qui nous arrive des frontières espagnoles. Votre voix est la grande voix de la civilisation et la démocratie attend.

« Agréez, vénéré Maître, l'assurance de notre respect profond.

« Clovis HUGUES. »

« Mon cher Victor Hugo,

« Rien ne pouvait me faire sentir plus cruellement combien est désolante l'infirmité dont je souffre, que l'impossibilité absolue où elle m'a mis de me joindre, en personne, à ceux qui sont allés vous dire tout ce qu'ils ont pour vous dans leur cœur d'affection, de reconnaissance et d'admiration.

« Louis BLANC. »

« *Paris, 28 mars 1882.*

« Maître,

« Je suis profondément touché de l'approbation, si précieuse pour moi, que vous donnez à mon discours, et du témoignage de bienveillance que vous m'accordez en m'invitant à prendre place à votre table samedi prochain.

« Je me rendrai avec empressement à cette invitation, et je vous prie, Maître, d'agréer, avec l'expression des sentiments d'une confraternité récente dont je suis bien fier, la nouvelle assurance de mon affectueuse vénération.

« SULLY-PRUDHOMME. »

* * *

Ce chapitre a des « à côté » — Terminons-le donc par des vers adressés au poète souverain par un jeune écrivain de province, qui les composa sous le charme de sa *Chanson des Rues et des Bois*. On n'a pas été aimable pour cette œuvre, imprégnée d'esprit gaulois, qui inspira à Charles Monselet une *Chansonnette des Rues et des Bois* très réussie, — mais qui n'a rien de commun avec les *Almanachs des Rues et des Bois*, auquel Monselet fut tout à fait étranger. Ce passe-temps de lettré eut pour seul père Richard Lesclide, dont la verve endiablée amusait fort Victor Hugo.

Le Maître fut si sensible à l'envoi de son correspondant, dont l'épître fut décachetée à table par Mme Drouet, qui la lut à haute voix, que nous n'hésitons pas à publier ces stances alertes :

Dans ma solitude accourues
Ranimant mon âme aux abois,
Résonnent les chansons des rues
Frissonnent les chansons des bois !

Les héroïnes du poète,
Riant d'un air doux et vainqueur,
Me jettent des fleurs à la tête,
Et moi je leur jette mon cœur ;

Puis, je rencontre en mon extase
Le Maître aimé tout diapré
Des gourmes du cheval Pégase
Qui caracole dans un pré.

Sans selle et sans bride, il le monte.
Pégase au ciel va l'emporter :
Sur le dos du coursier qu'il dompte
J'essaie à mon tour de sauter.

Tel, quand un général d'armée
Passe sur le haut du pavé,
Gavroche, la tête animée,
L'escorte d'un pas relevé !...

Mais je tente un vol impossible :
Nul ne suit l'aigle que l'aiglon ;
L'Olympe m'est inaccessible :
Ce poète a le bras trop long ;

C'est vainement qu'il cherche l'ombre
Dans les forêts ; son front vermeil
En dépasse la voûte sombre
Et se retrouve en plein soleil ;

Je l'ai vu causer des désastres
Dans les vergers qu'il détruisait ;
Son pied écrasait les fruits, et
De la main, il cueillait les astres

CHAPITRE VII

LA MORT DE Mme DROUET

La mort de Mme Drouet, qu'après de longues souffrances un cancer de l'estomac emporta, le vendredi 11 mai 1883, impressionna fortement le poète, bien qu'il ne montrât pas trop ses regrets au début.

L'affliction a sa pudeur. Mais on ne rompt pas sans qu'il en coûte avec une affection ayant un demi-siècle de durée et de constance.

Cette disparition entraînait après elle les plus doux souvenirs du poète, car Victor Hugo, nous l'avons dit, avait aimé éperdument la créature privilégiée qui devait l'arracher plus tard aux représailles d'un président de République qui osait escamoter la France à son profit.

C'était le meilleur de la jeunesse du Maître qui s'en allait avec la morte.

Elle l'abandonnait mal à propos, d'ailleurs, à l'heure où il se résignait à peu près à vieillir. Aucune silhouette féminine n'encombrait plus, d'une manière sérieuse, l'horizon du poète, devenu

moins accessible aux séductions de ses innombrables admiratrices.

Mme Drouet, d'ailleurs, supprimait presque invariablement toute la correspondance émanant des femmes. O les aimables et charmants ramages des belles correspondantes aux doigts fuselés et aux yeux de flamme, qui venaient babiller comme des fauvettes avec leur poète! O les élégants griffonnages, les billets parfumés, sacrifiés sans pitié! Combien étaient rares les épîtres qui trouvaient grâce aux yeux sévères de l'ombrageuse amie du grand homme. A peine tolérait-elle des lettres d'enfants — et celles que nous avons citées ont échappé par miracle à une destruction certaîne.

Un jour, pourtant, Victor Hugo se fâcha à propos de quelques pages enthousiastes, froissées et maltraitées par sa compagne. Ces pages innocentes — et condamnées — venaient d'une intelligente fillette qui, en 1878, avait joué dans *Les Misérables*, le joli rôle de Cosette et qui devait, si je ne me trompe, créer plus tard, au théâtre de la République, le rôle de Zizi dans *Bug-Jargal*.

Victor Hugo, se souvenant de Jean Valjean, prit en mains de nouveau la défense de Cosette, dont il défendit également la prose contre son accusatrice.

— Eh! madame, dit-il, impatienté, il s'agit d'une enfant.

— Monsieur, il y a des enfants de tout âge, répondit sèchement Mme Drouet.

*
* *

L'année 1882 avait été heureuse pour l'amie du poète, dont la gloire était un peu sienne.

Le 21 janvier, elle avait assisté, en sa compagnie, à l'unique représentation de *Margarita*, la jolie comédie tirée du livre dramatique des *Quatre Vents de l'Esprit*, et jouée sur le théâtre particulier du Cercle des Arts intimes. Nancy Martel, aujourd'hui pensionnaire de la Comédie-Française, et Fernand Samuel, que la fortune fit depuis directeur de théâtre, créèrent les principaux rôles de cet admirable ouvrage.

L'anniversaire du Maître avait eu, comme le précédent, un retentissement dans le monde entier.

Le 1er juin 1882, *Torquemada*, commencé à Guernesey en 1856 — d'après M. Henry d'Escamps, — et à peu près terminé en 1870, paraissait en librairie, et cette œuvre impatiemment attendue, obtenait un succès colossal.

Mme Drouet exultait. Mais sa fin était proche.

La dernière grande solennité à laquelle, très souffrante, elle accompagna le poète et les siens fut, à un demi-siècle de date, la seconde représentation du *Roi s'amuse*, donnée à la Comédie-Française, devant un public d'élite, le 25 novembre 1882. *Le Roi s'amuse* avait été interdit en 1832 par M. d'Argout et le bon plaisir de Charles X. — Ainsi, un siècle plus tôt, à la représentation d'*Irène*, Paris retrouvait et couronnait Voltaire.

La loge du poète fut photographiée au cours de

la soirée, et le *Monde Illustré* entre autres publications spéciales, consacra tous ses dessins de la semaine à cette reprise sensationnelle.

Ce devait être la dernière illustration où Mme Drouet allait se trouver unie à celui qui fut sa vie. Le profil sculptural et aristocratique de la malade se détachait sur le fond sombre formé par les draperies de velours écarlate de la loge et par les habits noirs du Maître, encadré de MM. Meurice et Perrin, — alors administrateur de la Maison de Molière. Au milieu, Georges, un bel adolescent dont la tête régulière et expressive, aux yeux doux et profonds, faisait songer aux jeunes dieux de l'antiquité grecque, et Jeanne, posée comme un oiseau prêt à s'envoler sur les genoux d'Auguste Vacquerie, complétaient cet ensemble sympathique. Mme Drouet, avec sa lourde couronne de cheveux blancs, la pâleur marmoréenne de ses traits idéalisés par le lent travail du mal qui devait l'emporter, rappelait à s'y méprendre la statue de Lille, due au ciseau de Pradier.

Ce fut le dernier éclat dont brilla cette femme, qui avait été prodigieusement belle, et dont les jours étaient comptés.

Pendant les entr'actes, ce fut un défilé ininterrompu d'amis et d'admirateurs, venant serrer les mains glorieuses du Maître. Au dehors, la foule l'attendait. Elle fit à son poète une ovation discrète, solennelle, sans un cri : tous les fronts découverts, une double haie compacte d'habits noirs inclinés respectueusement sur son passage.

Et de quelle vénération profonde et filiale était fait ce silence, lourd d'émotion...

*
* *

Quelque temps après le cinquantenaire du *Roi s'amuse*, Mme Drouet s'alita. Ce ne devait pas être pour longtemps. Elle sentit sa fin prochaine et accueillit cette perspective avec un grand héroïsme puisé dans cette profonde affection qui ne s'était jamais démentie. Elle craignait que son ami se frappât et s'émût trop vivement d'une séparation qui, pour n'être pas bien longue, en raison de leur grand âge à tous deux, n'était plus guère pour elle qu'une question de jours.

Il suffisait qu'il fût auprès d'elle pour qu'elle eût du courage.

Voici ce qu'écrivait à ce sujet le 25 avril 1883, Richard Lesclide à Léon Cladel, qui lui faisait part de la naissance de son fils Marius, qui aura bientôt vingt ans!

« Mon cher Cladel, j'apprends avec joie la bonne nouvelle et j'espère que la mère et l'enfant se portent bien. Je l'annoncerai ce soir chez Hugo et je vous promets de porter un toast devant le Maître à Jean-Pierre-Marius Cladel.

« Mme Drouet décline de plus en plus et ce n'est plus, hélas ! qu'une affaire de temps. Elle est très calme et très résignée et ne demande qu'à souffrir le moins possible pour mourir.

« Le Maître n'a pu conserver ses illusions, mais

il ne veut convenir de rien. Pour lui, son amie n'est pas malade, mais très souffrante.

« Je vous embrasse tous, vous compris. »

Ce deuil, arrivé le 11 mai suivant, fit sur l'illustre vieillard un effet qu'il chercha à se cacher à lui-même :

— Les morts ne sont pas absents, ils sont invisibles, disait-il ; — mais son amie disparue semblait l'appeler de l'au-delà de la tombe.

Déjà Victor Hugo ne travaillait plus. Mme Lockroy, qui venait de perdre la mère de son mari, prit en mains le gouvernement de la maison du poète, dirigée par intérim par Mme Tola Dorian, l'ex-lectrice de l'impératrice de Russie, alors qu'elle portait son titre de princesse Metzcherski. Victor Hugo affectionnait fort cette poétesse de talent.

Mme Lockroy commença par évincer à peu près tout l'élément féminin intime et encombrant : la princesse de L... aux décolletages savants, sur laquelle couraient de singulières histoires, Mmes Joséphine B., Sophie Z., etc..., — les plus enracinées dans la maison — sans que le Maître fit entendre l'ombre d'une observation.

Mme Lockroy, qui s'attendait à de belles révoltes après ce coup d'état, garda les positions conquises par son tact, sa persévérance et son esprit.

Du côté masculin, son choix fut tout aussi méticuleux en ce qui concernait l'intimité du Maître. Elle ne maintint autour de lui que ceux en qui elle

avait une entière confiance et qui pouvaient lui constituer une garde d'honneur d'élite.

Aucune lettre de femme ne pénétra plus avenue Victor-Hugo. Le poète, d'ailleurs, se désintéressait de plus en plus de sa correspondance et Richard Lesclide ne répondait plus guère qu'aux lettres d'amis, de célébrités, ou ayant un caractère d'urgence exceptionnel.

Cette même année, cédant aux sollicitations de sa famille, le poète prit dans les montagnes de la Suisse un assez long repos.

Il revint à Paris, très assombri. Il semblait que le vide s'était fait plus profond dans l'hôtel de l'avenue Victor-Hugo. Il y manquait cette affection despotique, mais absolue qui, pendant cinquante ans, l'avait escorté dans sa vie orageuse et glorieuse; il y manquait aussi un rayon — et ce rayon, c'était son long passé d'amour et de jeunesse envolé avec l'âme de la morte.

CHAPITRE VIII

SOUVENIRS ET ANECDOTES

Victor Hugo, comme son œuvre le prouve, était spiritualiste et croyait à la fatalité. Il écrivit sous cette inspiration *Notre-Dame de Paris*, et l'on trouvera dans le récit suivant, que nous allons essayer de dire après lui une note superstitieuse étrange :

Comme il prenait des notes un jour à Guernesey, tout en se promenant au bord de la mer, il crut s'apercevoir qu'on le suivait. En effet, au bout d'un instant, on lui toucha légèrement l'épaule. Il se retourna. C'était un âne. Un âne en quête de caresses et d'herbe fraîche. Hugo flatta la bête de la main, et l'âne, satisfait, continua sa route.

En rentrant, le poète raconta qu'il avait été abordé par un solliciteur ; puis, cette idée s'enchaînant à d'autres idées :

— Pourvu, dit-il, qu'il ne soit rien arrivé là-bas, à l'Académie.

— Pourquoi donc cela ?

— Mais, répondit-il, cet âne avait l'air de me demander ma voix.

On rit de cette plaisanterie.

Le premier courrier de Paris arrivant à Hauteville-House annonçait la mort de M. de Barante.

*
* *

Lorsque le comte Léopold Hugo perdit sa fille unique, il se rendit à l'église de la Trinité, sa paroisse, pour commander le service funèbre.

— La nef tendue ? demanda l'un des vicaires de service.

— Oui, des draperies noires rehaussées d'ornements.

— Quant à cela, c'est impossible !... Nous sommes dans la quinzaine de l'Avent, et nous suivons Rome.

— Ah ! répondit le comte, c'est impossible !... Je le regrette vivement pour mon enfant, — mais vous devriez bien faire ce que je vous demande pour mon oncle.

— Monsieur le comte, vous pouvez dire à M. Victor Hugo qu'il sera content, dit l'aimable abbé.

Et l'église, se piquant d'honneur, fit à la petite-nièce de l'illustre pénitent de l'abbé de Lamennais des funérailles somptueuses. La morte eut un deuil d'or. La vaste nef de la Trinité disparaissait entièrement sous des draperies blanches rehaussées d'or.

N'était-ce pas le meilleur hommage à rendre au grand poète que d'honorer ainsi les siens.

*
* *

On parlait religion. Le Maître conta un soir, dans la vérandah, l'anecdote suivante :

Pendant un voyage que firent en Italie le comte Abel Hugo et sa jeune femme, le prince Galitzine invita un jour le jeune couple à aller à Tivoli, cet adorable lieu commun de la campagne romaine.

— En plus des fameuses cascatelles, dit-il, je vous promets encore une attraction : le pape doit se rendre demain à Tivoli et nous le verrons.

— Oh ! quelle idée ! s'écria la comtesse, et comme ce sera original de dire à mes amies, en rentrant à Paris, que j'ai baisé la mule du pape!...

Le comte, revenu déjà de bien des choses, se souciait fort peu de voir Pie IX, qu'il connaissait à fond depuis 1846, époque où Mastaï passait pour un catholique des moins ardents. Soldat et franc-maçon alors, rien ne pouvait faire prévoir ses futures destinées.

Mais la jolie pénitente paraissait heureuse de voir le chef de la chrétienté. Comme il ne faut pas contrarier les femmes, on se rendit à Tivoli dont l'église, éclairée *a giorno* et surchauffée par les vapeurs d'encens et la ferveur des fidèles qui s'y empilaient, disparaissait sous les bannières et les oriflammes. Mais, si le haut clergé n'avait pas attendu sur le portail son chef suprême, les fidèles confits en dévotion seraient peut-être

encore à l'appeler de leurs vœux. — O déception ! on vit la voiture de Pie IX passer au grand trot devant l'église qui lui faisait accueil et filer tout droit au palais du gouvernement.

Le bruit de cet évènement s'était à peine répandu que religieux et dévots des deux sexes, pèlerins que la vue de Sa Sainteté avait attirés à Tivoli, quittaient en débandade l'église fleurie, lâchaient prônes et oraisons et arrivaient en coup de vent au palais, où le pape dut consentir à les recevoir. Il se jeta sur un siège, de l'air de quelqu'un qui accepte une corvée et, tout en se bourrant le nez de vastes prises de tabac bruyamment aspirées, il donna aux fidèles sa mule à baiser. La jeune comtesse, curieuse comme toutes les femmes, voulut aller au baise-pied, bien qu'on la détournât de cette fantaisie. Quand Pio nono vit venir à lui et s'agenouiller, conformément au cérémonial, cette parisienne jolie, fine et distinguée, il retira brusquement son pied et, d'un geste plein de galanterie, il mit son anneau pontifical sous les lèvres de la jeune femme.

Si bien que la comtesse Hugo rentra à Paris sans avoir pu baiser la mule du pape !...

* * *

Le cabinet de travail mis à part, — et encore ! — ce qu'on trouvait le plus difficilement chez Victor Hugo c'était — cela semblera paradoxal — ce qu'il faut pour écrire. Le Maître se servait ordinairement de plumes d'oie, dites bouts d'aile, qu'il

n'abandonnait que lorsqu'elles avaient dit leur dernier mot. Il les traitait fort mal et quand elles ne marquaient plus de façon normale, il les utilisait de dos et de côté, au petit bonheur. Les plus usées étaient les meilleures. Il employait parfois des tronçons de plumes informes, qui faisaient autant de taches que de mots. Catulle Mendès apporta un jour avenue Victor-Hugo un paquet de roseaux fendus qui venaient d'Orient. Ce présent fit la joie du poète. Il s'en servit très longtemps et n'abandonna les roseaux que lorsqu'ils furent absolument hors de service.

Quand il confia ses travaux de copie à son secrétaire, celui-ci introduisit chez le Maître tout un arsenal de plumes, d'encriers, de porte-plumes, car il ne pouvait souffrir la disette à cet égard.

Parmi les encriers se trouvaient deux pyramides de cristal, une grande et une petite. Jeanne s'empara de la petite, et Victor Hugo emporta l'autre, qui fut légèrement ébréchée peu après. Comme le poète disait à son ami combien cette détérioration l'affectait, celui-ci lui fit et calligraphia, en caractères microscopiques, le quatrain suivant qui, collé avec art, dissimulait honorablement la mutilation de la pyramide :

Cet encrier de haute taille
Dans les combats s'est écorné :
L'homme à qui je l'ai destiné
A toujours gagné la bataille.

C'est par Richard Lesclide que la plume métal-

lique, depuis longtemps proscrite, fit sa rentrée dans la maison.

Après que le Maître se fut servi d'un de ses porte-plumes, M. Lesclide prit un canif, enleva adroitement une lamelle du bois et pria Victor Hugo d'attester qu'il avait mis à contribution cette nouvelle arme de guerre. Le poète y condescendit volontiers et écrivit ceci, à la plume métallique, sur la partie mise à vif :

« Puisque mon cher Lesclide le désire, j'affirme que je me suis servi de cette plume. — Victor Hugo. »

Ce porte-plumes historique, pieusement conservé, fait bon ménage avec quelques « bouts d'aile » sur lesquels le Maître a mis ses initiales après s'en être servi.

La plume d'oie se vengea pourtant de l'atteinte portée à sa considération par l'introduction de la nouvelle venue.

Voici comment :

Victor Hugo offrit un jour à son secrétaire une magnifique reproduction à l'eau-forte de son portrait par Bonnat ; il voulut ajouter à ce présent une dédicace. Il prit le premier « bout d'aile » qui se trouva à sa portée et écrivit ceci :

« A mon cher et excellent ami, Richard Lesclide.

« Victor HUGO. »

La plume d'oie eut alors beau jeu. Elle déposa sur le papier de Chine, au bas de la dédicace, une

copieuse tache d'encre, vrai « pâté » de poète, magistral et lumineux, qui semble souligner la signature glorieuse.

Ce fut toute sa vengeance.

*
* *

Un proverbe populaire dit « qu'on se plaint quelquefois que la mariée est trop belle ». Il a, ma foi, raison. Victor Hugo avait parfois des mouvements d'impatience contre lui-même : c'est que la pensée s'imposait à son esprit le plus souvent sous une forme ailée.

— C'est insupportable, disait-il, je pense en vers !

Après la mort de Mme Drouet, quand il se sentit vraiment touché par l'âge il murmura à table cet alexandrin mélancolique :

J'aurai bientôt fini d'encombrer l'horizon !...

*
* *

On parlait un soir de Frédérick Lemaître. La conversation en vint au blason qu'Adolphe Dumas avait inventé pour le grand comédien : de sable et de galets au compas d'argent, à cheval sur une lyre d'ivoire. Ces armes fantaisistes ont besoin d'être expliquées. Frédérick Lemaître, on le sait, était né au Havre et la mer l'avait conquis tout enfant. A défaut des flots, souvent moins incléments, le sort s'est chargé de ballotter le fougueux artiste. L'aïeul du grand Frédérick était musicien et son frère ar-

chitecte : le compas et la lyre. La mer a fourni le fond du blason.

— Un acteur, dit le poète, qui suivait une pensée, n'a vécu que par ses créations. Les reprendre, c'est le rappeler et l'arracher à l'oubli absolu qui pèse sur l'artiste défunt.

*
* *

Il aimait encore à rappeler la réponse qu'il fit à son interprète, la grande Mme Dorval, qui se montra si pathétique dans la Tisbé d'*Angelo*, un jour qu'elle lui demandait si elle était jolie :

« Vous n'êtes pas jolie, vous êtes pire. »

Ce mot, ajoutait Hugo, peut s'appliquer à toutes les femmes de Delacroix. On peut leur dire à toutes : vous n'êtes pas belles, vous êtes pires ! La ligne divine de la beauté apparaît lumineuse, mais brisée, sur vos visages ; vous êtes l'éclair, c'est-à-dire l'éblouissante grimace du rayon. Ceux qui vous aiment ainsi, vous aiment malgré vous et malgré eux, et vous aiment éperdûment parce que le secret de votre charme est précisément ce qui pourrait les détacher de vous. Soyez fières, vous êtes irrésistiblement laides.

*
* *

Puisque nous parlons théâtre, rappelons un fait intéressant.

On se souvient que Chateaubriand avait salué Victor Hugo du nom d' « Enfant sublime » après

son premier envoi à l'Académie sur le sujet mis au concours : l'*Etude*.

Le qualificatif, tombé d'une plume hautaine, avait donné au poète adolescent ses lettres de consécration. Aussi était-il très considéré.

En 1848, quand l'auteur des *Martyrs* mourut, Victor Hugo, sur les instances de la famille, alla lui fermer les yeux, mais il ne put assister aux obsèques où il devait prononcer un discours.

C'est qu'il lui fallait quitter Paris à une heure critique où son devoir de citoyen l'appelait à l'Assemblée nationale.

M. Ampère prononça le discours du poète sur la tombe de Chateaubriand ; pendant ce temps, Hugo enlevait au Parlement un crédit de quinze millions pour les théâtres de Paris, qui fermaient sans ce secours providentiel.

*
* *

Gustave Flaubert était un homme plein d'étrangeté. Peu enclin à l'admiration d'autrui, ses marques d'enthousiasme pour être rares n'en étaient que moins banales. Victor Hugo racontait qu'un soir, après dîner, dans la salle à manger de la place Pigalle, il lisait en petit comité des fragments de la *Légende des Siècles*. Au nombre des auditeurs, figurait l'auteur de la *Tentation de Saint-Antoine*. Accoudé sur la table, il buvait les paroles du poète, lecteur merveilleux s'il en fut, et, chaque fois que tombaient de ses lèvres inspirées quelque magnifique vers de l'impeccable chef-

d'œuvre, Flaubert, emballé, frappait sur son genou, accompagnant le geste d'une formule d'admiration plutôt pittoresque :

— Ah ! le cochon ! s'écriait-il, transporté.

Puis, il remettait ses coudes sur la table, appuyait de nouveau son menton dans ses mains, dévorait Hugo de ses yeux pénétrants, et la lecture reprenait de plus belle, coupée des mêmes exclamations ravies, à la grande joie du Maître qui eût donné un cent de ses admirateurs prosternés pour un seul de cette trempe-là.

— Ah ! le cochon !...



Victor Hugo, indigné de la réception que la République française faisait au shah de Perse écrivit, dans *La Libération du territoire*, ces vers maintes fois cités :

Tant que je n'aurais pas, mugissant de colère,
Lavé dans un immense Austerlitz populaire
Sedan, Forback, nos deuils, nos drapeaux frémissants,
Je ne montrerais pas notre armée aux passants.

Un diplomate venait, en effet, de lui dévoiler un trait caractéristique du degré de civilisation du potentat à qui la France faisait accueil.

Au dîner officiel que lui donna le prince de Galles, aujourd'hui Edouard VII, le shah remarqua le duc de Salisbury, l'un des plus riches lords d'Angleterre et, le désignant à son hôte, il lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous allez lui faire couper la tête ?

— Pourquoi cela ? répondit l'héritier présomptif, très étonné.

— Mais pour lui prendre son argent! dit le barbare de l'air le plus naturel du monde.

Et le prince de Galles, esprit libéral s'il en fut, eut toutes les peines du monde à faire entendre à ce shah sauvage, imbu de traditions de sérail, que l'aimable coutume d'amputer de la tête les gens dont on convoite les biens, n'est plus de mise en Europe.

*
* *

Un dimanche, jour tout spécialement consacré aux étrangers, un jeune artiste russe, présenté par une de ses compatriotes, une poétesse grande amie de la maison, fut gardé à dîner.

Il était tout à fait charmant. On le plaça à la droite de Mme Lockroy qui faisait les honneurs de la table du Maître avec sa grâce accoutumée. Le nouvel hôte était fort timide et fort ému. A peine le repas était-il commencé qu'on remarquait que l'aimable convive se penchait fréquemment vers sa voisine, à qui il adressait des petits saluts discrets pendant que son visage, naturellement pâle, prenait des teintes de pivoine écarlate.

Mme Lockroy, très absorbée par ses devoirs mondains, finit par remarquer le manège du jeune étranger dont les petits saluts continuaient à travers tout. Elle s'étonna d'abord, puis très intriguée, elle finit par demander au jeune artiste si quelque tradition de son pays l'obligeait à ces sa-

lutations, qui devaient être très fatigantes à la longue.

— C'est, répondit-il, pour vous remercier, madame, du grand honneur que vous me faites.

— Quel honneur, monsieur ?

— On m'a dit chez nous que lorsqu'une dame française voulait distinguer un homme, l'usage était qu'elle lui marchât sur le pied, et...

— Comment, monsieur ! s'écria Mme Lockroy stupéfaite, je vous ai marché sur le pied ?

— Depuis le commencement du dîner, madame. Ne le faisiez-vous donc pas exprès ?...

— Ah ! pour le coup, c'est trop fort ! dit la maîtresse de la maison en éclatant de rire, tandis que son mari, un peu plus loin se tenait les côtes, mais qu'est ce qui a pu vous faire supposer cette inconvenance ?...

On chercha la cause de cette étrange méprise. On pria le convive de ne pas bouger et l'on s'aperçut qu'un relief sculpté d'un pied de la table frôlait délicatement la bottine vernie du bon jeune homme qui, croyant à une politesse courante, n'osait pas retirer son pied.

A quoi tient la réputation, tout de même !...

Il est certain qu'en rentrant en Russie le candide artiste n'aurait pas manqué de se vanter du grand honneur que lui avait fait la belle-fille de Victor Hugo en lui marchant sur le pied pendant toute une soirée.

— Ah ! dit le Maître en riant, la singulière publicité !...

*
* *

Sait-on que Victor Hugo faillit attacher son nom à un dictionnaire encyclopédique ? Après le succès des *Misérables* en 1862, l'idée vint à deux érudits, esprits intuitifs s'il en fut, MM. Richard Lesclide et Alphonse Millaud, deux des fondateurs du *Petit Journal*, de lancer par souscription une encyclopédie populaire à la tête de laquelle serait le grand proscrit. Victor Hugo accepta d'appuyer l'entreprise de son nom. Les promoteurs de l'idée — qui a depuis fait son chemin — se mirent à l'œuvre et réunirent en quelques jours un capital de 400,000 francs.

L'affaire avait reçu un commencement d'exécution et était pleine d'avenir quand elle fut arrêtée net. Charles Hugo venait d'arriver à Paris; il apportait l'adhésion de son père mais avec une restriction. Victor Hugo désirait que l'on retirât son nom de l'œuvre au cas où, la République étant proclamée, il rentrerait en France. Et comme on demandait à son messager ce que cette éventualité pouvait avoir de commun avec l'entreprise littéraire à laquelle s'associait l'illustre exilé :

— Ne comprenez-vous pas, dit Charles, que si la République était proclamée, mon père en serait nommé Président.

Et voilà comment la grande encyclopédie Victor-Hugo fut tuée dans l'œuf. MM. Lesclide et Millaud en furent quittes pour rembourser les souscripteurs. Mais l'idée était si merveilleuse

que, reprise par d'autres, elle fit une rapide fortune. Richard Lesclide et Alphonse Millaud avaient tiré les marrons du feu : ce fut M. Pierre Larousse qui les mangea.

Sic vos non vobis!...



Richard Lesclide aimait tendrement les petits-enfants du poète. La douceur affectueuse de Georges, dont l'âme exquise se reflétait alors dans ses grands yeux, le séduisait autant que l'espièglerie charmante de Jeanne.

— Fais-moi des vers, lui dit un jour la gamine, puis, quand ils seront faits, tu les publieras, comme « papapa ».

— Bien, mademoiselle !... mais tu m'embrasseras!

— Tout de suite.

Et l'ami de « papapa » fit le sonnet suivant qu'il publia dans le numéro du 28 décembre 1873 de *Paris à l'Eau Forte* :

DES ANGES

Ce sont deux anges : l'un est brun et l'autre blond,
Leurs fronts sont doux et purs. L'aîné porte la tête
Haute avec la fierté qui sied à la conquête
Quand on commande en chef à des soldats de plomb.

L'autre a l'essor charmant et vif de l'alouette
Qui pépie et picore et court dans le sillon,
Et quand son regard bleu se lève, le poète
Voit Dieu qui lui sourit à travers ce rayon.

Et derrière le nid où leur babil de merles
Montre une bouche rose et des rires de perles
Rêve un ange gardien — un autre ange — plus grand

Avec le même front limpide et transparent,
Et l'on voit dans ses yeux, où la jeunesse brille,
Une sérénité de mère de famille.

Voilà. — Il ne faut jamais manquer de parole aux enfants.

*
* *

Victor Hugo discutait un soir sur la différence d'instinct qui existe entre les petits garçons et les petites filles.

— Ainsi, je suis très sûr, dit-il, que Georges commencera à jouer à la poupée quand Jeanne cessera. Vous allez voir.

Il fit venir les enfants qui s'ébattaient à proximité.

— Georges, dit le grand-père, voudrais-tu voir les jambes de ta bonne?

Pour toute réponse, le garçonnet rougit jusqu'aux oreilles et courut cacher son visage dans le corsage de sa mère.

— Et toi, Jeanne, voudrais-tu voir les jambes d'Henriette?

— Cette question!... dit la fillette en pirouettant. Les jambes d'Henriette? ça m'est bien égal!

— Concluez, dit le Maître.

*
* *

Un dimanche, après le dîner, un officier italien,

le commandant S., se fit annoncer chez le poète à qui il apportait un témoignage d'admiration de la part de son gouvernement. On l'introduisit et il remit au Maître une croix enrichie de diamants et des parchemins.

Victor Hugo était habitué à ce genre d'hommages qui affluaient vers lui de tous les points du globe. Le messager semblait un homme du monde ; il s'exprimait facilement et même élégamment, avec un aimable accent. C'était autant qu'il en fallait pour faire la conquête des femmes et celle d'un grand nombre d'hommes.

Pour rallier les hésitants, l'Italien se mit en devoir de décorer l'entourage immédiat du Maître, dont il paraissait connaître très bien la maison. Il commença par M. Lockroy, qui avait servi aux côtés de Garibaldi et qu'il séduisit par des souvenirs des « Chemises rouges », puis il alla à Georges, ravi de la circonstance. Sa décoration allait faire un si bel effet à Janson de Sailly !... Richard Lesclide, qui trouvait à ce commandant des allures bizarres, rompit dès qu'il le vît venir à lui muni d'un de ses petits papiers et prit congé de la société.

— Eh quoi! lui cria son ami Lockroy, vous partez déjà.

— J'y suis obligé, dit-il, par un travail urgent, — et puis, ajouta-t-il plus bas, je ne veux pas qu'on me décore.

Quelques mois plus tard, on apprenait que le pseudo-commandant italien était arrêté et con-

damné pour escroqueries à un nombre respectable de mois de prison. Ce chevalier d'industrie avait opéré sous le couvert de Victor Hugo, chez qui on l'avait vu ; il avait exploité avec une sérénité olympienne la plupart des amis du Maître, puis il s'était fait pincer bêtement au moment d'aller exercer ses talents dans un autre pays.

* * *

Jeanne rentrait radieuse de la promenade. Elle avait eu en chemin une idée triomphante.

— Papapa, dit-elle, tu m'achèteras une chèvre. Nous venons du Trocadéro où on a tiré une tombola. Il y avait parmi les lots une jolie chèvre, toute blanche, avec des rubans bleus, qui me rappelait Djali, ta *Djali* de *Notre-Dame de Paris*. J'aurais voulu la gagner, mais non! Tu sais, les chèvres sont pour rien. On les donne à présent. J'en veux une.

— Ta, ta, ta! dit le grand-père, tu n'auras pas de chèvre.

— Pourquoi?

— Pour bien des raisons. La première c'est qu'elle démolirait tout ici.

— On la mettrait au jardin et je lui ferais faire une maison.

— Elle mangerait la maison et puis elle mangerait mes roses, et tu sais bien qu'il ne faut pas faire de mal aux fleurs.

— C'est bien!... dit Mlle Jeanne qui ne renonçait pas si vite à ses fantaisies.

Et le soir, à dîner, la fillette vint câliner son ami Lesclide et lui dit tout bas ce qu'elle avait sur le cœur.

— Bon, dit-il, laissez-moi faire, et ne brusquez rien. J'ai mon idée. Vous aurez votre chèvre, mon enfant.

Le lendemain, il exposa un projet de loterie à un franc le billet, à laquelle participeraient tous les vieux amis de la maison, et dont le produit était destiné à offrir à Jeanne un objet dont elle avait envie et qui devait rester secret. Les parents étaient dispensés de prendre des billets. Cela leur était même interdit.

La souscription eut lieu séance tenante et réunit une trentaine de francs.

Et Mlle Jeanne, à quelques jours de là, fit son apparition chez « Papapa » suivie d'une gracieuse chevrette blanche tout enrubannée. C'était Djali. Le doux aïeul ne gronda pas trop en voyant la joie de sa petite-fille, qui prétendit que sa chèvre descendait en ligne directe de la Djali d'Esméralda et offrit de montrer des parchemins en règle.

Mais la jolie bête fit de si beaux ravages dans le jardin, où elle cabriolait en liberté, que Victor Hugo se fâcha et qu'il fallut, en fin de compte, exiler la pauvre Djali.

La chevrette trouva un asile chez la maîtresse de pension de Jeanne, où elle fut reçue et choyée avec tous les honneurs dus à sa célébrité.

* * *

Nous avons sous les yeux la collection du journal *Les Trois républicains*, fondé en 1880 par Georges, Jeanne et la petite Pauline Ménard, qui devait être plus tard la femme de Georges. Ce souvenir rappellera d'heureux jours aux trois collaborateurs que les tristesses de la vie ont depuis séparés.

Le journal, imprimé au polycopie, s'il vous plaît! eut un grand succès. Tous les parents des rédacteurs furent considérés comme abonnés d'office, ou du moins on leur fit payer leur abonnement, ce qui revient au même.

Les trois fondateurs de l'illustre feuille trouvèrent bientôt que le journal était bien long à faire pour de jeunes linots; alors ils allèrent chercher dans son coin leur grand ami Lesclide, — fondateur de publications s'il en fût, car il en mit en marche jusqu'à trois en un jour et non des moindres — mais toujours prêt à jouer.

Il entra en fonctions séance tenante et griffonna sur un coin de table la déclaration suivante :

« *Les Trois Républicains* m'ont fait l'honneur de me demander ma collaboration. C'est avec une grande joie que je vais me mêler à la pléïade d'esprits distingués qui dirigent ce rare journal.

« Il est certain que cette feuille est la première de toutes et que les autres journaux ne lui vont pas à la cheville. Voilà mon opinion et ceux qui ne sont pas contents n'ont qu'à le dire.

« On me charge de la partie artistique et dramatique des *Trois Républicains.*

« J'accepte et dois à nos lecteurs une profession de foi sincère. Je serai d'une impartialité absolue, mais ne dirai du bien que des dames qui m'embrasseront et des messieurs qui me donneront quelque chose. J'éreinterai les autres. Et voilà.

« R.-L. »

Victor Hugo trouva cet article fort bon, mais un peu hardi.

— On voit bien que vous ne faites pas de journalisme ! répondit son secrétaire.

— J'étais sûre qu'il écrirait des bêtises!... s'écria Jeanne en battant des mains.

Cette appréciation eut l'air de froisser le nouveau collaborateur qui, dans le numéro suivant, donna sa démission en éreintant le journal.

Les Trois Républicains eurent trois numéros, — un par républicain.

* * *

Par un effet rétroactif très fréquent, les vieillards se reportent volontiers à des souvenirs d'enfance et d'adolescence que leur cerveau, à son éveil, a conservés dans toute leur netteté. Aussi, dans ses dernières années quand Victor Hugo se remémorait les difficultés de ses débuts et les soucis matériels qui en résultaient, — le général Hugo ayant supprimé sa pension et celle de son frère, —

il avait des jours d'économie féroce : le tout était de savoir laisser passer la crise.

Un tantôt, Georges aborda le Maître en lui disant sans préambule :

— Grand-père, Léon Daudet va venir me prendre pour aller chez son tailleur (et il cita le nom d'un des premiers faiseurs parisiens) ; or, comme il me faut un habillement, je te préviens que je vais en commander un pareil à celui de mon ami.

— Jamais de la vie! répondit Hugo.

— Mais, j'ai besoin de vêtements...

— Bon! ...voilà vingt ans que je m'habille dans une vieille maison de confections où l'on ne m'exploite pas et je n'en suis pas plus mal mis. Tu me feras le plaisir d'aller là te faire prendre mesure de ce qu'il te faut.

— Jamais! dit Georges indigné. Je m'habillerai où s'habillent les petits Daudet, ou j'irai tout nu !

L'aïeul ne céda point devant cet ultimatum.

Le petit-fils du poète était tombé sur un de ses mauvais jours.

* * *

A quelques semaines de là, Victor Hugo eut un différend avec sa propriétaire, reine de Chypre et de Jérusalem, *in partibus*, — encore n'en jurerais-je pas!

Cette histoire l'agaça au plus haut point. Le poète se dit qu'après tout il valait mieux demeurer chez soi que chez les autres et fit l'acquisition

d'un vaste terrain, planté de grands arbres, situé à proximité de sa demeure. Les architectes affluèrent chez lui, offrant de construire des villas, des palais, des temples et tout ce que peut imaginer la fantaisie d'un tailleur de pierres.

Mais les petits-enfants du poète ne s'accordèrent pas à ces magnificences; ils bouleversèrent le fameux terrain qu'ils convertirent en pelouse fort propre à établir un jeu de *lawn-tennis*.

Il était peut-être un peu dispendieux de choisir pour pratiquer ce sport, très en vogue aujourd'hui, un terrain à 300 francs le mètre. Mais l'art d'être grand-père consiste surtout à se laisser gouverner par ses petits-enfants, quand on est millionnaire.

C'était la revanche des histoires de tailleur de Georges.

C'est sur ce terrain qu'est construit le somptueux hôtel occupé actuellement par M. et Mme Lockroy au 140 de l'avenue Victor-Hugo.

Il n'était pas inutile de montrer cette autre face du grand poète, tour à tour férocement économe et royalement prodigue.

CHAPITRE IX

LE DÉCLIN

L'âge se fait sentir pour tous. Il n'épargne pas même les dieux, et Saturne s'est passé par ses propres armes.

Peu après la mort de Mme Drouet, dont la disparition sembla lui donner tout d'abord de nouvelles énergies, le Maître déclina insensiblement. Une grande paresse, plus intellectuelle que physique, l'envahit. Il ne travaillait plus, lisait à peine, s'en remettait absolument à Mme Lockroy et à Richard Lesclide du soin de sa correspondance et était très incommodé par un commencement de surdité dont il avait senti les premières atteintes lors de son dernier voyage en Suisse et en Italie, au cours de l'automne de 1884. Mais cette petite infirmité n'était point une maladie, bien que le poète s'en montrât vivement affecté.

Son besoin de mouvement était resté le même, mais sa démarche s'était alourdie. Il aimait plus que jamais à se mêler au peuple, ce peuple parisien qui le chérissait et le vénérait comme un ancêtre et il en recherchait toutes les occasions.

Et ce besoin d'assimilation à l'élément populaire était si fort que le grand homme, auprès duquel on pénétrait si difficilement — les siens redoutant pour sa santé les fatigues des longues réceptions — prit une manie qui désolait Mme Lockroy, à qui toute inélégance semblait une hérésie.

Dès qu'on ne l'observait plus, car Victor Hugo était le prisonnier de sa gloire, il descendait dans la rue; là, appuyé au chambranle de sa porte, tirée sur lui, les mains derrière le dos, il se plaisait à suivre des yeux les allées et venues des passants.

Ce passe-temps inoffensif reposait le grand poète des contraintes auxquelles le condamnait sa popularité.

Ces stations, d'ailleurs, n'étaient jamais bien longues car on s'apercevait vite de la disparition du maître du logis et on l'obligeait à rentrer. Je le vis souvent ainsi, dans sa pose favorite, car nous étions voisins. J'habitais alors avec ma famille le 148 de l'avenue de Malakoff ; je voyais de mes fenêtres l'hôtel de Gambetta, rue Saint-Didier et, en perspective, une partie de l'hôtel de Lusignan, attenant à celui de Victor Hugo.

Quand le temps était favorable, l'on me conduisait passer les belles heures de l'après-midi au bois de Boulogne, où nous emportions des journaux et des jeux. En débouchant de la rue Saint-Didier, nous prenions tantôt la rue des Belles-Feuilles, tantôt l'avenue Victor Hugo. Aussi vis-je souvent l'immortel génie, à qui j'avais voué en secret le

culte le plus pur et le plus fervent qui puisse germer dans une âme ouverte à tous les souffles d'art et à toutes les illusions.

Tout arrive, même l'invraisemblable. Ah! l'on m'eût bien étonnée alors en me disant qu'un jour viendrait où mon dieu me ferait l'honneur de m'inviter à sa table, et que l'avenir me réservait la tâche sacrée d'ajouter aux biographies de notre poète national ces pages de souvenirs intimes...

Peu de personnes passaient devant la maison du Maître sans en saluer l'hôte illustre qui, debout sur son seuil rendait les saluts en souriant.

On se sentait tout heureux de l'entrevoir et la vue du doux aïeul évoquait le souvenir de son *Booz endormi* :

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.

Hélas ! cette innocente manie de veillard agaçait prodigieusement sa famille. Elle ne comprenait pas ce besoin de contact du grand homme avec le peuple, — que ses affinités aristocratiques confondaient volontiers avec la populace.

Victor Hugo n'avait pour satisfaire son désir que ces courtes stations sur le pas de sa porte et les promenades en omnibus, auxquelles on n'avait pas pu le faire renoncer. Mais celui qui donna à l'Empire de si vigoureux assauts, n'était plus assez ingambe pour s'élancer à la conquête des impériales. Il marchait lentement, avec une certaine difficulté, et le temps était déjà loin où, par

une rafale de neige, il grimpait sur un omnibus, déserté par les plus intrépides voyageurs.

Il faisait, ce jour-là, un temps épouvantable; des tourbillons aveuglants s'abattaient sur les rares passants comme un vol pressé de papillons blancs.

Victor Hugo attendait sur le trottoir qu'une voiture passât. Les cochers se faisaient rares. La lourde silhouette d'un omnibus se dessina dans l'éloignement. Le Maître fit signe au cocher, qui dodelina de la tête et, pour toute réponse, enveloppa son attelage d'un coup de fouet éloquent.

A l'impériale, pas un chat.

Le poète courut après le véhicule, le rejoignit et sauta sur la plate-forme.

Le conducteur, ignorant qu'il eût affaire à un sénateur dont l'un des droits était de monter en surcharge, fit remarquer au voyageur que la voiture était au complet.

— Au complet ? dit Victor Hugo, mais il me semble qu'il n'y a personne là-haut.

Et il s'engagea bravement dans l'étroit escalier.

— Oh ! fit le conducteur gouailleur, c'est différent, si monsieur va au soleil !...

Le poète ne portait jamais rien qui put lui faire rendre les honneurs dus à son rang, ni insigne, ni médaille, ni coupe-file, étant soucieux par-dessus tout d'un incognito plutôt difficile à garder.

A son retour chez lui, Victor Hugo prit le premier bout de papier qui lui tomba sous la main, et dessina la scène de l'après midi.

L'omnibus, la trombe de neige, le voyageur héroïque, le conducteur, rien n'y manquait. Au-dessous, comme légende, la réflexion goguenarde du préposé à la recette :

— Ah ! si monsieur va au soleil !...

*
* *

Dans les derniers temps, le Maître prenait encore l'omnibus, car il avait conservé le goût de ce genre de locomotion qui lui rappelait de loin les bonnes vieilles diligences, si intimement mêlées à ses souvenirs de jeunesse. Il se plaçait alors au fond de la voiture, afin d'éviter les causeurs et les importuns.

Les conducteurs, qui avaient appris à connaître leur illustre client étaient pleins d'attentions pour lui et ceux des voyageurs qui reconnaissaient cette grande figure populaire et familière n'avaient garde d'être indiscrets. Il avait une telle faculté d'isolement qu'il fit un jour le trajet de Passy à la Bourse, son itinéraire favori, assis presque à côté de son secrétaire, qu'il ne vit même pas. Richard Lesclide ne voulut pas interrompre la rêverie de son ami. Il se contenta de l'aider à descendre de voiture, au grand ébahissement de Hugo.

— Comment ! vous étiez là et vous ne me disiez rien !...

Le poète s'attardait volontiers dans ces écoles buissonnières, où il se plaisait tête à tête avec ses pensées.

On a voulu faire remonter à ces sorties inno-

centes les origines de la maladie qui l'emporta si brusquement.

En réalité, les derniers hivers l'avaient sérieusement éprouvé. Il était tourmenté par des rhumes qu'il ne voulait pas soigner, étant l'adversaire déclaré des médecins et des remèdes. Tout au plus admettait-il des préparations au goudron, qui pouvaient suffire pour apaiser des crises de toux, mais qui eussent été impuissantes à enrayer un mal sérieux.

Malgré ces petites indispositions, Victor Hugo ne suspendait pas ses promenades. Il les continuait même d'une manière dangereuse, par tous les temps et insuffisamment couvert. Rien ne l'agaçait plus que le changement de vêtements. Il fallait que sa famille les remplaçât à son insu. Il s'inclinait devant le fait accompli et s'assurait seulement que ses nouveaux effets eussent des poches vastes et nombreuses. Ces poches jouaient un grand rôle dans l'existence du poète, à l'époque où il menait une vie plus active. On les appelait familièrement ses « profondes ». Tout s'y engloutissait. Quelquefois lorsqu'on avait vainement cherché une note, un compte, une lettre ou même un manuscrit, le Maître consentait à laisser explorer ses vêtements. On y rencontrait les objets les plus imprévus et les plus hétéroclites. Ce qu'on en retirait était prodigieux.

*
* *

Victor Hugo avait trois choses en horreur : l'éta-

lage des décorations aux boutonnières, les pardessus et les parapluies. Dans sa jeunesse, il se refusa à porter les unes, et ne consentit jamais à s'embarrasser des autres. Dans ces conditions, insuffisamment vêtu pour son âge, il sortait fréquemment en victoria avec ses enfants, quelquefois conduit par Mme Tola Dorian, qui avait deux « dadas » à la portée de peu de gens : la Muse et les chevaux. La traductrice érudite de Shelley possédait, en effet, de magnifiques attelages qui, par les temps doux, venaient prendre le Maître. Puis les chevaux partaient à une allure folle à travers les allées très fraîches du bois de Boulogne et quelque insistance qu'on y mît, Victor Hugo refusait toute autre couverture que celle qu'on jetait sur ses genoux.

Peut-être le mal qui l'assaillit si brutalement vient-il de ces négligences ? Mais il semblerait plutôt une suite naturelle des choses et de l'âge.

Le grand vieillard, nous l'avons dit, était très fatigué. Il n'avait pas impunément passé à travers l'assaut de 1878. Cette épreuve avait laissé en son être des ferments qui accomplissaient lentement, sourdement, mais sûrement leur œuvre de désorganisation. Il était de nouveau en proie à de longues insomnies et, dans la journée, surtout à l'issue des repas, de profondes somnolences l'accablaient. On dut abréger considérablement les soirées de réception :

On sortait de table à huit heures. Vers neuf

heures et demie, le Maître fermait les yeux dans son grand fauteuil et ses hôtes prenaient congé.

* * *

On essaya de tous les moyens de réaction propres à tirer le poète de la torpeur qui l'envahissait.

Le Théâtre-Historique — aujourd'hui théâtre Sarah-Bernhardt, reprit *Notre-Dame de Paris*, drame à grand spectacle tiré du merveilleux roman de Victor Hugo, et dont les principaux interprètes furent le vieux Taillade, un Claude Frollo tragique et fatal à souhait; l'admirable Marie Laurent, si pathétique et si vraie dans la Sachette, et l'exquise Julia Bépoix, une Esméralda pleine de poésie, de charme et de talent, dont une mort prématurée devait briser la carrière artistique.

La fatalité qui plane sur l'œuvre semble avoir voulu s'acharner sur l'interprète comme sur l'héroïne. Pourtant, celle qui restera vivante éternellement, c'est la fiction. Celle qui survivra à la Esméralda charnelle pour en rappeler le souvenir attendrissant, c'est la Esméralda idéale.

Ouvrons ici une parenthèse et sans être un esprit imbu de superstition, citons un court et intéressant extrait de l'ouvrage de Mme Victor Hugo : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

Nous lisons à la fin du chapitre LXI, *La Esméralda*, ces lignes suggestives :

« Le roman est fait sur le mot *Ananké*. L'opéra (de Mlle Bertin) finit par le mot : *Fatalité*. Ce fut une première fatalité que cet écrasement d'un ou-

vrage qui avait pour chanteurs M. Nourrit et Mlle Falcon, pour musicienne une femme d'un grand talent, pour librettiste M. Victor Hugo et pour sujet *Notre-Dame de Paris*. La fatalité s'attacha aux acteurs : Mlle Falcon perdit sa voix ; M. Nourrit alla se tuer en Italie. — Un navire, appelé *Esméralda*, faisant la traversée d'Angleterre en Irlande se perdit corps et biens ; — le duc d'Orléans avait nommé Esméralda une jument de grand prix : dans une course au clocher, elle se rencontra avec un cheval au galop et eut la tête fracassée. »

Ce qui tendrait à prouver que le mot FATALITÉ n'est pas un vain mot.

*
* *

A l'occasion de la reprise très brillante de *Notre-Dame de Paris*, un musée Victor Hugo avait été agencé au foyer du public par les soins des amis du Maître. Cette tentative obtint un plein succès et cette ébauche de musée devint bientôt un lieu de pèlerinage où les dévôts s'empressèrent en attendant l'inauguration du véritable musée édifié vingt ans plus tard dans l'ancien appartement que le poète occupa au 6 de la place Royale, devenue la place des Vosges.

*
* *

Le 26 février 1885, le quatre-vingt troisième anniversaire du poète — qui devait, hélas ! être le dernier, fut célébré. Jamais fête n'eut un caractère plus cordial et plus élevé.

Un des grands amis de Victor Hugo, un poète exquis lui-même, M. Catulle Mendès, avait eu l'idée originale de réunir dans un album les autographes des célébrités européennes des arts et des lettres, auxquelles vinrent se joindre quelques souverains unis dans une commune admiration et quelques savants. Ces autographes avaient tous un caractère d'hommage à Victor Hugo.

C'était la manifestation des intelligences succédant au mouvement populaire des années précédentes. Le *Gil Blas* publia un supplément en photogravure, rempli par une faible partie de ces précieux témoignages : ils arrivèrent en si grand nombre qu'on fut bientôt débordé ; il fallut, après un pointage consciencieux en rejeter des masses. Cette sélection forcée fit, on pouvait s'y attendre, nombre de mécontents car il y eut beaucoup d'appelés et peu d'élus.

La fête avait eu une sorte de prologue dans un banquet offert la veille à l'Hôtel Continental par MM. Lemonnyer et Richard, les hardis éditeurs qui lançaient *l'Edition nationale des œuvres de Victor Hugo.*

Chaque exemplaire illustré de cette publication monumentale, pour laquelle les meilleurs dessinateurs avaient été engagés, revenait à près de quinze cents francs.

L'Hôtel Continental réunissait à cette occasion environ deux cents invités : des graveurs, des peintres, des sculpteurs, des poètes et des journalistes

s'y pressaient, dans une véritable fraternité d'art. Une seule femme était présente, Mme Adam — *alias* Juliette Lamber, qui présida cette agape artistique.

Parmi les convives figuraient MM. Fallières, ministre de l'Instruction publique, Kaempfen, directeur des Musées nationaux, Antonin Proust, Cabanel, Louis Boulanger, Leconte de Nouy, Adrien Moreau, Jacquet, José-Maria de Hérédia, Arsène Houssaye, Jules Claretie, Catulle Mendès, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, Pierre Véron, Poubelle, Philippe Jourde, Reihard Lesclide, etc., etc.

La solennité fut des plus brillantes. Mounet-Sully y récita avec sa virtuosité habituelle de très beaux vers d'Arsène Houssaye.

Victor Hugo, qui n'était venu au banquet donné en son honneur qu'à son corps défendant, se retira vers neuf heures, accompagné dans sa retraite par son petit-fils et son secrétaire. Un coupé attendait ; les trois hommes y prirent place. La voiture remonta l'avenue des Champs-Elysées où, comme des étoiles tremblotantes et clignottantes, le gaz piquait les masses sombres des marronniers. Le retour fut triste. Le Maître ne disait rien et l'on se gardait bien d'interrompre le cours des pensées où il semblait s'abîmer. Tout à coup, il posa sa main sur le bras de M. Lesclide assis à son côté et dit :

— Ces fêtes ne sont plus de mon âge !

Puis il ajouta ce distique qu'il répétait fréquemment depuis son retour de la Suisse :

Triste; sourd, vieux,
Silencieux!

Ses deux compagnons de route protestèrent, mais sans conviction.

« Je ne sais, m'écrivait alors M. Lesclide, quelle main invisible frappe à sa porte. Dieu veuille que nous le conservions longtemps! »

Le lendemain du banquet, un jeudi, tombait l'anniversaire du poète. Du matin au soir les délégations se succédèrent dans l'hôtel de l'avenue Victor Hugo, bondé de fleurs qui affluaient et surgissaient de partout. Le soir eut lieu une grande réception.

Dix mille personnes se pressaient devant la porte du poète et acclamaient son nom glorieux.

Victor Hugo, que les manifestations rappelaient à soi-même, voulut accueillir ses admirateurs. Quelques centaines de ces invités de la dernière heure, quelques-uns même en costume de travail, vinrent serrer la main du Maître. Mais l'affluence augmentant toujours le grand vieillard dut se résigner à battre en retraite.

Vers dix heures, il parut à l'une des fenêtres de sa maison. La foule se découvrit et, au milieu d'un silence respectueux, Victor Hugo prononça quelques paroles émues, puis le flot humain s'écoula lentement en acclamant de plus belle son poète vénéré.

CHAPITRE X

LA FIN D'UN IMMORTEL

L'idée de la fin suprême hantait depuis longtemps Victor Hugo. Il l'acceptait d'ailleurs avec une grande philosophie. Les âmes fortes sont sans épouvante devant la perspective d'une envolée dans l'éternelle lumière, d'où les appellent tout bas ceux qu'elles ont aimés.

— Je suis prêt! disait quelquefois le poète, et il ajoutait : *Dei voluntate!* en hochant doucement la tête devant les protestations de ses amis, lesquels ne croyaient vraiment pas qu'il dût les quitter aussi vite. Il avait accoutumé les gens à tant de résurrections !...

Il semblait se faire un jeu de réduire à néant les diagnostics les plus alarmants. Celui qui devait régénérer la langue française et être la gloire la plus pure de son siècle fut condamné par les médecins dès sa naissance.

L'amour d'une mère lui fit une nouvelle vie et triompha de l'arrêt fatal.

En 1849, Victor Hugo fut de nouveau condamné. Un anthrax monstrueux le coucha sur le flanc

pendant six mois et lui fit une nouvelle jeunesse.

Passons sur la condamnation à mort politique de 1852. Ce furent Mme Drouet et le marquis du Vidal de Montferrier qui en appelèrent alors.

Le poète s'était tiré avec les honneurs de la guerre de la poussée de congestion cérébrale de 1878 et cette guérison tenait du prodige aux yeux de tous les praticiens appelés à combattre le mal et qui, tous, avaient désespéré de leur illustre client.

On s'était donc habitué autour de lui à le croire invulnérable après ces rétablissements quasi miraculeux.

Pensaient-ils qu'il pût finir, ceux que pendant plus d'un demi-siècle il avait enseignés et charmés par sa parole, par ses actes et par ses œuvres surhumaines.

On s'était tellement habitué à le voir à sa place auguste, au sommet de toutes choses, qu'on ne pouvait se faire à l'idée d'une disparition surtout aussi prompte. On se fit illusion jusqu'au dernier moment.

La mort, cependant, avait touché le poète de son aile inexorable.

Ce fut le mercredi 13 mai que les amis du Maître s'assirent pour la dernière fois à sa table. C'était une soirée d'intimité. Il se montra doux et bienveillant, comme toujours; rien dans ses paroles ni dans ses manières ne paraissait faire prévoir sa fin prochaine. Il eut des moments de gaieté ; il but à la santé des dames présentes. Il

ne se plaignit même pas d'un rhume qui le tourmentait depuis quelques jours.

Pourtant, lorsqu'en partant, M. Leselide, qui se retirait un des derniers, alla serrer la main de son vieil ami, il le trouva préoccupé. Depuis quelque temps, d'ailleurs, il paraissait inquiet, mélancolique et absorbé dans on ne sait quelles pensées qu'il ne voulait pas dire.

— Comment vous sentez-vous, mon cher Maître?

— Aussi bien qu'on peut se trouver à mon âge.

— Le temps est un peu froid ; l'hiver ne veut pas nous quitter.

— Le temps est dans d'autres mains que les nôtres, dit-il.

Le lendemain, jeudi, le poète descendit dans le salon rouge et présida encore sa table hospitalière. Vers la fin du repas, il se sentit incommodé, abandonna ses convives et se mit au lit.

Il ne devait plus se relever.

Le vendredi 15 mai, Victor Hugo devait dîner avec son grand et vénérable ami, le sénateur Schœlcher, l'anti-esclavagiste, l'athée le plus endurci et la conscience la plus pure, une des figures les plus admirables du temps. On annonça que le Maître ne descendrait pas et que son état donnait de sérieuses inquiétudes. Son médecin ordinaire, le docteur Allix, ne quittait pas son chevet et avait demandé à être assisté de deux de ses confrères, les docteurs Sée et Vulpian.

Cependant, le bruit de la maladie du poète s'était

répandu dans Paris avec une rapidité singulière. La maison fut assiégée par une foule d'amis venant s'informer de l'auguste malade, et par des reporters en quête de nouvelles. Pour éviter l'encombrement on ne laissa pénétrer les visiteurs que dans un vestibule où le diagnostic des médecins était affiché.

La maladie suivait des phases diverses. Les mieux succédaient aux rechutes et déjouaient toutes les prévisions. Le samedi soir, les intimes quittaient la famille en larmes; le dimanche matin, ils déjeunaient avec les enfants souriants. Le mal semblait avoir cédé; la respiration du grand vieillard se dégageait ; on était plein d'espérance. Le poète était si parfaitement trempé qu'on pensait qu'il l'emporterait cette fois encore. Ses familiers montèrent dans sa chambre à coucher; ses petits-enfants l'embrassèrent, il donna la main en souriant à ses amis, qui sortirent presque rassurés et répandirent la bonne nouvelle dans les groupes qui stationnaient devant l'hôtel. Le lendemain, Victor Hugo, dans son lit, avait l'air d'un vieux lion farouche. Tout espoir était perdu et une lente agonie commençait. L'auguste malade était couché à l'opposite de la lumière qui le fatiguait, et très peu couvert.

Contrairement à son habitude de s'étendre sur un plan absolument horizontal, il avait consenti à laisser placer deux petits coussins sous sa tête. Sa préoccupation était de les arranger, de les disposer à sa guise. La respiration du vieux Maître

s'embarrassait de plus en plus; il souffrait beaucoup et l'on dut calmer ses douleurs par des injections de morphine.

Sous l'influence de ce stupéfiant, le sommeil envahit le malade, un sommeil relativement calme qui faisait illusion aux rares visiteurs admis à son chevet ; la vie semblait par moments l'emporter dans cette lutte désespérée.

Par une sorte de révolte, le moribond bondissait et se dressait debout, drapé dans ses couvertures : ce vieillard de quatre-vingt-trois ans avait un corps d'athlète, d'une beauté absolue. Il secouait la tête pour aspirer plus d'air et tenter de dégager sa poitrine. C'est dans un de ces moments désespérés qu'il rugit ce vers suprême de poète terrassé par la mort :

C'est ici le combat du jour et de la nuit !

Hélas! le terme était fixé. Ces révoltes s'apaisèrent bientôt. La seule plainte de Victor Hugo à sa dernière heure s'exhala en ces mots :

— Oh! la mort, que c'est long!...

Par instants, le grand vieillard semblait refuser le combat et déserter la vie. Son pouls s'affaiblissait et devenait imperceptible. Le docteur Allix tirait sa montre et attendait la pulsation finale, mais c'était une fausse alerte. Après quelques heures d'atonie et d'immobilité, le pouls se ranimait et le mourant reprenait de nouvelles forces — pour souffrir.

Dans la matinée du jeudi, 22 mai, — jour de

sainte Julie où l'on souhaitait, en d'autres temps, la fête de Mme Drouet — la véritable agonie commença. Les voies respiratoires s'engorgèrent tout à fait. En les traversant, l'air produisait un bruit de gargarisme semblable à la rumeur lointaine des galets roulés par les flots. Du salon voisin, on croyait entendre des paroles indistinctes et cette illusion persistait jusqu'auprès du lit où la mort allait prendre sa proie.

Les dernières paroles de Victor Hugo furent pour sa petite-fille. Il lui dit :

— Adieu, Jeanne ! et ses yeux qui s'éteignaient, semblaient chercher ses petits-enfants. Mme Lockroy, qui avait soigné son illustre beau-père avec un dévouement tout filial, était assise à son chevet et lui tenait la main. M. Lesclide, arrivé à dix heures du matin, ne quitta pas la chambre de son ami. Le regard, déjà vitreux et les narines pincées du Maître l'avaient assuré que sa fin était proche.

Une heure et demie sonna à la pendule. A *une heure trente-deux* minutes, le bruit de la respiration saccadée que nous avons essayé de décrire, s'éteignit tout à fait. Le poète immortel venait d'ouvrir ses ailes dans l'infini.

Mme Lockroy ferma les yeux de l'auguste défunt, et les larmes, longtemps et difficilement contenues, prirent libre cours. Ce fut dans la chambre mortuaire une longue explosion de douleur.

*
* *

Des préoccupations puériles se mêlent aux choses les plus graves et les plus sinistres. On prétendit que la pendule avançait de cinq minutes et l'heure officielle de la mort de Victor Hugo fut fixée à une heure vingt sept.

La nouvelle du décès fut connue en quelques minutes jusqu'aux extrémités de Paris. Il ne s'éleva bientôt qu'un cri : Victor Hugo est mort !

Toute la presse prit le deuil ; les grands journaux étrangers même parurent encadrés de noir. A voir l'affliction de tous, il semblait que chacun eût perdu un être cher.

Alors commença un pèlerinage touchant qui ne dura pas moins de huit jours.

Paris tout entier, tous les admirateurs du poète entré dans une double immortalité, vinrent écrire leurs noms sur des registres disposés sur des tables placées à cet effet devant la porte de la maison mortuaire.

Des gardiens de la paix canalisaient à grand peine la foule qui s'agglomérait. Il fallait quelquefois attendre deux heures pour pouvoir s'inscrire. Plus de cinq cent mille signatures furent ainsi recueillies, — car les gens ne signaient pas seulement leur nom, mais celui de leurs amis de Paris ou de la province, qui ne pouvaient venir en personne.

Les lettres et les télégrammes de condoléance commencèrent à affluer le lendemain; puis les fleurs et les couronnes, dont quelques-unes étaient

de véritables merveilles. La maison en fut encombrée, elles refluèrent jusque dans le jardin ; on n'en put mettre qu'une très faible partie dans la chambre où reposaient les restes vénérés du Père. De son côté, le gouvernement s'occupait des funérailles et cédait à peu près sans discuter à ce que demandait la voix publique.

Les obsèques de Victor Hugo devaient être faites aux frais de l'Etat. L'exposition du corps aurait lieu sous l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile ; le Panthéon, sur la proposition de M. Deschamps, conseiller municipal, serait enlevé au culte catholique pour être rendu à sa destination première et recevoir le corps du poète national, dont les funérailles devaient être civiles.

Ce décret blessa quelques susceptibilités cléricales, mais elles durent s'incliner devant l'opinion et le bon sens. Le Panthéon n'avait été cédé au clergé que pour payer la basse complaisance dont il s'était sali en se faisant le complice du coup d'Etat du 2 Décembre. Les cléricaux n'avaient jamais pris cette donation bien au sérieux. On ne célébrait que des cérémonies sans importance dans l'immense monument qui portait toujours sur son fronton ces mots radieux :

Aux grands hommes la Patrie reconnaissante.

La République n'avait pas, d'ailleurs, à respecter la spoliation de Napoléon III, ni le marché qui s'en était suivi. Ces criailleries ne troublèrent personne. On n'avait jamais regardé comme une église sérieuse l'édifice qui renferme les céno-

taphes de Voltaire et de J.-J. Rousseau et les cendres d'une cinquantaine de grands hommes, à peu près inconnus, qui remontent au premier Empire. De son côté, M. Edgard Monteil fit voter par la Ville que le nom de Victor Hugo serait donné à la place et à l'avenue d'Eylau, jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, où celui dont le monde entier prenait le deuil devait passer sa dernière nuit parmi les hommes.

Les honneurs décernés à Victor Hugo avaient un inconvénient plus sérieux; c'était celui de laisser sa dépouille mortelle pendant plus de huit jours dans la maison occupée par ses petits-enfants.

Cette longue veillée de larmes finit par devenir sinistre. Bien que le corps du Maître eût été embaumé, les chairs, d'abord d'une pâleur de marbre, avaient pris des teintes plombées, et un voile funèbre semblait s'être étendu sur l'habitation d'où le grand mort ne voulait pas sortir.

La chambre mortuaire et le lit sur lequel l'illustre défunt reposait étaient d'ailleurs encombrés de fleurs naturelles, qui se fanaient rapidement dans une atmosphère surchauffée, dans un appartement fermé ; ces émanations en rendaient l'air lourd et malsain.

Les meilleurs amis du poète briguèrent néanmoins l'honneur de passer les nuits auprès des restes sacrés de leur vieux Maître, et Catulle Mendès se joignit à Richard Lesclide dans le dernier tête à tête lugubre et pieux.

Tous les journaux publièrent, avec force illus-

trations, le récit des funérailles de Victor Hugo. Elles furent et resteront uniques.

Jamais souverain n'aurait pu rêver d'obsèques plus somptueuses et plus populaires. Il leur eût manqué, certainement, ce caractère imposant et sincère de douleur et de piété filiale. Les pleureurs qui versèrent de vraies larmes, ce fut Paris tout entier escortant de loin le cortège, Paris en deuil du génie que le monde perdait, mêlant ses pleurs à ceux de la France.

Ces funérailles firent un pendant douloureux à la fête mémorable des 26-27 février 1881.

Le 31 mai, à cinq heures du matin, le cercueil de Victor Hugo sortait de son hôtel, à destination de l'Arc-de-Triomphe, où un catafalque gigantesque l'attendait.

La veillée funèbre, sous le vaste ciel resplendissant d'étoiles, vers lequel montaient les flammes sinistres des torchères monumentales, fut faite par les bataillons scolaires, l'arme au bras.

Elle ne manquait ni de grandeur ni de poésie, cette idée de faire garder par des enfants l'aïeul qui chanta si tendrement l'enfance.

Un poète seul put avoir la pensée délicate et touchante de constituer, pour cette veillée d'armes sublime et unique Gavroche, gardien du drapeau funèbre qui battait des ailes sur les restes sacrés de Victor Hugo.

Rappelons, en passant, que si la ville de Paris et l'Etat firent leur devoir, M. Grévy, alors président de la République, ne sut pas comprendre le

sien. La France tout entière, et l'Etranger avec elle le blâmèrent vivement de n'être pas venu en personne rendre un suprême hommage à Celui qui avait tant fait pour son pays, à Celui dont la perte mettait en deuil non pas une nation, mais l'univers, entraîné par le même élan de douleur.

Le Protocole répondit pour M. Grévy. Un autre président, à quelque temps de là, devait prouver que cette institution vieillotte n'entendait rien à certaines choses et ferait sagement de mettre dans le vin de l'étiquette un peu d'eau démocratique.

Ce fut M. Casimir-Périer. M. Casimir-Périer, rompant en visière à des traditions surannées, assista aux funérailles de M. Carnot, son regretté prédécesseur, malgré les objurgations de M. Crozier. Et il y assista, sachant que l'heure pouvait avoir son danger, à pied, tête nue, sous un soleil de plomb qui donnait à ses cheveux blancs des tons d'argent en fusion. Ainsi, ayant refusé toute escorte, il suivit jusqu'au Panthéon la glorieuse dépouille du président Carnot, tombé sous le poignard d'un anarchiste.

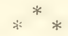
Et le peuple français fut avec M. Casimir-Périer, dont le tact et la volonté donnèrent au Protocole une si rude entorse.

La ville de Paris, elle, se montra à la hauteur de sa tâche chaque fois qu'il s'agit de rendre hommage au génie de la France.

En 1881, elle avait fait illuminer et pavoiser tous ses édifices à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de son poète et le peuple avait imité

son exemple ; elle fit illuminer de nouveau pour les funérailles de Victor Hugo, mais, cette fois, édifices, réverbères et lampadaires furent tendus, voilés et ornés de crèpe et les chants patriotiques furent changés en hymnes funèbres.

Vive Paris !... ce Paris qui tenait si fort au cœur du grand citoyen qui chanta toutes ses gloires, vengea toutes ses injures, prit sa part de toutes ses douleurs et, aux heures de désespérance, cria d'une voix prophétique à la France démantelée mais non vaincue : Courage et foi!...



Le lundi 1er juin devait marquer la dernière étape douloureuse de ce calvaire dont la station finale était le Panthéon.

Le cortège, parti à onze heures de l'Arc-de-Triomphe, suivit un itinéraire passant par les grandes voies parisiennes.

Suivant la volonté expresse du défunt, le cercueil — de chêne et de plomb, doublé de velours noir, à parements et à poignées d'argent, — fut placé sur le corbillard des pauvres. Deux modestes couronnes vertes et blanches offertes par les petits-enfants du poète, l'ornaient seules faisant un contraste poignant avec les splendides monceaux de fleurs, de gerbes et de couronnes qui précédaient et suivaient l'humble char funèbre.

Les cordons du poèle étaient tenus à gauche par MM. Catulle Mendès, Richard Lesclide et Georges

Payelle ; à droite, par Jean Aicard, Gustave Rivet et Gustave Ollendorff.

Plus d'un million d'âmes s'échelonnaient et s'écrasaient sur le passage du cortège.

« J'étais si près du cercueil, m'écrivait le lendemain M. Lesclide, que je songeais chemin faisant, que si le Maître s'était réveillé, je n'aurais eu qu'à tendre la main pour l'aider à se relever. Hélas !... » Ce n'est qu'après une suite de discours qui dura deux heures que les restes du poète furent descendus dans les caveaux du Panthéon.

« Ce n'est pas une mort, c'est une apothéose! » s'écria Madier de Montjau, dans une fière improvisation. Et l'on songeait, en écoutant l'orateur, à ces magnifiques pages où le Maître proclama sa croyance à l'immortalité de l'âme et dans lesquelles il semblait prévoir les angoisses de sa mort :

« L'âme peut rester un certain temps au-dessus « du corps, à l'état flottant, n'étant déjà plus pri- « sonnière, et n'étant pas encore délivrée. Cet « état flottant, c'est l'agonie, c'est la léthargie. Le « râle, c'est l'âme qui s'élance hors de la bouche « ouverte et qui retombe par instant, et qui se- « coue, haletante, jusqu'à ce qu'il se brise, le fil « vaporeux du dernier souffle. Il me semble que « je la vois. Elle lutte, elle s'échappe à demi des « lèvres ; elle y rentre, elle s'échappe de nouveau, « puis elle donne un grand coup d'aile et la voilà « qui s'envole d'un trait et qui disparaît dans l'im- « mense azur.

« Elle est libre. Le rêve nous donne parfois la

« sensation de ces étranges allées et venues de la « prisonnière. Le rêve, ce sont les quelques pas « quotidiens de l'âme hors de nous, jusqu'à ce « qu'elle ait fini son temps dans le corps. L'âme « fait chaque nuit, dans notre sommeil le tour de « préau du songe. »

Si sa foi ne l'a pas trompé, l'âme du poète, depuis longtemps libérée, plane au-dessus de nous et assiste à l'apothéose radieuse du génie disparu.

CHAPITRE XI

L'APOTHÉOSE

A peine le géant était-il couché sur son lit mortuaire qu'il emplit l'espace. Il n'est pas de cité au monde où son nom n'ait été acclamé, où sa perte n'ait été pleurée...

Le crépuscule a fait place à une apothéose dont le flamboiement embrase tout le ciel.

Le titan se redresse de toute sa hauteur dans l'admiration universelle.

Il est immortellement vivant.

Après David d'Angers, le puissant statuaire dont le ciseau magistral nous donna un Victor Hugo jeune qui est un pur chef-dœuvre de poésie majestueuse, Denis Puech et Barrias ont fait revivre, dans un airain doublement indestructible, le Maître dont les traits révérés manquent depuis trop longtemps à notre culte pieux.

Combien des nôtres nous ont quittés ayant au cœur l'amer regret de n'avoir pu revoir, taillé dans le marbre ou coulé dans le bronze, le visage du poète auguste qu'ils avaient aimé.

Combien manquèrent au centenaire ? Hélas !...

Louis Blanc, Gambetta, Ernest Renan, Leconte de Lisle, Théodore de Banville, Léon Cladel, Emile Augier, Gustave Flaubert, Paul de Saint-Victor, Floquet, Spuller, Anatole de la Forge, Gounod, Alphonse Daudet, Victor Shœlcher, Auguste Vacquerie, Ernest Lefèvre, Armand Gouzien, Edmond About, Charles Monselet, Richard Lesclide et combien d'autres ! — tous les meilleurs amis de la maison familiale de l'avenue Victor-Hugo.

Ah ! la liste funèbre s'est singulièrement allongée, depuis près de vingt ans !

Sous les cyprès anciens que de saules nouveaux !

Et cette fuite éperdue de satellites dans la lumière nous rappelle les déclarations idéalistes de Victor Hugo.

« Dieu, disait-il, ne peut pas être autre chose que la bonté en haut de la vie et la clarté en haut du ciel. On ne peut pas plus le nier qu'on ne peut nier l'infini. La vie universelle, c'est lui ; le ciel universel, c'est lui. L'homme ne peut que bégayer à jamais son essai de le comprendre. »

Il permit un matin à son secrétaire de lire une page qu'il venait d'achever et dont l'écriture n'était pas sèche encore. Cette page contenait ceci :

« Un jour, l'heure qui a sonné pour le fils sonnera pour le père. La journée du travailleur sera finie, son tour sera venu... Alors, pour cette âme, les disparus reparaissent, et les vrais vivants, que dans l'ombre terrestre on appelle les trépassés, emplissent l'horizon ignoré, se pressent, rayonnants,

dans une profondeur de nuit et d'aurore, appellent doucement le nouveau venu et se penchent sur sa face éblouie avec ce beau sourire qu'on a dans les étoiles. Ainsi s'en va le travailleur chargé d'années, laissant s'il a bien agi quelques regrets derrière lui, suivi jusqu'au bord du tombeau par des yeux mouillés peut-être et par de graves fronts découverts, et en même temps reçu avec joie dans la clarté éternelle, et si vous n'êtes pas du deuil ici-bas, vous serez là haut de la fête, ô mes bien-aimés ! »

C'est plus qu'une apothéose : c'est presque une résurrection.

*
* *

A l'occasion du glorieux centenaire, on a remonté à la Comédie-Française, *Les Burgraves*. Les interprètes se sont montrés à la hauteur de leur tâche, mais le cadre dans lequel cette épopée fut condamnée à se mouvoir devait être fatalement écrasé par l'œuvre colossale.

Les héros de Victor Hugo s'y trouvaient mal à l'aise.

Le seul cadre vraiment digne de cette conception grandiose paraît être le théâtre d'Orange où, comme pendant aux tragédies antiques, nous aurions cet inoubliable spectacle de voir *Les Burgraves* évoluer comme autrefois, à ciel ouvert, sous les étoiles !

*
* *

Victor Hugo ne représenta pas seulement pour

la France le novateur qui avait fondé l'école romantique et délivré la langue des entraves classiques, mais encore le tribun qui proclama et défendit toutes les libertés, souvent au péril de sa vie. Né avec le siècle qui vient de finir, il avait grandi avec lui, se délivrant peu à peu des préjugés d'une éducation cléricale et monarchique et des croyances imposées par le milieu dans lequel il vivait. On est toujours un peu de l'opinion de sa mère. A mesure que le temps avançait et que l'homme se rendait compte du mouvement social et politique qui s'opérait autour de lui, sa conscience s'éclairait, sa vue se dégageait, et sa philosophie s'appuyait sur les convictions que lui faisaient sa raison et son intelligence. C'est ce travail d'agrandissement moral et de marche vers la lumière qui inféoda en quelque sorte le poète génial à notre XIXe siècle, que l'avenir appellera certainement « LE SIÈCLE DE VICTOR HUGO ».

FIN.

TABLE

Avant-propos. I

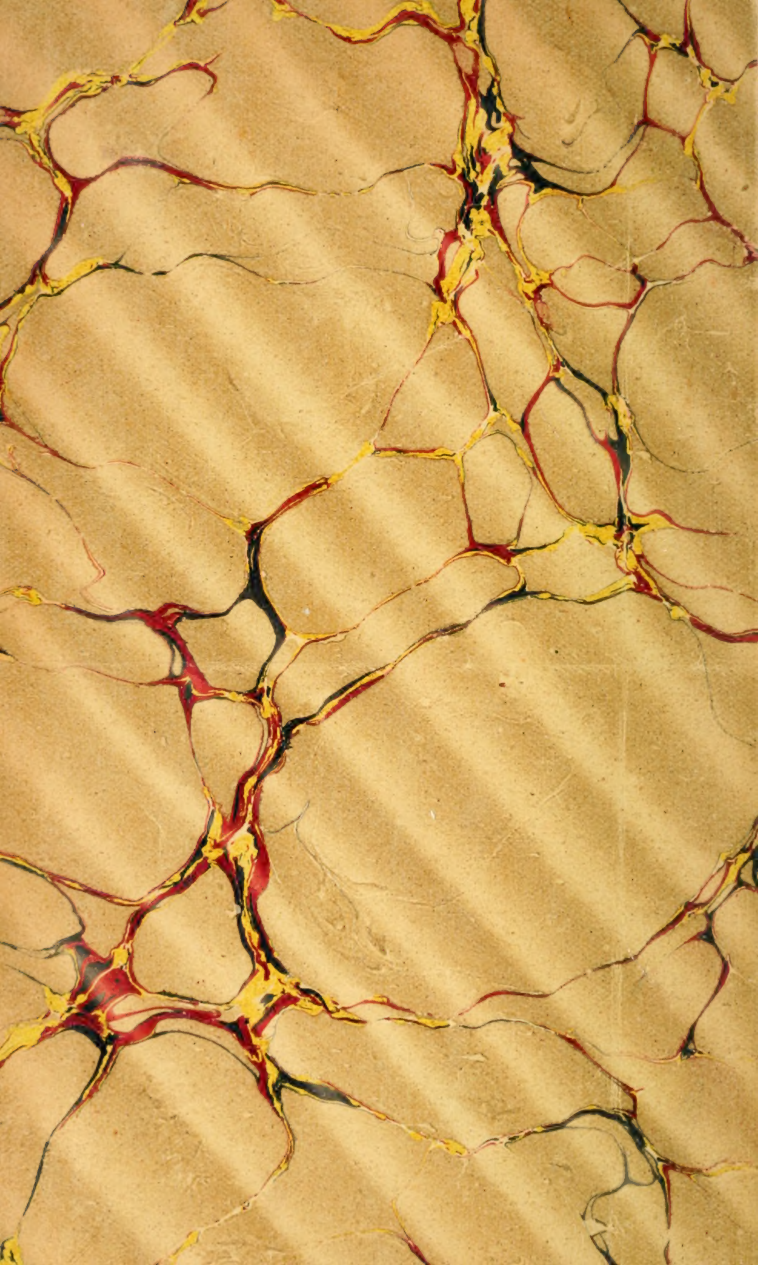
PREMIÈRE PARTIE

I. — Le crépuscule d'un dieu. 5
II. — De Paris à Guernesey 11
III. — L'arrivée. 23
IV. — Hauteville-House 31
V. — Un coin de la vie Guernesiaise 51
VI. — Madame Drouet. 57
VII. — Les hôtes. 77
VIII. — La vie à Guernesey. 86
IX. — La rechute du 13 octobre. 111
X. — « Camille ou le souterrain ». 121
XI. — Quelques lettres. 138
XII. — Le retour à Paris. 152

DEUXIÈME PARTIE

I. — Victor Hugo avenue d'Eylau. 165
II. — Un dîner chez Victor Hugo. 182
III. — Les dernières amours de Victor Hugo 192
IV. — Le cinquantenaire d'Hernani 206
V. — Les anniversaires glorieux 217
VI. — Correspondance de Victor Hugo. 225
VII. — La mort de Mme Drouet.. 265
VIII. — Souvenirs et anecdotes. 272
IX. — Le déclin. 292
X. — La fin d'un immortel. 366
XI. — L'apothéose. 320

Imp. Paul Dupont, 4, rue du Bouloi. Paris, 1er Arrt. — 222.8.1902 (Ct.)



Lesclide, Juana
Victor Hugo intime

